ets.
GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 8 1904

11e Année. N° 20. 15 Octobre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Franz de Conring. . . / Jean Thorel	*Discipline*	673
Paul Adam	*Le Serpent Noir* (3e partie)	705
XXX.	*L'Escadre de la Baltique*	746
Paul Guiraud	*La Population de la Grèce ancienne*	767
Cte Valentin Esterhazy .	*Aventures de Jeunesse (1740-1769).* — II . . .	791
Capitaine Anginieur . .	*Turkestan, Tibet, Cachemire.* — I.	818
Michel Corday.	*L'Image scientifique en Littérature*	837
Paul Stapfer.	*Victor Hugo à Guernesey* (fin).	854
★★★.	*M. Maura*	879

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

The piece *Discipline*, printed in this stitched book, was entered according to Act of Congress in the year 1904 by Jean Thorel in the office of the Librarian of Congress at Washington, all rights reserved.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT,
par **Henri de Régnier.**

« Voici un roman, nous dit l'auteur, qui est presque plutôt une sorte de comédie, car les événements s'y expliquent volontiers en conversations et les personnages y ont je ne sais quoi de simple et d'outré qui convient au théâtre. » Et plus loin : « Certes [le lecteur] y trouvera par endroits des plaisanteries assez fortes, mais dont la bonne humeur, joyeuse et saine après tout, excusera à ses yeux ce qu'elles auront d'un peu rude à ses oreilles et leur défaut de toucher parfois à des sentiments respectables et que je ne voudrais offenser en personne. » Il est impossible de prévenir plus nettement les lecteurs et surtout les lectrices qu'ils découvriront dans cette œuvre maints passages à scandaliser les moins prudes. Est-il nécessaire d'ajouter que les admirateurs de M. Henri de Régnier y goûteront en même temps toutes les rares qualités d'écrivain qui ont fait le succès de ces romans si particuliers, où l'un des meilleurs auteurs de notre siècle sait rajeunir l'esprit et les grâces mêmes des conteurs les plus galants et les plus délicieux de l'ancien régime?

LE SOLDAT IMPÉRIAL (1800-1814),
tome deuxième, par **Jean Morvan.**

Nous avons signalé le premier volume de cette intéressante étude, vraiment très originale et très complète. Dans ce deuxième volume, M. Jean Morvan nous montre tour à tour la vie en campagne, la bataille. Il nous donne des renseignements précis et abondants sur la mortalité, le traitement des malades et des blessés, sur le sort des prisonniers, enfin sur les récompenses. Le livre se termine par un intéressant chapitre où M. Jean Morvan étudie magistralement le moral du soldat de l'Empire. M. Jean Morvan a puisé aux sources les plus variées en même temps que les plus sûres tous les documents qu'il a mis, avec beaucoup de clairvoyance, au service d'idées ingénieuses et fortes.

LES BERGERIES, par **Claude Anet.**

Sur la foi du titre, on imaginerait un roman sentimental et « florianesque », et c'est au contraire une histoire assez sombre que nous conte M. Claude Anet, une de ces histoires où il y a de vilaines gens, âpres au gain, et qui ne reculent même pas devant un crime, froidement et longuement préparé, pour peu qu'il leur assure quelque fortune. Mais l'héroïne des *Bergeries*, la douce Jacqueline, est un type charmant de jeune fille, simplement et vraiment ingénue : elle fait penser aux délicieuses jeunes filles de Francis Jammes, — Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, et à la douce « Pomme d'Anis ». — M. Claude Anet, dont le premier roman, *Petite Ville*, avait été si remarqué, a enrichi encore son talent : il est aujourd'hui en pleine maîtrise.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE ANNUELLE,
sous la direction de **Louis Raveneau.**

Il ne faut pas que ce titre un peu spécial effraie les lecteurs. Il ne s'agit pas seulement d'un catalogue. Tous ceux qui, de près ou de loin, touchent ou s'intéressent aux affaires contemporaines, — commerçants, diplomates, journalistes, marins, soldats, hommes d'étude ou de loisir, — doivent connaître cet admirable répertoire où, sujet par sujet, pays par pays, sont classés et analysés les livres, rapports et mémoires géographiques, qui ont paru au cours de l'année 1903. Combien de gens s'adonneraient plus fructueusement à leur œuvre, s'ils savaient user des recherches d'autrui! Les lecteurs trouveront dans ce volume le travail de huit ou neuf cents spécialistes, résumé et critiqué par trente ou quarante de nos géographes français, sous la direction d'un savant qui, depuis douze ans, a consacré à cette tâche une érudition irréprochable et une patience de bénédictin.

ŒUVRES COMPLÈTES DU COMTE LÉON TOLSTOÏ,
tomes XI et XII,
— GUERRE ET PAIX, tomes V et VI —
traduction de **J.-W. Bienstock.**

Cette intéressante traduction des œuvres complètes du comte Léon Tolstoï se poursuit régulièrement : voici les deux derniers volumes de *Guerre et Paix*, qui est, peut-être, le chef-d'œuvre de Tolstoï. On trouvera dans cette édition nouvelle une partie inédite de ce roman épique, l'un des plus prodigieusement tragiques et vivants qu'on ait jamais écrits. Dans un curieux appendice, M. Birukow nous donne l'historique de *Guerre et Paix*, avec de précieuses lettres de Tourgueneff et des explications de Tolstoï lui-même sur le sens et la portée de son œuvre.

LA PHILOSOPHIE DE VICTOR HUGO,
par **H. Pellier.**

Avant M. Pellier, MM. Guyau et Renouvier se sont occupés de « Victor Hugo, le philosophe ». Le poète de la *Légende des Siècles* et des *Contemplations* fut longtemps contesté comme penseur. Certains même lui ont dénié l'intelligence, et, tout en admirant ses dons de poète, n'étaient pas loin d'admettre la boutade célèbre de Leconte de Lisle. La publication d'œuvres posthumes telles que *Dieu* et surtout le *Post-Scriptum de ma Vie* permet aujourd'hui de préciser et de grouper en faisceau les idées philosophiques éparses dans l'œuvre immense de Victor Hugo. M. H. Pellier met en pleine lumière, dans ce livre intéressant et net, non seulement le système métaphysique de Victor Hugo, mais aussi l'unité morale de sa croyance, et il a fait excellemment ressortir « le lien étroit qui rattache ses opinions politiques et sociales à ses vues philosophiques ».

DISCIPLINE

DRAME EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

M. DE RUSCH, colonel.	M DE KRONE, 2e lieutenant.
M. DE BESSER, commandant.	M. DE WART —
M. DE GLOCKE —	SCHRŒDER, uhlan.
M. DE MARK —	BAUER —
M. DE BOSEN, 1er lieutenant.	KŒHLER —
M. DE RASTER, 2e lieutenant.	SCHUSTER —

Au mess des officiers d'un régiment de uhlans, dans une petite ville de garnison, proche de la frontière.

Le premier acte, vers le soir; le deuxième, dans la matinée.

ACTE PREMIER

La salle de lecture du mess. — Au fond, porte sur le couloir. A gauche, porte sur un petit bureau. A droite, portes sur la salle à manger et sur le billard. — Grande table avec des journaux. Petites tables, fauteuils, chaises, etc. Lustre. Tapis persan. Portraits de hauts personnages.

SCÈNE PREMIÈRE

WART, BOSEN et, à la fin, KŒHLER.

BOSEN, *assis.* — Je suis éreinté, absolument éreinté. *(Il s'étire.)* Quatorze heures de manœuvre, sans désemparer! Il n'y va pas de main morte, le colonel... *(Il se lève.)* Il faut que je voie s'il me reste un peu d'énergie. *(Il est allé à Wart, qui est assis, la tête dans ses mains, et il lui donne une claque énorme sur l'épaule.)* Ça va encore!

WART. — Vos plaisanteries, Bosen...

BOSEN. — Faites-en de meilleures, si vous pouvez. *(Un silence.)* Mais quelle drôle de figure!... Vous avez des ennuis?

WART, *agacé.* — Mais non, mais non...

BOSEN. — Autrement dit : « J'ai les embêtements les plus profonds, mais de quoi te mêles-tu?... » J'y suis, n'est-ce pas?

The piece *Discipline*, printed in this stitched book, was entered according to Act of Congress in the year 1904 by Jean Thorel in the office of the Librarian of Congress at Washington, all rights reserved.

WART. — Possible !

BOSEN. — Quand je vous le dis, qu'il y avait en moi l'étoffe d'un devin !... Mais toute chose humaine est périssable, Wart, y compris les soucis et les peines. Un bon souper, et ça passera, croyez-moi.

WART. — On voit bien que vous n'avez pas eu affaire aujourd'hui au colonel.

BOSEN, *intéressé*. — C'est avec le colonel que ça ne va pas?

WART. — Ah ! non, ça ne va pas !

BOSEN. — Qu'est-ce qu'il y a?

WART. — Après tout, j'aime autant vous le dire. Vous me donnerez votre avis.

BOSEN. — Je parie qu'il vous a repincé à jouer.

WART. — Hélas ! oui. Ma maudite maladie !... Et il veut me faire quitter l'armée.

BOSEN. — Non? Pour une peccadille comme celle-là?... Où vous a-t-il pris? Vous ne pouviez pas vous cacher?

WART. — Impossible. C'était à la Brasserie Centrale : je jouais avec le conseiller Hardt et quelques autres civils; le conseiller m'a bien fait signe quand il a vu entrer le colonel, mais trop tard ! Le colonel m'avait vu. Il m'a appelé et, tout de suite, il m'a déclaré que je ne pouvais plus faire partie de l'armée.

BOSEN. — Vraiment? Ça me fait beaucoup de peine, cher ami... Mais il laissera peut-être tomber la chose.

WART. — Il l'a déjà relevée : le commandant de Besser est chargé de faire un rapport sur moi.

BOSEN. — Oh ! si c'est Besser qui fait le rapport, tranquillisez-vous : ça finira bien.

WART, *joyeusement*. — Vous croyez? Vrai, vous croyez?

BOSEN. — Parbleu !

WART, *lui frappant sur l'épaule*. — Ah ! si vous pouviez avoir raison ! *(Entre Kœhler qui apporte une bouteille et deux verres.)*

BOSEN, *à Kœhler*, — Tu y as mis le temps ! Allons, débouche... Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'une bouteille qui n'est pas débouchée?... Et à l'heureuse fin de votre affaire, Wart !

WART. — Merci. *(Ils choquent leurs verres.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, RASTER.

RASTER, *ouvrant vivement la porte*. — Bonjour !

WART. — Ah ! vous m'avez fait peur. Je croyais que c'était le colonel.

RASTER. — Il n'est pas huit heures! Il ne vient lire ses journaux qu'à huit heures.

BOSEN, *à Kœhler*. — Un verre encore. *(Kœhler sort.)*

RASTER. — Mais, vous savez, demain matin, sortie à trois heures. C'est Kleist qui vient de me le dire. Et marche forcée jusqu'à la frontière... Il doit être d'une humeur massacrante, le colonel.

BOSEN. — Après sa déconfiture à la petite guerre de ce matin, ce n'est pas un miracle! *(Wart est allé prendre son album de croquis, et commence à dessiner.)*

RASTER. — Un autre que lui, après un pareil affront, n'aurait plus qu'à s'acheter une redingote et un chapeau haute forme.

BOSEN. — Un autre?... *(Kœhler apporte un troisième verre et une seconde bouteille, et s'en retourne. — Silence pendant qu'il est là.)* Quand on a été comme lui pendant trois ans chef d'état-major auprès d'un prince, on est sûr d'avoir les circonstances atténuantes... *(Raster rit.)* Wart, qu'est-ce donc que vous faites là? *(Il se penche sur son épaule.)*

WART. — Un croquis de l'attaque. *(Il le regarde.)* Pas mal, n'est-ce pas?

BOSEN, *avec un rire bon enfant*. — L'important est que vous en soyez persuadé.

WART, *à Raster*. — Il paraît que le général, qui jugeait les deux camps, aurait dit à quelqu'un : « J'avais fait toutes les hypothèses; mais que l'on pût s'aviser d'occuper cette position, j'avoue que je ne m'y attendais pas... »

RASTER, *sarcastique*. — Attrape, mon colonel!... C'est sanglant, pour lui.

WART. — Et Besser lui a porté le dernier coup. Ça me fait plaisir d'avoir été de cette affaire-là.

BOSEN. — Mais, dites donc, vous ne paraissez pas vous douter que pour le commandant de Besser, c'est... comment dirai-je? ... son suicide militaire?...

WART. — Son suicide?

RASTER. — Et pourquoi?

BOSEN. — Oui, un suicide, il n'y a pas d'autre mot. On ne va pas prendre deux batteries à son colonel.

WART. — Mais c'était son devoir, puisqu'il représentait l'ennemi!

RASTER. — Et le général l'en a hautement félicité.

BOSEN. — Qu'est-ce que ça fait? A sa place, moi, j'aurais renoncé à ces lauriers-là... Surtout qu'ils ne sont déjà pas bien ensemble, Besser et le colonel!...

RASTER. — De quoi aurait-il peur? Quand on est bien en selle, comme lui, que voulez-vous que vous fasse même la malveillance d'un colonel!

WART. — Oui, de quoi aurait-il peur?

ROSEN. — Vous êtes jeunes, mes enfants.

RASTER, *à Wart.* — Alors, vous y étiez, vous? Comment c'est-il arrivé?

WART, *s'animant.* — Sur le renseignement donné par la patrouille que je commandais, Besser se tenait avec l'escadron du côté du précipice de Masskirchen. Aussitôt que j'arrive lui dire où se trouve l'ennemi, il commande : « Escadron... arrière! » Il fait faire un mouvement tournant; et avant que l'ennemi ait rien vu, nous sommes à la forêt, sur les derrières des batteries. Un coup de sifflet, un signal, et au galop, marche! Et, avant même que l'artillerie ait pu faire front, nous voilà au milieu des canons... Le commandant de la batterie et le colonel faisaient une de ces paires de têtes... que j'aime mieux ne pas qualifier!

ROSEN. — C'est intéressant.

RASTER. — Et c'est alors que le général a déclaré les batteries hors de combat?

WART. — En disant : « Je félicite M. de Besser. »

ROSEN. — Eh bien, mes enfants, je vous le répète, si le colonel lui pardonne ça, je veux être condamné à ne plus boire que de l'eau.

RASTER. — Qu'est-ce que vous auriez fait à la place de Besser?

ROSEN. — Oh! moi, quand j'ai à combattre contre un supérieur, je fais toujours l'imbécile, comme une simple recrue; et je lui laisse la victoire. Ça ne me fait pas de mal; et à lui, ça lui fait plaisir. Il se dit : « Tout de même, je suis un fier soldat!... » Croyez-moi, c'est la bonne règle pour vieillir au service tranquillement.

RASTER. — Pourquoi donc vous êtes-vous fait soldat?

ROSEN, *haussant les épaules.* — Que voulez-vous que fasse un gentilhomme? Ah! les bourgeois ne se doutent pas de la chance qu'ils ont de pouvoir se faire une carrière dans la vie active!

RASTER. — On y a aussi des chefs.

ROSEN. — Pas toujours. Mais quand on en a, ceux-là savent qu'ils se nuisent à eux-mêmes en écrasant un subordonné intelligent, et ils ne l'écrasent pas.

RASTER. — On ne peut pas écraser Besser

ROSEN. — Je le souhaite.

SCÈNE III

LES MÊMES, KRONE, et, un instant, KŒHLER.

KRONE, *pour dire bonjour.* — Messieurs !...

BOSEN. — Tu as vu le commandant de Besser ?

KRONE. — Il fait le tour des chambrées, mais il va venir. Si tu as à lui parler...

BOSEN. — Ce n'est pas moi. Mais il y a ici deux hommes, — de ton peloton, — qui le cherchent partout depuis une heure. Je les ai fait attendre à l'office.

KRONE, *allant à la porte de la salle à manger.* — Qu'est-ce qui leur est arrivé?... Qu'est-ce qu'ils lui veulent, au commandant ?

BOSEN. — Interroge-les.

KRONE. — Oui. *(Il a ouvert la porte. — A Kœhler.)* Les deux hommes qui attendent... Ici !

KŒHLER, *dans la coulisse.* — Bien, mon lieutenant.

RASTER, *à tous.* — Et qu'est-ce qu'on va faire, ce soir ?

BOSEN. — Rien, comme d'habitude.

RASTER. — Ce que c'est mort, cette garnison ! *(A Bosen, en prenant un numéro de revue).* Vous ne lisez pas le roman de la *Revue ?*

BOSEN. — Lire? Ah ! non ! Qui est-ce qui lit? Regardez les revues : pas une page n'est coupée... sauf celles des romans, que vous êtes seul à lire.

RASTER. — C'est vrai, je ne sais pas pourquoi on appelle cette salle la salle de lecture. On y joue...

BOSEN. — Le modeste jeu de l'écarté.

RASTER. — On y fume, on y boit...

BOSEN. — On y dort aussi. C'est ce qu'il y a de mieux. Les bons fauteuils... *(Assis, les jambes étalées.)* Moi, je préfère ça, même à la salle à manger. *(Il la montre.)*

RASTER, *montrant la salle de billard.* — Et surtout à la salle de billard, où il faut se donner trop de mouvement! *(Entrent les deux uhlans.)*

BOSEN, *à Krone.* — Tes hommes !

SCÈNE IV

LES MÊMES, les deux uhlans SCHRŒDER et BAUER.

KRONE, *aux deux uhlans.* — Eh bien, vous autres, qu'est-ce que vous avez encore avalé ?

SCHRŒDER. — Voilà, mon lieutenant... Le colonel nous a intimé, à Bauer et à moi, qu'on aille au rapport chez le commandant.

KRONE. — Pour quoi faire?

SCHRŒDER. — Pour qu'il nous f... au bloc.

KRONE. — Si vous parliez plus correctement?...

SCHRŒDER, *ahuri*. — Correctement?

KRONE. — Qu'est-ce que vous aviez fait?

SCHRŒDER. — On galopait trop vite, qu'il a dit. Mais c'est pas vrai, mon lieutenant, on allait du même train que d'habitude.

KRONE. — Vous allez toujours comme si vous aviez le feu au derrière.

BOSEN, *aux deux uhlans*. — Est-ce que le colonel a commencé par vous attraper, ou bien a-t-il demandé d'abord le numéro de votre escadron?

SCHRŒDER. — Le colonel a demandé d'abord le numéro de notre escadron. *(Les lieutenants échangent des regards d'intelligence.)*

KRONE. — Pas de votre peleton?

SCHRŒDER. — Non, mon lieutenant. Seulement de l'escadron.

KRONE. — C'est bon. Demi-tour, marche! *(Les deux uhlans se retirent.)*

SCÈNE V

WART, BOSEN, RASTER, KRONE.

BOSEN. — Vous avez entendu, messieurs. Le colonel commence à payer sa dette à M. de Besser, car c'est pour l'atteindre.

KRONE. — C'est évident. Mais qui est-ce qui a prédit ce qui arrive? Il y a deux mois, dès le premier jour où le colonel de Rusch a pris possession de son commandement...

BOSEN. — Oui, tu l'as prédit. C'est convenu.

RASTER, *mystérieusement*. — Moi, je prétends qu'une antipathie comme celle-là doit avoir d'autres raisons que des raisons de service.

WART. — Quoi donc?

BOSEN. — Ne faites donc pas attention à ce qu'il dit...

RASTER. — Parce que?...

BOSEN. — Il s'exalte l'imagination à lire des romans, et il voit des romans partout.

RASTER. — Vous trouvez ça naturel, vous?

KRONE. — Moi, je vais vous expliquer...

RASTER. — Mais non! taisez-vous. Quand on cause entre gens sérieux, vous n'avez qu'à vous taire.

KRONE, *à Bosen.* — Alors, explique-lui, toi.

BOSEN. — Il n'y en a pas, d'explication! Ou, plutôt, c'est bien simple: c'est la même chose pour les antipathies que pour les sympathies. C'est irrésistible. Ces deux hommes-là sont le contraire l'un de l'autre. Le colonel est un officier de cour; le commandant de Besser, un officier de la carrière active. Le colonel est un finaud, très difficile à définir : moi, je ne vois pas clair dans cet homme-là... Tandis que le commandant est un brave homme tout rond, un peu brusque, un vieux dur à cuire. Un emporté aussi, malheureusement!

WART. — Vous l'aimez beaucoup?

BOSEN. — Sauf le colonel, qui est-ce qui ne l'aime pas? C'est la crème des hommes, et le meilleur officier du régiment.

VOIX DE BESSER, *dans le couloir du fond.* — Par ici! passez par ici!

WART. — Attention! je crois que c'est lui.

SCÈNE VI

LES MÊMES. BESSER.

BESSER, *ouvrant la porte.* — Vous êtes là, Raster?... Bonsoir, messieurs. *(On aperçoit dans la coulisse un uhlan sur une civière, portée par deux hommes et accompagnée par un maréchal des logis.)*

RASTER, *salut militaire.* — Mon commandant!...

BESSER, *retournant vivement au malade.* — Il se trouve mal? Posez-le... Il ne peut pas respirer... Vous ne voyez donc pas?

BOSEN, *qui est allé au malade et qui aide à déboutonner son habit.* — Si, tout de même, il respire.

BESSER. — Il y a ici du cognac, de l'eau de seltz? *(Wart en prend vivement sur une table et donne à boire au malade.)* Maréchal des logis, je ne veux plus de ça, sous aucun prétexte. Cet exercice était trop dur pour cet homme-là. Vous devez tenir compte de ce que c'est un bleu... *(Au malade.)* Eh bien, ça va mieux? Oui?... *(Au maréchal des logis.)* Pas besoin d'ajouter que demain vous le dispensez de la manœuvre... *(A Raster.)* Monsieur de Raster, voulez-vous voir, pour l'infirmerie?...

RASTER. — Oui, mon commandant. *(La civière est emportée. Raster la suit.)*

BESSER, *riant.* — Seulement, si nos hommes apprennent qu'on a ici du cognac à volonté!... Heureusement qu'il nous en a laissé!...

KRONE. — Mon commandant, il y a là deux hommes, Bauer et Schrœder, que le colonel a vus galoper trop vite : il désire que vous les punissiez.

BESSER, *fronçant les sourcils.* — Je vais leur parler.

KRONE. — Je vous les amène, mon commandant. *(Il sort.)*

BESSER. — Et j'aurai à vous dire deux mots, monsieur de Wart.

WART, *salut militaire.* — Mon commandant...

BOSEN. — Je vous laisse. *(Il sort.)*

SCÈNE VII

BESSER, WART, et, à la fin, KRONE.

BESSER. — Eh bien! tonnerre de Dieu, qu'est-ce que vous avez encore fait? Ces jeunes officiers, ma parole, c'est pis qu'un poulain au manège, qui rue des quatre fers, et qu'on ne sait par quel bout prendre... Je ne sais encore que ce que m'a dit le colonel; mais j'ai déjà noirci quatre grandes feuilles de papier ministre en votre honneur... Vous savez, pour vous, de quoi il retourne?... Eh bien! voyons, qu'est-ce qui s'est passé?

WART. — Je me trouvais hier à la Brasserie Centrale, avec le conseiller Hardt... *(avec hésitation).* Il m'a proposé de jouer...

BESSER. — A quelles armes?

WART. — Baccara.

BESSER. — Naturellement!... Quel sacré démon aussi a inventé ce jeu-là?... Après?

WART. — La porte s'est ouverte, et le colonel est entré. J'ai fait un mouvement pour jeter les cartes sous la table; mais trop tard: il avait tout vu.

BESSER. — En voilà aussi une idée, une riche idée!... de vous faire ratiboiser votre traitement par le conseiller Hardt!... Vous n'ignorez pas de quoi il est question pour vous?

WART, *anxieux.* — Le colonel m'a dit... qu'il me faudrait quitter l'armée.

BESSER *(Il va et vient, agité, et grommelle entre ses dents).* — Pour de pareilles balivernes!... Enfin, ce n'est pas encore fait... *(A Wart.)* Seulement, c'est moi qui vais me faire attraper par le colonel, en tâchant de vous repêcher.

WART, *faisant le salut militaire, et avec une profonde émotion.* — Mon commandant... je vous remercie.

BESSER, *bourru.* — Est-ce que je vous demande ça?... Mais n'y revenez pas, mon ami, n'y revenez pas, c'est le principal... Je pourrais vous prier de me jurer sur l'honneur que vous ne recommencerez pas. Mais, sacré mille tonnerres! un homme de votre âge doit savoir se conduire sans qu'on soit obligé de lui demander comme à un gamin de promettre qu'il ne le fera plus... Fourrez-vous

donc plutôt dans vos bouquins, et préparez l'École de guerre. Vous êtes officier. Il faut faire à fond tout ce qu'on fait... *(Krone rouvre la porte, suivi des deux uhlans).*

KRONE. — Mon commandant, voici les deux hommes.

BESSER, *aux deux uhlans.* — Avancez, vous autres... *(A Wart et Krone.)* Et c'est bien, messieurs, je vous remercie. *(Wart et Krone font le salut militaire et sortent.)*

SCÈNE VIII

BESSER, SCRŒDER, BAUER.

BESSER. — Qu'est-ce qu'il y a?

SCHRŒDER. — Mon commandant, c'est le colonel qui nous a intimés qu'on vienne se faire punir, parce qu'on avait le galop trop vite, qu'il a dit.

BESSER. — Vous montez un cheval de la quatrième escouade?

SCHRŒDER, — Vénus, mon commandant.

BESSER, *à Bauer.* — Et vous, Théodora?

BAUER. — Oui, mon commandant.

BESSER, *réfléchit.* — Deux bêtes dures à mener... Mais vous êtes les meilleurs cavaliers de mon escadron. Faites donc attention, que diable! Croyez-vous que ça me fasse plaisir, ces plaintes perpétuelles?... Les chevaux étaient en sueur quand vous êtes rentrés?

BAUER. — Non, mon commandant.

SCHRŒDER. — Fait' excuse, mon commandant, mais on faisait le galop réglementaire, quand le colonel...

BESSER, *sursautant.* — Sacré mille noms d'un chien, allez-vous vous taire? Je ne vous ai pas demandé ça. Si le colonel vous a envoyés me trouver, il avait ses raisons... Le maréchal des logis a vu vos chevaux à la rentrée?

SCHRŒDER et BAUER. — Oui, mon commandant.

BESSER. — C'est bon. Je causerai avec lui. Demi-tour, marche! *(Les deux uhlans s'en vont. Besser les suit du regard, soucieux. Puis, se secouant.)* C'est idiot de me faire de la bile. Il ne peut rien contre moi. *(Entrent Glocke et Mark.)*

SCÈNE IX

BESSER, GLOCKE, MARK.

GLOCKE. — Vous savez la nouvelle?

BESSER. — Quelle nouvelle?

GLOCKE. — Le malheur arrivé au commandant de Fuchs!

BESSER. — Non.

GLOCKE. — Il est tombé de cheval. Une chute grave.

BESSER. — Vraiment ?

GLOCKE. — Oui, son cheval bai, dont il était si fier... C'est celui-là qui l'a jeté à terre... Et on craint qu'il ne se soit brisé la colonne vertébrale.

BESSER. — Ah ! mon Dieu !... Et qui est-ce qui le soigne ?

GLOCKE. — Le chirurgien-major.

BESSER. — Il a l'habitude d'exagérer pour se faire plus d'honneur de ses guérisons : espérons que ce n'est pas si grave.

GLOCKE. — Espérons !

MARK. — Avec le commandant de Bruckmann en convalescence, nous ne sommes plus que nous trois au régiment.

BESSER. — Heureusement qu'on n'est pas en temps de guerre, monsieur de Mark, car vous seriez privé de faire la guerre !

MARK. — Pourquoi ?

BESSER. — C'est vous le plus jeune, et, de plus, c'est votre tour : c'est vous, évidemment, qui seriez désigné pour l'escadron de dépôt, si monsieur de Fuchs est hors d'état de servir.

MARK. — C'est juste.

BESSER. — Vous venez souper ?

MARK. — Pas encore : je n'ai pas faim. *(Il s'assied près de la table de lecture.)*

GLOCKE, *à Besser.* — Moi, je vous accompagne.

BESSER, *sortant avec Glocke.* — Ce pauvre Fuchs, tout de même !... Ça me fait de la peine. *(Ils referment la porte. —Mark resté seul, prend une revue, puis la rejette sur la table, au moment où entre le colonel.)*

SCÈNE X

MARK, LE COLONEL.

MARK, *se levant.* — Mon colonel !

LE COLONEL. — Ah ! charmé de vous rencontrer, mon cher Mark : j'ai à vous dire quelque chose d'agréable. Je viens de passer par votre escadron, et je n'ai qu'à vous féliciter. Tous vos gens étaient à leur poste ; et vos chevaux bien soignés et en bon état, malgré les fatigues de ce matin... Et ce qui achève de vous conquérir ma sympathie, mon cher monsieur de Mark, c'est qu'aux vertus d'un bon soldat vous joignez les parfaites qualités de l'homme du monde... Oui, oui, cela a son prix.

MARK, *feignant l'embarras.* — Mon colonel...

LE COLONEL. — Oh ! d'un homme de mon âge vous pouvez ac-

cueillir cette observation sans rougir... Mais je voulais vous demander... dites-moi donc... Qu'est-ce que vous pensez de Wart, le petit lieutenant que j'ai surpris au jeu? Je serais curieux de connaître votre opinion sur lui. Il y a si peu de temps que je suis au régiment!...

MARK. — Wart... *(il hésite)* est un gentil garçon.

LE COLONEL. — Tant mieux! Mais... au point de vue du service?

MARK. — Vous voulez dire par là, mon colonel?...

LE COLONEL, — Je veux dire : a-t-il des qualités de soldat? Cela m'étonnerait.

MARK. — Il n'a jamais servi dans mon escadron, mon colonel.

LE COLONEL. — Oui... mais parfois ça n'empêche pas de savoir. On entend parler l'un et l'autre. Soi-même on est frappé par certains détails... Savez-vous quelque chose?

MARK. — Rien de particulier.

LE COLONEL. — Eh bien! en général?

MARK. — Je ne crois pas, en effet, qu'il y ait en lui l'étoffe d'un bon officier.

LE COLONEL. — Inutile de vous dire que je considère ce jugement comme un secret professionnel. Et je suis heureux de constater que nos opinions concordent sur la valeur de monsieur de Wart. La vie de cour a ceci de bon qu'elle enseigne à juger les hommes; et je n'ai plus besoin de les pratiquer longtemps pour deviner ce qu'il faut penser d'eux... C'est tout ce que je voulais savoir, mon cher Mark. Vous alliez souper, sans doute : je ne veux pas vous retenir. Mais, si vous rencontrez le commandant de Besser, dites-lui donc, je vous prie, qu'il ne s'en aille pas sans m'avoir vu : j'ai à lui parler.

MARK. — Il est ici, mon colonel. Je vais le prévenir.

LE COLONEL. — Je vous remercie.

MARK, *faisant le salut militaire.* — Mon colonel!...

LE COLONEL. — Au revoir, monsieur de Mark. *(Mark sort.)*

SCÈNE XI

LE COLONEL, BESSER.

BESSER, *la main à sa casquette.* — Mon colonel m'a fait appeler?

LE COLONEL, *les mains au dos.* — Oui... Baissez la main... Et, dites-moi d'abord, — je suis si nouveau ici que je ne sais pas encore par cœur l'origine de tous mes officiers, — comment êtes-vous entré dans le régiment?

BESSER. — Je sortais comme enseigne du corps des cadets.

LE COLONEL. — Et de quelle façon s'est déroulée votre carrière ?

BESSER. — J'ai toujours été au régiment. Le seul commandement que j'aie eu, au dehors, ç'a été à l'École de cavalerie.

LE COLONEL. — Ainsi vous n'avez passé ni par l'École de guerre, ni par l'état-major ?

BESSER. — Non, mon colonel. Notre ancien chef a voulu me proposer pour l'état-major; mais je lui ai demandé de me laisser au régiment. Je savais que je servirais mieux Sa Majesté ici qu'autour d'un tapis vert : car je ne suis dans mon élément qu'au service actif. Bien entendu, je n'ai pas négligé de m'instruire tout de même théoriquement, à fond ; et je suis persuadé... que, même là-dessus, je peux tenir tête aux camarades. Mais, pour tout vous dire, ces offres qu'on m'avait faites de passer à l'état-major, c'était à une époque où il y avait des bruits de guerre. Et vous comprenez que je tenais à rester à mon poste. Un régiment de frontière, c'est une chance. Et je la connais comme ma poche, la frontière. Il m'a semblé qu'ici je pouvais rendre beaucoup plus de services...

LE COLONEL. — Je me suis laissé dire que vous l'avez même traversée, la frontière, en civil, à bicyclette.

BESSER. — Deux fois, mon colonel : pour reconnaître des points utiles aux envois de patrouilles.

LE COLONEL. — L'intention est très louable. Vous n'ignorez pas cependant qu'il est interdit de traverser la frontière sans permission !... et que c'est dangereux.

BESSER. — L'amour du métier, mon colonel !... Et je dois ajouter que mon chef d'alors m'avait autorisé, en secret.

LE COLONEL. — Ah ! très bien... C'est d'ailleurs à ces petites excursions que vous devez votre succès de ce matin. Je vous félicite encore sur la chance que vous avez eue. *(Besser s'incline légèrement.)* Mais qui donc vous avait informé des positions occupées par les deux batteries ?

BESSER. — Le lieutenant de Wart.

LE COLONEL. — Wart ? Tiens ! le singulier hasard ! Il est vrai qu'à force de picorer, même une poule aveugle finit par trouver du grain... Mais, à propos de Wart !... nous en venons précisément au sujet dont je voulais vous entretenir... Je vous avais demandé hier un rapport détaillé sur le lieutenant de Wart. Comme vous le savez, il a joué. Et je ne vous ai pas caché que mon intention était d'aboutir à son exclusion de l'armée. Je vous ai dit aussi que j'avais besoin de vous pour en arriver là, puisque ce jeune lieutenant n'a pas encore de dossier de service, et que personnellement je ne le connais pas assez pour y suppléer. Tout cela était bien net. Aussi... ai-je été extrêmement surpris tout à l'heure, en recevant votre rapport, de

voir que c'est pourtant un panégyrique de ce garçon-là que vous avez fait.

BESSER, *modestement*. — Mon colonel, tout ce que j'ai écrit de lui, j'en réponds.

LE COLONEL. — Alors, avant tout, une question préjudicielle : croyez-vous possible qu'un joueur puisse faire un bon officier ?

BESSER. — Pour vous dire franchement mon opinion, mon colonel..., oui.

LE COLONEL. — J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille réponse. Et cela me fait de la peine de vous entendre parler ainsi..., beaucoup de peine !

BESSER. — Mon colonel..., je ne veux pas défendre le jeu. Moi, je n'ai jamais touché une carte. Mais j'ai vu tant d'officiers qui étaient d'excellents soldats, et qui jouaient !... J'ai même remarqué que souvent ces joueurs-là étaient les plus hardis cavaliers... Je n'en suis pas moins d'avis comme vous, mon colonel, qu'il faut parer au mal. Mais tuer le malade, ce n'est pas le guérir.

LE COLONEL. — Sur cette question du jeu, je pense autrement que vous, mon cher monsieur de Besser, et je veux espérer qu'avec le temps vous vous rangerez à mon avis... J'ai fait à la cour une grande partie de ma carrière, et là j'ai appris à juger le monde de très haut, d'un point de vue très général... Soit dit sans offenser votre amour-propre, vous pourriez vous soumettre à mon jugement pour ces choses-là... Et pour en revenir à notre sujet, je ne change pas d'avis : monsieur de Wart doit quitter l'armée. Je vous demande donc de vouloir bien m'établir sur sa valeur professionnelle un rapport... mieux fait que le projet que vous m'avez soumis.

BESSER. — Mon colonel..., je suis profondément peiné de me voir dans l'obligation de vous contredire ; mais il m'est impossible d'établir un rapport différent sans parler contre ma conscience... Wart est un cavalier exceptionnel, un officier dévoué et intelligent, et un excellent camarade. Il a donc, à mon point de vue, toutes les qualités qui peuvent faire un bon serviteur de l'armée... Et ce n'est pas par vice qu'il s'est laissé aller à jouer ; sûrement non ! Mais que voulez-vous ! ces jeunes officiers, en garnison dans une petite ville, avec un service extrêmement chargé... ils ont besoin de se secouer un peu, de se distraire. Ils n'ont même pas ici de théâtre. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils recourent à des moyens blâmables...

LE COLONEL. — Nous autres, anciens, nous avons servi, et bien servi, sans avoir besoin de ce genre de distractions... Et enfin, mon cher commandant, c'est très bien, ce que vous me dites de monsieur de Wart ; mais vous oubliez que monsieur de Wart n'est qu'une unité dans notre corps d'officiers. Vous ne vous êtes pas demandé quelle in-

fluence un homme comme celui-là peut avoir sur ses camarades. Un seul joueur comme lui peut suffire à me gâter tout mon régiment.

BESSER, *après un léger sursaut.* — Vous pouvez être tranquille, mon colonel. Wart est trop jeune pour avoir une telle influence. D'ailleurs je lui ai lavé la tête aujourd'hui; et je peux vous répondre qu'il ne jouera plus.

LE COLONEL, *après un léger mouvement d'agacement.* — Nous sommes là, à causer à tort et travers, et nous ne finissons pas... Dans mon esprit, l'exclusion de Wart est une chose décidée. Il ne s'agit pas de discuter, mais simplement de corriger votre rapport... dans le sens que je vous indique.

BESSER. — Mon colonel..., il m'est impossible d'y rien changer.

LE COLONEL. — Me voici donc obligé de conclure... que vous avez ainsi parlé de monsieur de Wart en termes favorables, dans l'unique dessein d'empêcher que s'accomplisse ma volonté.

BESSER, *surexcité.* — Mon colonel!

LE COLONEL. — Je me suis renseigné par ailleurs sur cet officier; et ce qu'on m'a dit de lui ne concorde nullement avec ce que vous dites, vous.

BESSER. — Mon colonel..., puis-je vous demander le nom de la personne qui vous a dit de Wart le contraire de ce que je vous dis?

LE COLONEL. — Pour quoi faire?

BESSER. — Pour lui en demander raison.

LE COLONEL. — Non, commandant, je refuse. J'attends de vous demain un autre rapport. C'est tout. Bonsoir, commandant.

BESSER, *se dominant.* — Il m'est impossible de faire un nouveau rapport. Et je vous prie instamment, mon colonel, je vous prie respectueusement, de me faire savoir le nom de l'homme qui m'a ainsi accusé d'altérer la vérité.

LE COLONEL. — Vous devriez comprendre que cette communication m'a été faite sous le sceau du secret professionnel, et qu'ainsi donc je ne puis vous répondre.

BESSER, *faisant toujours effort pour se contenir.* — Pardonnez-moi, mon colonel, mais il me faut alors vous demander, le plus discrètement possible... mais je ne peux pas plus discrètement: vous-même, vous mettez en doute... ma véracité, ma bonne foi?

LE COLONEL. — Que voilà donc, monsieur de Besser, une question inopportune!

BESSER. — A laquelle... je suis forcé de vous demander une réponse catégorique. Aussi pardonnez-moi si je la répète, cette question : Vous mettez en doute... ma véracité?

LE COLONEL. — Eh bien! oui, que voulez-vous! puisqu'il vous

faut une réponse catégorique. *(D'un ton très décidé.)* J'ai remarqué depuis le premier jour votre goût fâcheux pour l'opposition, et j'ai la conviction absolue que c'est cette malheureuse tendance de votre esprit qui vous a conduit à prendre contre moi parti pour le lieutenant de Wart, et contrairement à ce que vous savez de lui. *(Besser va pour répondre, mais il se contient, profondément ému.)* J'attends donc pour demain un nouveau rapport.

BESSER, *ayant peine à se contenir.* — Mon colonel... *(Il s'arrête. On entend dans la cour une sonnerie.)*

LE COLONEL. — Le couvre-feu!... La prière... *(Tous deux retirent leur casquette, la tiennent devant leur poitrine et inclinent la tête.)*

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

RASTER, BOSEN et, un instant, SCHUSTER.

Bosen est étendu et fume. Le planton Schuster apporte le registre des ordres du jour. Bosen signe sans lire.

RASTER. — Vous ne lisez pas?...

BOSEN. — Vous me direz ce qu'il y a. *(Au planton.)* Un verre de Pilsen.

SCHUSTER. — Bien, mon lieutenant.

RASTER, *après avoir lu et signé.* — A onze heures, l'affaire du lieutenant de Wart. *(Schuster sort.)*

BOSEN. — Vrai?

RASTER. — C'est au rapport : « Pour onze heures, le lieutenant de Wart au bureau du colonel. »

BOSEN. — Alors, c'est décidé maintenant : il est onze heures et quart... Je lui souhaite bonne chance, à ce pauvre Wart, quoique j'aie de mauvais pressentiments!...

RASTER. — « Bonne chance... » Tout dépend de Besser. S'il a cédé..., Wart est fichu.

BOSEN. — Il n'a rien dit, Wart? Il ne sait rien?

RASTER. — Il ne sait que ce que lui a dit Besser hier soir. *(Schuster apporte la bière et s'en va.)*

BOSEN. — Il paraît que Besser veut porter plainte contre le colo-

nel. Il ne sait quoi inventer pour se suicider. Car, je vous le dis, c'est un suicide. Vous verrez que c'est lui qui devra quitter l'armée.

RASTER. — Où irait-on si, par amour de la paix, comme vous aimez à le dire, il fallait courber la tête sous des accusations aussi monstrueuses?

BOSEN. — Vous connaissez ma recette : penser tout ce que l'on veut, — et se taire.

RASTER, *s'excitant.* — Oui ; et je vous ai déjà dit ce que j'en pense. J'ajouterai que si quelqu'un doit sauter, dans cette affaire-là, c'est le colonel.

BOSEN. — Vous croyez ça? Il ne lui arrivera rien. Et c'est notre brave commandant qui paiera les pots cassés, même si on lui donne raison, et si le colonel lui fait des excuses. Tôt ou tard, il le paiera, *(Entre Wart, suivi de Krone.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, WART, KRONE et, un instant, SCHUSTER.

WART *(Il entre en courant. Il embrasse Bosen et Raster).* — Ah! mon vieux Bosen! mon petit Raster!... *(Il se précipite à la porte de droite.)* Planton! une bouteille de Pommery, et un, deux, trois, quatre verres! *(Il referme la porte.)*

BOSEN. — Il n'y a pas besoin de lui demander...

WART. — Oui, je reste! Il faut fêter ça... Je n'y croyais plus... Quel moment, mes enfants! J'avais le cœur dans les talons... Si je tenais Besser, je l'embrasserais, ma parole. Quel brave homme!

RASTER. — Eh bien! racontez.

BOSEN, *se lissant les cheveux.* — Il m'a tout défrisé.

WART. — Je reste! je reste! J'en suis quitte avec trois jours d'arrêts... *(Il imite le colonel.)* « Je veux bien, cette fois encore, faire preuve de longanimité, et ne plus parler de votre exclusion. Mais tenez-vous sur vos gardes. La prochaine fois, je serais sans pitié. » Ah! ah! j'en ai ri... en dedans!... Car je sais bien que c'est à Besser que je dois de rester.

RASTER. — Ça fait plaisir de voir votre joie.

WART. — Figurez-vous qu'en passant devant l'écurie je viens de voir mes deux chevaux : je suis entré, et je les ai embrassés... Et je ne touche plus une carte, je me le suis juré... Enfin, pour fêter l'événement, j'offre au mess un beau portrait de Blücher que j'avais. Je l'ai déjà envoyé chercher. *(A Schuster qui apporte le vin et les verres.)* Regardez donc s'il est là, et apportez-le.

SCHUSTER. — Oui, mon lieutenant. *(Il sort.)*

BOSEN. — Allons, toutes nos félicitations. Et à votre santé! *(Ils trinquent.)*

WART. — Merci. Je ne souhaite pas à mon plus mortel ennemi les émotions que je viens d'avoir. Je n'osais plus regarder un soldat. Je me sens renaître, vrai! *(A Schuster qui apporte le tableau.)* Ici! *(A ses camarades.)* Je fais bien les choses, n'est-ce pas? Il est superbe, ce vieux Blücher!

BOSEN. — Vous avez un faible pour lui. C'était un joueur effréné, lui aussi.

WART. — Tiens! comme ça se trouve! Non, mais ce bonhomme-là à cheval, avec ses cheveux blancs, m'a toujours paru le patronné de tous les cavaliers. Il semble crier : « En avant!... » Oui, vieux père, sois tranquille, on te suivra.

RASTER. — En attendant, il faut l'accrocher.

WART. — Où faut-il le mettre?

KRONE. — Au-dessus de la porte du billard.

WART. — Si vous alliez chercher un marteau et des clous?

KRONE. — Moi?

WART. — Vous vous y entendez si bien!

KRONE. — Vil flatteur! *(Il sort pour un instant.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, MARK, et, un instant, SCHUSTER et KŒHLER.

MARK. — Je vous félicite, Wart. Ça me fait bien plaisir pour vous.

WART. — Merci.

MARK. — Vous n'aviez encore rien écrit de l'incident à votre père?

WART. — Non, mon commandant.

MARK. — Tant mieux! Il n'aura pas eu à se faire de soucis pour rien. *(Krone apporte un marteau et des clous, et accroche le tableau. — Schuster a apporté un sandwich à Bosen. Mark se tourne vers lui.)* Eh bien! mon sabre?... Je vous ai dit que je suis pressé.

SCHUSTER. — Le commandant ne m'avait rien demandé.

MARK. — C'est ça!... mentez, maintenant!...

SCHUSTER. — Peut-être... à l'autre planton.

MARK. — Il y a un autre homme, ici?

SCHUSTER. — Oui, mon commandant. *(Il sort.)*

MARK. — Que le diable les reconnaisse! Ils ont tous l'air plus bête l'un que l'autre.

RASTER. — Celui-ci est de votre escadron, mon commandant.

MARK. — Vous figurez-vous donc que je connaisse tous les hommes de mon escadron? J'aurais trop à faire. *(Kœhler apporte le sabre de Mark.)* Allons, c'est vrai, je me suis trompé. *Errare humanum est! (Kœhler est sorti; Mark sort aussi. Entre Besser.)*

SCÈNE IV

BOSEN, RASTER, WART, KRONE, BESSER.

TOUS. — Vive le commandant!

BESSER. — C'est bon, c'est bon!... Vous savez que je n'aime pas ça... Et puis, vraiment, je ne suis pas d'humeur...

WART, *lui donnant la main.* — Merci, du fond du cœur, mon commandant.

BESSER. — Enfantillages, je vous dis!... Ce n'est pas moi qui suis cause que vous êtes un bon soldat.

WART. — Mon commandant..., il faut que je vous embrasse. *(Il l'embrasse.)*

BESSER. — Voyons, Wart, vous êtes fou!

WART. — Non, mon commandant, je suis heureux, je suis vraiment heureux. Et c'est à vous que je dois tout... Planton! encore un verre... *(Schuste rapporte un verre.)* Messieurs, nous vidons nos verres... au protecteur de l'innocence! *(Tous rient. Wart s'arrête, un peu sot.)*

BOSEN. — A la santé du commandant de Besser.

TOUS. — Et vive le commandant!

SCÈNE V

LES MÊMES, GLOCKE.

GLOCKE. — Bonjour, messieurs. *(A Wart.)* Je vous félicite, Wart. *(Il lui donne la main.)*

WART. — Merci, mon commandant.

GLOCKE, *à mi-voix, à Besser.* — Je vous cherchais. J'ai à vous parler.

BESSER. — Tout à votre disposition.

GLOCKE, *aux lieutenants.* — Messieurs, je regrette beaucoup, mais... je vous serais obligé de nous laisser quelques minutes dans notre coin, Monsieur de Besser et moi. Ici *(indiquant la porte de la salle à manger)*, on met le couvert; le billard est occupé... Et je ne peux pas sortir avec Monsieur de Besser : le colonel m'a donné rendez-vous ici. *(En souriant, à Besser.)* Le meilleur moyen de les faire partir!...

KRONE. — Si le colonel vient, alors...

BOSEN. — Et la bouteille est vide. Il n'y a donc plus aucune raison morale pour que nous restions ici. *(Les quatre lieutenants sont sortis par le fond.)*

RASTER, *à Wart.* — Un temps de galop, avant le déjeuner ?

WART. — J'en suis !... et je saute tous les fossés, si larges qu'ils soient ! *(Geste du jockey qui saute.)*

RASTER. — Ça va ! *(Ils sortent tous les quatre.)*

SCÈNE VI

GLOCKE, BESSER.

GLOCKE. — Nous voilà seuls. Et ça presse : le colonel va arriver.

BESSER. — Vous l'avez vu ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Retire-t-il ses paroles ? Car je me plaindrais... S'il le faut, j'irai jusqu'à l'empereur. On ne peut tolérer d'être traité ainsi. Si ça continuait, il finirait par me prendre pour son valet de chambre, pour son bouffon. Je suis un officier.

GLOCKE, *allumant un cigare.* — Mon cher Besser, avant tout, calmez-vous donc... Le calme est la première des vertus... Voulez-vous un cigare ? C'est excellent contre les nerfs.

BESSER. — Non, merci. Je vais tâcher de me dominer. Excusez-moi. *(Il lui serre la main, douloureusement.)*

GLOCKE. — A la bonne heure ! le ton devient déjà plus parlementaire... *(Il s'assied.)* Asseyons-nous, Besser. Je ne vois pas pourquoi nous restons debout. *(Besser s'assied. Glocke fume.)* Et commençons... Je suis donc allé chez le colonel de votre part. Il m'a écouté attentivement ; mais, au moment où il allait me répondre, on est venu l'avertir que le général le demandait. Il m'a dit alors que je le retrouverais ici. C'est tout ce que j'ai à vous apprendre. Vous voyez que vous ne pouvez pas encore savoir si votre colère est justifiée.

BESSER. — Mon cher Glocke, le colonel m'a nettement accusé de mensonge...

GLOCKE. — Eh bien, non, ce n'est pas si net que vous vous le figurez ! Il s'imagine que vous lui faites de l'opposition, et ça l'a un peu monté contre vous... Qu'est-ce qu'il a dit au juste ?...

BESSER, *l'interrompant.* — Il a dit...

GLOCKE, *vivement.* — Non, laissez-moi finir... Peu importe ce qu'il a pu dire, vous savez bien que dans notre jargon militaire nous avons tous l'habitude d'amplifier les choses démesurément... En somme, le colonel ne demandait qu'une chose : que vous changiez le ton de votre rapport. Pourquoi diable allez-vous vous attirer des ennuis pour ce petit lieutenant ? Il est bien gentil, parbleu ; mais s'il est assez bête pour se faire pincer par le colonel, c'est son affaire !

BESSER. — Vous n'allez pas supposer que j'aurais laissé ce pauvre garçon se noyer quand je pouvais le tirer de là !... Ç'eût été agir contre ma conscience, donc contre mon devoir. Puisque je vous dis qu'il est bon soldat !... Et, sacrebleu ! ça ne pousse pas comme la mauvaise herbe, les bons soldats. Vous le savez aussi bien que moi... Quand on a de bons éléments, il faut les garder... D'ailleurs, je considère comme un des devoirs les plus nobles d'un supérieur de répondre pour ses subordonnés. Ce n'est pas par esprit d'opposition que j'ai agi, c'est par conviction.

GLOCKE, *agacé*. — Enfin, c'est bon !... C'est possible...

BESSER. — Possible ?

GLOCKE. — Oui, je vous crois... Mais, en résumé, qu'est-ce que vous attendez du colonel ?

BESSER. — Qu'il s'excuse, en votre présence, de m'avoir offensé. Ou je vais plus loin.

GLOCKE. — Hum !

BESSER. — Je ne parle plus de la seconde partie de ma requête, puisque là j'ai déjà eu satisfaction, et qu'il a renoncé à me demander un nouveau rapport. Il ne l'a fait que contraint par mon attitude...

GLOCKE. — Mais enfin il l'a fait, et sans vous importuner une seconde fois... Alors, Besser, voyons, est-ce qu'il ne serait pas plus raisonnable, et plus avantageux pour vous, de vous contenter de ce résultat ?

BESSER. — Me contenter ?...

GLOCKE, *vivement*. — Je vous parle en ami. Je n'ai aucun intérêt à vous conseiller une chose plutôt que l'autre. Je vous l'affirme. Et d'ailleurs vous le savez bien... Allons, consentez à ce que j'aille trouver le colonel, lui dire que vous retirez votre plainte ?

BESSER. — Non. Je ne peux pas.

GLOCKE. — Avez-vous assez réfléchi à tout ce que peut chez nous un colonel, et à quel point nous sommes dans sa main ? Tout notre avenir dépend de lui ; et même si vous obtenez satisfaction, vous devrez cependant finir par faire le petit garçon.

BESSER. — Pourquoi ? Je fais mon devoir, complètement. Personne ne peut me nuire. Personne. Et puis, tant pis !

GLOCKE. — Vous l'avez déjà dit. *(Un silence.)* Vous rappelez-vous qu'un jour, il y a peut-être trois mois, ici même, nous discutions ensemble des relations des supérieurs avec les inférieurs ? Et vous m'avez dit — je m'en souviens comme si c'était d'hier : — « Avant tout, le bien de l'armée. On doit tout lui sacrifier... » Est-ce que ce ne serait pas le cas aujourd'hui d'appliquer ce principe-là ?

BESSER. — Pas du tout ! Il y a, au contraire, ici, une affaire à tirer au clair, dans l'intérêt même de la discipline. La discipline, au

grand sens du mot. Et cette discipline-là ne consiste pas seulement en ceci que l'inférieur obéisse aveuglément à son supérieur : elle exige que le supérieur soit juste et impartial envers son subordonné, et qu'il respecte ceux qui travaillent sous ses ordres à la même œuvre que lui. M. le colonel de Rusch l'ignorait ? Il l'apprendra, cette fois.

GLOCKE. — Si vous prenez la chose de ce côté-là, s'il y a là pour vous une question de principe, je n'ai évidemment plus rien à vous dire.

SCHUSTER, *ouvrant la porte et annonçant.* — Le colonel !

GLOCKE, *vivement, à Besser.* — Je vous en prie, Besser, entrez là, jusqu'à ce je vous appelle. *(Il l'a conduit à la porte du billard.)*

BESSER. — Volontiers. *(Il sort. Glocke, seul, tire un petit livre bleu qui était dans sa poche, de façon que ce petit livre soit visible. Il va ensuite pour sortir au devant du colonel, mais celui-ci arrive. Schuster referme sur lui la porte).*

SCÈNE VII

GLOCKE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant.* — J'ai entendu dire, mon cher monsieur de Glocke, que vous avez l'intention de demander un congé. Madame de Glocke n'est pas malade ?

GLOCKE. — Non, mon colonel. Merci. C'est pour un simple voyage d'agrément. Ma femme ne connaît pas encore la Suisse, et j'aurais l'intention de l'y mener.

LE COLONEL. — Peut-être vous faudra-t-il retarder ce voyage.

GLOCKE. — Pourquoi donc, mon colonel ? Est-ce qu'on reparlerait de la guerre ?

LE COLONEL. — Précisément !

GLOCKE. — Vous y croyez ?

LE COLONEL. — Oui, je viens de recevoir des ordres secrets, très circonstanciés, très significatifs.

GLOCKE. — La guerre ! enfin !... Si ça pouvait être vrai !

LE COLONEL. — Je ne vous demande pas le silence. Je sais que les journaux vont en parler tout à l'heure. On commence à préparer le public. *(Apercevant tout à coup le petit livre bleu qui sort de la poche de Glocke.)* Tiens ! vous avez mon petit traité du service en campagne.

GLOCKE, *renfonçant le livre.* — Mon colonel !...

LE COLONEL. — Pas de fausse honte, mon cher Glocke ! Vous

ne faites là que votre devoir. Tout le monde ne le fait pas... Je suis sûr que monsieur de Besser se garde bien d'appliquer mes idées dans la conduite de son escadron. *(Un silence.)*

GLOCKE, *après avoir toussoté avec quelque embarras.* — Vous m'aviez convoqué, mon colonel, pour la plainte de monsieur de Besser.

LE COLONEL, *fronçant les sourcils.* — Oui, c'est vrai... Monsieur le commandant de Besser s'est bien rendu compte de ce à quoi il s'expose dans le cas où sa plainte serait reconnue injustifiée?

GLOCKE. — Je le suppose, mon colonel.

LE COLONEL. — Enfin, qu'est-ce qu'il désire au juste ?

GLOCKE, *de plus en plus embarrassé.* — Il déclare que... vous lui avez reproché d'avoir fait sciemment un rapport... contraire à la vérité... Et il voudrait que... devant moi... vous lui en... fissiez des excuses. *(Il respire, soulagé.)*

LE COLONEL. — Ah !... Ou alors il portera plainte ?

GLOCKE. — Oui, mon colonel. *(Un silence.)*

LE COLONEL. — Je me demande si, étant donné mon grade, je dois consentir, ou laisser la plainte suivre son cours. J'ai des raisons de penser — je puis même dire que je suis sûr — que le général lui donnera tort... Monsieur de Besser est d'une susceptibilité exagérée. Il pèse au milligramme des paroles prononcées dans une conversation un peu vive... Qui donc est assez sûr de soi pour ne jamais dépasser la mesure ? On dit parfois un mot de trop, évidemment. Mais quand on a comme moi mille responsabilités, est-ce qu'on a le temps aussi de mesurer toutes ses paroles ?... D'ailleurs, j'ai beau réfléchir, je ne puis pas me rappeler que j'aie ainsi directement accusé monsieur de Besser de mensonge... Enfin, j'ai cessé de lui réclamer un nouveau rapport sur le lieutenant de Wart, ayant renoncé — pour d'autres motifs — à faire sortir celui-ci de l'armée... Si monsieur de Besser n'était pas si susceptible, il sentirait davantage que je suis son supérieur, et il pourrait largement se contenter de ceci : que j'aie renoncé spontanément à exiger un nouveau rapport... Il ne s'en contente pas ? *(Glocke reste immobile.)* Faire des excuses à un officier de mon régiment, il me semble que c'est rabaisser ma dignité, vraiment ! Ce n'est pas votre avis ?

GLOCKE, *toujours embarrassé.* — Il m'est difficile de répondre à cette question, mon colonel. Tout ce que je dois vous dire, c'est que monsieur de Besser est absolument convaincu d'avoir été directement accusé de... farder la vérité.

LE COLONEL. — « Farder la vérité !... » J'avais cent raisons de le croire... Mais que diable ! tout de même, je n'ai pas voulu offenser Monsieur de Besser, quoique.... Enfin ! je suis d'avis que le linge sale doit se laver en famille. Porter l'incident en haut lieu, cela ne pour-

rait que nuire... à monsieur de Besser lui-même, et à tout le corps d'officiers... Donc, dans l'intérêt général, j'aime mieux faire un sacrifice... Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

GLOCKE. — Certainement, mon colonel.

LE COLONEL. — Eh bien, où est-il, monsieur de Besser?

GLOCKE. — Ici, mon colonel.

LE COLONEL. — Une fois de plus nous allons prouver la justesse du vieux principe : que c'est le plus raisonnable qui cède. Tout homme d'esprit large doit savoir se placer au-dessus de ces petites misères... Si vous voulez prier monsieur de Besser de venir?...

GLOCKE. — Oui, mon colonel. *(Il ouvre, et appelle.)* Besser, voulez-vous venir? *(Besser entre, et s'incline.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BESSER et, à la fin, SCHUSTER.

LE COLONEL. — Commandant de Besser, le commandant de Glocke m'a informé que vous aviez l'intention de porter plainte contre moi, vous étant senti blessé dans votre honneur par une parole que j'aurais dite. Conformément au règlement, avant de porter plainte vous avez essayé d'une médiation... Mon cher commandant, il m'est extrêmement agréable de voir très aiguisé le sentiment de l'honneur chez mes officiers. Et je vous en féliciterais, s'il ne fallait pas craindre de voir ce sentiment dégénérer en susceptibilité. Je n'ai donc qu'à vous répéter ce que je viens de dire au commandant de Glocke : qu'il peut très bien arriver — à quelqu'un qui a mille soucis en tête — de ne pas peser exactement tout ce qu'il dit. C'est mon cas. Et maintenant je pourrais tranquillement laisser aller votre plainte : je sais que l'on me donnerait raison. Mais, comme je viens encore de le dire à monsieur de Glocke, j'estime qu'il faut laver son linge sale en famille. Donc, dans l'intérêt général, et aussi, en fin de compte, dans votre intérêt à vous, je... je m'excuse des paroles que j'ai prononcées. Seulement, il m'est impossible de ne pas ajouter que je ne suis pas certain que vous sachiez bien juger vos subordonnés.

BESSER, *ému, mais se contenant.* — Ainsi, mon colonel, vous persistez à croire que je suis dans mon tort pour ce qui est de monsieur de Wart?

LE COLONEL. — Mais oui, mon cher commandant. Toutefois, par amour de la paix, je suis tout prêt à vous tendre la main... Par amour de la paix!

BESSER, *d'une voix étranglée.* — Alors..., mon colonel..., j'aurais tort maintenant... d'accepter cet arrangement. Et il me faut continuer à vous demander... de remettre à qui de droit... le soin de décider sur notre différend.

LE COLONEL, *très frappé.* — Hum ! *(Un silence.)* Comme vous voudrez, commandant. *(Schuster entre et fait le salut militaire.)* Qu'est-ce que c'est ?

SCHUSTER. — De nouvelles dépêches, mon colonel !

LE COLONEL. — Donnez. *(Schuster donne les dépêches. Le colonel lui fait signe de se retirer. — A Glocke.)* Je vais les lire au bureau du mess. *(Il salue les deux commandants, qui lui rendent son salut; et il sort.)*

SCÈNE IX

GLOCKE, BESSER.

BESSER. — Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ?

GLOCKE. — Si vous voulez que je vous dise franchement mon avis, vous n'auriez pas dû faire ce que vous venez de faire. Tout ce que vous voudrez, excepté ça !

BESSER, *surexcité.* — Pourquoi pas ? Suis-je donc un chien ? Est-ce faire des excuses que de les annihiler tout de suite après, sans même reprendre haleine ? Non, c'est se moquer du monde, c'est mépriser ses subordonnés. Voilà ce que c'est.

GLOCKE. — Pensez à ce que je vous dis, Besser : vous risquez là votre épaulette.

BESSER. —Au moins j'aurai sombré pour avoir fait mon devoir... *(On entend dans le couloir des éclats de voix.)* Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

GLOCKE, *l'entraînant à droite.* — Ce n'est pas le moment de voir nos camarades... Je vous en prie, venez avec moi. Venez avec moi...

BESSER. — J'ai fait mon devoir. *(Ils sortent à droite.)*

SCÈNE X

RASTER, BOSEN; puis WART et KRONE; puis MARK.

RASTER, *brandissant un journal avec allégresse.* — La guerre ! c'est la guerre !... inévitable !... Voyons, Bosen, ça ne vous transporte pas ?

BOSEN. — Eh bien, quoi ? la guerre ! je suis prêt. Je n'ai pas de testament à faire. Personne ne se battra pour hériter de ma brosse à dents. L'ennemi peut foncer. Je suis solide au poste. Je l'attends. *(Il bâille.)*

RASTER. — Ce qu'il y a d'enrageant, c'est que ce soit juste au

moment où nous avons un colonel qui ne sait même pas ce qu'il veut, un indécis... Et quand on pense que nous sommes à la frontière, et qu'il a un service d'avant-garde! qu'il doit organiser patrouilles sur patrouilles!... Connaît-il seulement les quatre points cardinaux?

BOSEN. — Il connaît au moins tous les soleils levants!

RASTER. — Mais c'est très grave, cher ami. Je vous ai expliqué tout à l'heure...

BOSEN. — Oui, vous m'avez étonné par votre instruction.

RASTER. — Hé! je ne lis pas que des romans, comme vous le prétendez... Ah! si c'était Besser qui fût notre colonel!... En voilà un sous les ordres de qui on marcherait avec confiance!

WART, *entrant, suivi de Krone.* — Hourra! hourra! c'est la guerre!... *(A la porte de la salle à manger.)* Planton! une bouteille de Pommery! Deux bouteilles de Pommery! *(Il referme la porte.)* Ah! enfin! ça y est! *(Entre Mark, qui va vivement prendre un journal.)*

RASTER, *à Wart.* — Toutes vos joies se manifestent par des commandes de Pommery... Mais, vous savez, le colonel s'est fait présenter la note que vous avez au restaurant du mess. Il paraît qu'elle se monte à cinq cent thalers.

WART. — Qu'il m'étrille, s'il veut!... Si seulement il était meilleur soldat!... Tous les épiciers savent faire une addition.

MARK. — Monsieur de Wart, vous ne remarquez pas que je suis là. Prononcer de telles paroles devant moi, sur votre chef..., c'est au plus haut point manquer de tact. *(Wart s'incline pour s'excuser. Rentrent Besser et Glocke.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, BESSER, GLOCKE.

RASTER, *allant au devant de Besser.* — Vous savez, commandant?

BESSER, *avec allégresse.* — Oui, mes enfants, la guerre!

GLOCKE, *à Besser.* — Alors, c'est convenu, ça efface tout?

BESSER. — C'est convenu. Je ne pense plus qu'à la guerre... Enfin! trouver l'ennemi!... La vraie guerre!... Ah! on va s'en donner, leur montrer ce qu'on peut faire. On va respirer. *(Aux lieutenants.)* Vous autres, jeunes gens, vous n'avez pas, comme moi, vingt-cinq ans de service sur les épaules; vingt-cinq ans d'exercices, rien que d'exercices, de parades... Enfin! on va travailler, pour l'empereur, pour la patrie!

MARK. — Je vous envie, Besser, pour votre belle ardeur et la fraîcheur de votre enthousiasme.

BESSER. — Mais vous êtes plus jeune que moi! Et ça ne vous emballe pas aussi de connaître enfin vraiment l'ivresse, la belle ivresse du danger?

MARK. — Si on me donne le dépôt, je ne partirai pas.

BESSER, *avec compassion.* — Ah! c'est vrai, mon pauvre ami! Je vous plains.

MARK. — D'ailleurs, si le danger a son charme, que j'apprécie, il y a dans la guerre, cependant, une grossièreté que je n'aime pas. *(Besser rit. Glocke cause avec Marck.)*

RASTER, *à mi-voix, à Besser.* — Ah! commandant, si on vous avait à la tête du régiment!...

KRONE et WART. — Oh! oui, commandant!

BESSER, *gaiement.* — Je suis déjà bien content d'avoir mon escadron.

WART. — Allons-nous en sabrer!... Hourra!

WART, RASTER et KRONE. — Hourra!... hourra!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL, *rentrant.* — On est gai, messieurs. *(Mouvement des lieutenants, qui restent un peu interloqués.)* Tant mieux! Je regrette seulement de vous interrompre. J'allais faire appeler messieurs les commandants... que je vois ici, et avec qui j'ai à conférer... *(Aux lieutenants.)* Mais vous devez avoir faim, messieurs. Déjeunez de bon appétit. Qui sait combien de bons déjeuners vous ferez encore! *(Les lieutenants s'inclinent et passent dans la salle à manger.)*

SCÈNE XIII

LE COLONEL, MARK, BESSER, GLOCKE.

LE COLONEL. — C'est une fatalité, messieurs, que deux de mes commandants manquent à l'appel en un instant si grave. Mais enfin j'espère que le commandant de Bruckmann pourra demain reprendre son service. Quant à monsieur de Fuchs, malheureusement... *(Il s'arrête.)* Je commence, messieurs. *(Mouvement des commandants. Le colonel quitte le ton de la conversation.)* La guerre paraît inévitable. Je n'ai cependant pas besoin de vous donner d'ordres particuliers, ou, tout au moins, de vous les donner dès à présent. Tout a été prévu, et tout viendra en son temps. Je me contenterai d'attirer votre attention

sur tous les points de détail que précise mon traité du service en campagne, *(regardant Besser)* que je ne saurais trop vous recommander. Passez dès aujourd'hui la revue la plus minutieuse de vos escadrons. Faites-vous tout montrer. Rendez-vous compte par vous-mêmes des plus petits détails. Vous devez tout savoir : par exemple, le nombre exact de costumes de rechange que vous avez en magasin, le nombre de ceux qui sont à réparer... Ainsi, chez vous, monsieur de Besser, quelle est la situation, à ce point de vue ?

BESSER, *réfléchissant.* — Je dois avouer que, pour l'instant... je ne sais pas au juste.

LE COLONEL. — Ah ! vous ne savez pas au juste !... Et chez vous, monsieur de Mark ?

MARK. — Je n'en ai que cinq à réparer, mon colonel, et quatre-vingt-quinze en magasin.

LE COLONEL. — Prenez modèle là-dessus, commandant de Besser. Je sais très bien que vous n'êtes pas un mauvais officier. Mais il y a d'excellents officiers, et il y en a qui sont... moins bons. Il ne suffit pas d'avoir une susceptibilité... exagérée. Enfin, passons !... J'avais à prendre une décision importante. Je n'ai que trois commandants valides ; mais, je le répète, j'espère que monsieur de Bruckmann nous reviendra demain. Quant à monsieur de Fuchs, le chirurgien-major m'a donné de lui les plus tristes nouvelles. La colonne vertébrale est brisée : pas d'espoir. Il m'est dur de perdre un si bon officier, surtout en ce moment. *(Les commandants se sont regardés avec émotion.)* Et me voici dans la triste obligation de désigner un autre de mes commandants pour l'escadron de dépôt. Je dis : triste, puisque le commandant ainsi désigné ne pourra prendre part à la guerre. La formation de la réserve est une chose trop importante : je ne puis confier ce soin à un premier lieutenant. Les règlements, d'ailleurs, s'y opposent. *(Un silence.)* Cela me fait beaucoup de peine, mais il est impossible de faire autrement : je suis obligé de prendre l'un de vous. *(Un silence.)* En vertu des pleins pouvoirs que j'ai à ce sujet, je désigne donc, pour servir d'escadron de dépôt et tenir ici garnison, le troisième escadron, commandé par monsieur de Besser. *(Mouvement parmi les commandants. — Besser sursaute, mais il se contient, quoique avec peine.)*

BESSER, *après un silence.* — Moi, mon colonel ?

LE COLONEL. — Mais oui, vous, monsieur de Besser. Ceci, d'ailleurs, vous donnera le temps de bien revoir au juste ce que votre escadron possède en magasin... Et, comme le très long séjour que vous avez fait ici vous a forcément donné une connaissance assez étendue de la frontière, je vous prie, dans l'intérêt général, de préparer sur ce sujet une conférence, à laquelle assisteront tous les officiers du

régiment, à cinq heures. *(Un silence.)* C'est tout ce que j'avais à vous dire pour l'instant. Je vous remercie, messieurs. Au revoir!... Je parcours les journaux. *(Glocke et Mark s'inclinent et sortent par la salle à manger, avec un regard d'inquiétude sur Besser, qui reste.)*

SCÈNE XIV

BESSER, LE COLONEL et, à la fin, MARK.

BESSER. — Mon colonel...

LE COLONEL. — Vous désirez?

BESSER, *d'une voix blanche.* — Je voudrais vous parler, mon colonel.

LE COLONEL. — Je vous en prie...

BESSER, *qui se contient avec peine.* — Votre ordre... est irrévocable?

LE COLONEL. — Bien entendu, mon cher commandant.

BESSER. — Mon colonel, c'est impossible. Impossible! *(Il se prend la tête dans ses mains.)* Il y a vingt-cinq ans que j'attends la guerre, que je travaille pour ça; et quand elle va se déclarer, il faut que je reste à la maison? Voir les autres partir et faire campagne, savoir qu'ils se battent! Et moi... Vraiment, il n'y a pas moyen de revenir là-dessus?

LE COLONEL. — Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne reviens pas sur mes décisions, même lorsqu'il se présente un obstacle. Dans ces cas-là, j'attends, mais, tôt ou tard, ma volonté s'accomplit. Ici, j'ai plein pouvoir. J'ai réfléchi. Donc, ma décision est irrévocable.

BESSER. — Alors, mon colonel, je vous en supplie, laissez-moi servir comme simple uhlan... Je ferai chaque matin la toilette de mon cheval, comme un homme du rang, je me soumettrai aux ordres d'un sous-officier. Mais ne me laissez pas à la garnison. *(Il sanglote.)* En quoi ai-je mérité cela?... Permettez-moi d'abandonner mon grade... Mais ne pas rester ici... Tout.., tout, excepté ça!

LE COLONEL. — Abandonner votre grade? Non pas. En voilà, des idées! *(Sarcastique.)* Que deviendrait votre plainte?

BESSER. — Glocke allait vous dire que je la retire, mon colonel.

LE COLONEL. — Hé! que vous la retiriez ou que vous la maintenez, croyez-vous donc... qu'en cet instant surtout je me préoccupe de pareilles futilités?

BESSER. — Mon colonel...

LE COLONEL. — Il suffit! Votre démarche actuelle, vous ne semblez pas vous en douter, est tout à fait anti-militaire. Mais je veux bien tenir compte de votre émotion et passer par là-dessus. Et puis, en résumé, il faut que quelqu'un reste... Je vous ai choisi...

BESSER. — Mais pourquoi moi, mon colonel?... Je suis le plus ancien commandant... *(A part.)* Ah! mon Dieu! me contenir, me dominer!

LE COLONEL. — Pourquoi vous? Parce que vous m'avez paru être l'homme qui convient à ce poste. Et, au surplus, je ne vous dois pas d'explications.

BESSER, *d'une voix étranglée.* — Ainsi, je ne saurai même pas pourquoi... Je vous en supplie, mon colonel, dites-le-moi... Je n'arrive pas à comprendre. J'ai toujours servi avec passion. J'ai beau chercher, je ne trouve pas en quoi j'ai pu manquer à mon devoir. Tous mes hommes m'adorent Si je vous montrais toutes les lettres que j'ai reçues des libérés, ou de leurs familles!... Quant à mes officiers, ils travaillent avec joie sous mes ordres. Je suis là devant une énigme : car l'honneur militaire me défend... me défend absolument de supposer... ce que d'autres peut-être ne pourraient s'empêcher de croire...

LE COLONEL. — Enfin, si vous tenez absolument à connaître mes raisons..., après tout, je veux bien. C'est très dur pour vous, ce que je vais vous dire..., mais c'est vous qui l'aurez voulu. Voilà : vous avez de vous-même une opinion beaucoup trop bonne, mon cher monsieur de Besser; mais vous n'êtes pas du tout l'officier extraordinaire que vous croyez être. En temps de paix, ça peut aller à peu près. Mais en temps de guerre, où il faut des qualités d'un ordre tout à fait supérieur...

BESSER. — Je n'ai jamais eu de tous mes chefs que d'excellentes notes, les meilleures qu'on puisse avoir.

LE COLONEL. — Je ne juge pas mes officiers d'après ce qu'ont pensé d'eux mes prédécesseurs; je les juge par moi-même.

BESSER, *sursautant et avec un rire amer.* — Vous les jugez par vous-même. Je sais donc ce que ça veut dire!

LE COLONEL. — Commandant!

BESSER. — Arrive que voudra, il faut que je vous fasse savoir ce qui se passe là *(il se frappe sur la poitrine)*, ou bien ça m'étoufferait... Du premier jour où vous avez été mis à la tête du régiment, vous avez cherché toutes les occasions de m'offenser, de me blesser, de me frapper. Du premier jour, vous avez voulu me rendre la vie impossible. Je vous félicite : vous y avez réussi.

LE COLONEL, *avec autorité.* — Commandant de Besser!

BESSER, *au comble de la surexcitation.* — Il y a vingt-cinq ans que je fais mon devoir, sans rien à me reprocher. Il a fallu que vous veniez, et en deux mois vous avez trouvé le moyen de réduire à néant toute ma carrière. Et ce bel exploit, pourquoi? Parce que vous avez vu que dans l'ordre militaire je pouvais vous vaincre, et que j'inspire

au régiment plus de confiance que vous. Voilà pourquoi vous me privez de faire la guerre. Si vous n'étiez pas mon chef, ça se laverait dans le sang. Mais au moins vous dirai-je que ce que vous avez fait, c'est lâche et misérable! misérable!

LE COLONEL, *pâle comme un mort, après un silence, d'une voix blanche.* — Commandant de Besser, vous attendrez ici mes ordres! *(Besser reste atterré, commençant à comprendre la gravité de ses paroles. Le colonel va à la porte de la salle à manger, et l'ouvre. Il regarde, et il appelle.)* Monsieur de Mark?

VOIX DE MARK. — Mon colonel! *(Il apparaît aussitôt. Il referme la porte. Il voit l'attitude de Besser. A mi-voix, au colonel.)* Excusez-moi, mon colonel... Excusez ma hardiesse : qu'est-il arrivé?...

LE COLONEL. — A moi? Rien, mon cher monsieur de Mark. Que voulez-vous qu'il me soit arrivé?... Mais accompagnez-moi, je vous prie. *(Ils sortent tous deux par le fond.)*

BESSER, *seul. (Il éclate en sanglots.)* — Qu'est-ce que j'ai fait?... Oh! c'est fini!... fini!

SCÈNE XV

BESSER, GLOCKE.

GLOCKE, *ouvrant la porte de la salle à manger, et aux lieutenants qui se pressent derrière lui.* — Non, je vous en prie... Attendez... *(Il referme la porte, et va à Besser. Avec amitié.)* Qu'est-ce que vous avez fait, Besser?

BESSER. — Oui, c'est affreux. Affreux! J'ai faibli... Moi... qui avais toujours eu... une si haute conception du devoir... Et c'est mon chef... et je l'ai insulté!... Moi!... moi!... Oh!... ce n'est pas les trois ans de forteresse que je crains. C'est l'exclusion de l'armée... et de me sentir condamné... par mes camarades, par mon roi, et par moi-même.

GLOCKE, *pris d'un espoir subit.* — Mais s'il ne se plaignait pas?... Ça peut être son intérêt! S'il craint que l'histoire ne l'éclabousse!...

BESSER, *tristement.* — Vous avez entendu, n'est-ce pas? Et, en ce moment, il s'assure que vous avez entendu. La chose est publique : il ne peut plus l'arrêter.

GLOCKE, *après un silence.* — C'est vrai.

BESSER. — Vous irez... prévenir ma femme... Ma pauvre Marthe!

GLOCKE. — Comptez sur moi.

BESSER, *lui serrant la main.* — Merci. *(Un silence.)*

GLOCKE. — Les lieutenants... voulaient entrer vous serrer la main.

BESSER, *péniblement.* — Qu'ils entrent! *(Il va vers la porte.)*

GLOCKE, *le devançant.* — Je les appelle. *(Il ouvre.)* Messieurs!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, WART, RASTER, BOSEN, KRONE.

WART, *très surexcité, suivi de Raster, Bosen et Krone.* — Mon commandant, je prétends, moi, que ce n'est pas fini. Il faut faire front, tous, courageusement, contre le colonel.

BESSER, *presque violemment.* — Ah! ah!... C'est donc là l'exemple que je vous ai donné!... l'exemple que j'ai donné à tout le régiment!... A l'heure où il faut, au contraire, que tous sentent plus vivement que jamais la valeur du serment qu'ils ont fait!... Vous l'avez donc oublié, vous aussi, le serment du soldat? Eh bien! je vous le rappelle, moi... qui viens de manquer au mien... Je le sens, maintenant, l'exemple abominable que j'ai donné. Si chacun ne voit plus qu'un homme dans son supérieur, c'en est fait de l'armée, de notre belle armée. On se fera encore tuer, parbleu! mais, sans discipline, comment voulez-vous qu'on retrouve la victoire?... Et c'est moi, moi! qui, dans mon régiment, ai donné le premier coup de pioche contre la discipline! Je ne me le pardonnerai pas... Pensez à cela, messieurs, et ne parlez plus de faire front contre vos chefs... *(Il tend la main à Wart.)* Vous, pardonnez-moi, et réfléchissez. Vous verrez que j'ai raison. *(Un silence.)* Seulement, je suis épuisé. Parlons d'autre chose, voulez-vous? Voyons... y en a-t-il un de vous qui veuille m'acheter mes chevaux?

RASTER. — Pourquoi donc, mon commandant?

BESSER. — Je ne suis pas comme l'autruche qui se fourre la tête dans le sable pour ne rien voir. Il faut penser... à la vie pratique. Vous les connaissez, mes chevaux. Je voudrais trois mille marks pour la paire... Ça vous va-t-il, Bosen? Si vous vouliez vous en défaire ensuite, le moment est favorable.

BOSEN. — Si ça peut vous faire plaisir, mon commandant.

BESSER. — Vous remettrez l'argent à ma femme.

BOSEN. — Pourquoi pas à vous?

BESSER, *se mordant les lèvres.* — Ah! bien... qui sait... ce qu'on va faire de moi? Qui sait où je serai demain?

BOSEN, *très ému.* — C'est dur, tout de même, mon commandant. *(La porte du fond s'ouvre, et Mark apparaît en grande tenue. Un silence.)*

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MARK

MARK, *avec embarras.* — Monsieur de Besser, je suis profondément peiné. J'ai reçu l'ordre du colonel de... *(il cherche un mot)* de vous faire accompagner à la forteresse.

BESSER. — Je suis à vous, monsieur de Mark... Je vous demanderai seulement... si vous voulez m'accorder une minute pour écrire un mot à ma femme.

MARK. — Je vous en prie!... Écrivez tranquillement. Je considère comme un devoir de vous faciliter le plus possible ce moment douloureux.

BESSER. — Je vous remercie, Mark... Je vais écrire dans le bureau... Adieu, messieurs. *(Il serre la main à Krone, à Raster et à Wast. Arrivé à Glocke.)* Et encore merci, vous. Vous lui porterez le mot que je vais écrire... *(A Bosen, en lui serrant l'épaule de la main gauche, la voix étranglée.)* Adieu, mon bon vieux Bosen. *(Puis, il sort. Bosen presse son mouchoir contre sa bouche, pour étouffer ses sanglots.)*

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MOINS BESSER.

WART. — Il me fend le cœur. *(Un silence.)*

RASTER. — Oui... Et que dire?

GLOCKE, *à Mark.* — C'est affreux, n'est-ce pas?

MARK. — Évidemment! Mais que voulez-vous! La discipline avant tout. Il était si simple pour lui... *(On entend un coup de revolver dans le bureau où Besser vient d'entrer.)*

GLOCKE. — Mon Dieu! *(Tous sursautent et se précipitent vers le bureau.)*

WART, *sanglotant.* — Mon Dieu! mon Dieu!

FRANZ DE CONRING

Traduit et adapté de l'allemand par

JEAN THOREL

LE SERPENT NOIR[1]

IV

Dans la nuit qui finissait, plusieurs voix se répondirent entre les bruits de la mer ruisselante. Par les ruelles sablonneuses de Sauzon, les groupes des pêcheurs dégringolaient vite, gagnaient leurs barques. Les sabots claquèrent sur les dalles du quai. De mon lit, j'entendais les joies et les querelles. Une corde cria dans sa poulie : on hissait les vergues. Sur les bordages, grincèrent atrocement les chaînes des ancres. Il fallut renoncer au sommeil. Ce fut un démenti à ma volonté, qui me déplut : je n'aime pas que ma journée commence par un échec. Mais que faire? Des rires, des appels animaient l'air, dont la fraîcheur pénétrait la fenêtre béante de ma chambre. J'aurais dû fermer, la veille, mes persiennes, et abdiquer ainsi mon plaisir de respirer l'Océan, au cours de mes songes; mais abdiquer m'indigne : je n'avais pas voulu céder à mes craintes de tumulte. Et il me fallait maintenant tout subir.

Dans le phare trapu, le fanal écarlate s'éteignit. Les astres nocturnes s'éclipsaient aussi parmi les pâleurs naissantes de l'aube. En face, au delà de la rade qui clapotait sous les rames, plusieurs rochers commencèrent à saillir de l'obscur.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

A la pointe du cap, le fortin en ruines se profila. Déjà s'accomplissait la métamorphose du firmament : il devenait une lueur d'opale immense pareille aux eaux étales dont le flot languissant psalmodiait en sourdine. Et, tel qu'en la pierre d'opale, un feu d'or rose essayait de transparaître sur l'horizon bleuâtre. Là-bas, du continent breton, le soleil allait surgir pour resplendir sur le détroit et jusqu'à la côte de Belle-Isle.

Je voulus me dérober au réveil. Je somnolais, l'âme lourde. Mais la puissance de la lumière composa le décor du vaste espace qu'irisèrent toutes les nuances fines. Cette force triompha de ma torpeur. L'admiration pour ce qui me vainc a toujours tempéré les ennuis de mes défaites : je renonçai au sommeil, et fus à la fenêtre, pour contempler du moins la superbe de mon ennemi. Du port, une à une, glissèrent les embarcations entre les brise-lames. Successivement elles dépassèrent, à ma droite, la tour du phare, elles longèrent le flanc granitique du cap, dans son ombre. Enfin la proue du premier canot fendit le clair de l'étendue, ses moires d'opale, d'émeraude et d'argent fluides que coupa la cadence des avirons, que vinrent tacher les silhouettes angulaires des voiles encore noires, que troublèrent les propos et les rires des équipages, que refoulèrent les élans de la flottille montant, au gré de la brise, vers la raie d'incendie. Majestueuse, la sphère en feu émergea des lointains. Son reflet trembla sur une traînée de vagues vermeilles et scintillantes.

De ces impressions matinales je suis parfois avide. Il me semble qu'alors s'éveille toute la santé de mon animal, que ma poitrine aspire le souffle vigoureux de l'univers.

Content, j'assistai à cette lente ascension des barques. Leur essaim s'éparpilla, s'éloigna, emporta les refrains, les cris du travail, les courbes des focs enflés, et s'amoindrit sur la perspective infinie des ondes en rumeur. Net et pourpre, le soleil teignait maintenant, de lueurs roses, les petites vagues partout étincelantes ; il révélait les arêtes des récifs au pied du promontoire, le champ d'avoine éventé là-bas sur la falaise, et l'entrée de notre calme rade, et la bouée flottante, et les contreforts herbeux de notre rive ; il dessina les lis de notre terrasse, la blanche margelle de la citerne, le vol oblique des

hirondelles, les marches du perron, et le corps parfait de madame Élisabeth qui vint fredonner la plainte d'Yseult, sur son balcon, en massant, à la hâte, sa chevelure.

Ce matin-là, j'eus la conviction qu'une vie plus riche devait éclore : du triomphe sûrement devait m'échoir devant le miracle de cette aube et de cette belle femme qu'unissait la magie des coïncidences. Même je ne doutai pas que la nature ne témoignât ainsi de son penchant à se faire complice de mes vues sur madame Élisabeth. Je fus très confiant.

Ma voisine interrompit son chant. Sa voix joueuse vanta le spectacle. En bas, sur la terrasse, le docteur la saluait. Je m'aperçus qu'il avait une mine heureuse. Ses yeux celtes, perles grises et vivaces, signifiaient sa gloire de respirer là, près de la jeune femme éloquente. Pourquoi leurs deux êtres me semblèrent-ils les cariatides nécessaires de ce décor ? Les lignes de leurs formes, les évidences de leurs sentiments réciproques complétaient l'harmonie du monde à tel point que la splendeur du paysage grandissait étrangement depuis que je les regardais se rire dans cette aube. Ma stupeur les admira. Leur attitude me parut semblable à un emblème de religion. Je pensai vaguement que rien ne muerait plus du soleil, ni de l'océan, ni de l'éther, ni de leur geste, assemblés par le génie des causes inconnaissables, afin de créer ce mirage, imprévu par nos rêves mêmes de la Beauté pure. N'était-ce pas leur attrait mutuel et fatal que la nature divulguait ainsi en les situant parmi ces prestiges inoubliables ? Le destin, à ce que je conclus, m'avertissait que ces deux personnes allaient se chérir, et que je n'avais que faire dans leur aventure. Mordue par la jalousie, toute ma chair se révolta. Mes espérances devinrent agressives.

A parler raisonnablement, l'illusion ne dura point. Presque aussitôt, ces personnages me furent une gracieuse dame enveloppée dans un peignoir de soie souple, un monsieur tout simple dans son pauvre veston, et qui, l'un avec l'autre, s'amusaient à l'échange de phrases trop pompeuses. D'ailleurs le ciel s'azurait platement ; le soleil perdait son fard d'incendie ; la mer se reposait d'avoir été rare, en adoptant ses tons gris et glauques les plus quotidiens. Je n'en demeurai pas moins

sûr de ma déconvenue. C'était un rival, cet homme appuyé contre le mur bas qui limitait la terrasse et le maigre jardin de cactus rébarbatifs, de tamarins atrophiés, de sveltes lis héraldiques, cet homme qui se caressait les joues en écoutant les beaux discours de madame Élisabeth.

Rien d'autre, pourtant, ne dénonçait qu'il y eut entre eux du mystère. Tous les jours, à cette heure précise, le docteur traversait ainsi la terrasse de Keryannic pour s'enfermer dans le laboratoire de l'ancienne buanderie. Sa peau brune et fauve n'était pas, à l'ordinaire, moins dorée, ni ses yeux moins fiévreux dans les cavités de leurs orbites. Sa taille mince, son échine nerveuse se cambraient dans ce même costume décoloré, gonflé aux genoux et aux coudes, fripé aux manches, relevé du col sur une chemise de laine bleue. Le docteur avait, aux pieds, les mêmes chaussures de toile bise. Sur les cheveux noirs, épais et plats, la même casquette d'ordonnance, aux galons dédorés par l'atmosphère marine, ne rehaussait guère le reste de la tenue. Ce n'était pas l'équipage d'un galant. Quant aux propos de ma voisine et de notre hôte, ils ne fournirent pas d'indices.

Inutilement j'analyse mes appréhensions d'alors pour démêler les motifs qui me décidèrent au soupçon : quoique les événements l'aient bientôt justifié, je m'assure encore que seul m'avertit l'aspect insigne de ce couple en sympathie, dans un moment magnifique. Une semaine de vacances déjà s'était écoulée sur cette plage. Je mangeais à la table commune. Je suivais madame Élisabeth et notre hôte dans leurs excursions; ils m'accompagnaient dans les miennes. Je participais à toutes leurs causeries, car ils n'en avaient pas, que je susse ni que je sache, de secrètes ni d'intimes. Leurs paroles étaient choisies, cordiales, comme il seyait à deux intelligences, éclairées, l'une par la pratique de la science, l'autre par le goût des arts, à deux amis qui s'appréciaient de longue date et qu'une alliance avait même apparentés, dix ans plus tôt. Je voyais de plus en plus clairement qu'ils se complaisaient à l'examen de leurs convictions morales, mais sans pouvoir discerner si l'accroissement de leur esprit était le but de ces entretiens chaleureux, ou bien s'ils souhaitaient, en se révélant les qualités particulières de leurs émotions, se persua-

der de leur franchise, de leur confiance et, par suite, de leur mutuel consentement à se livrer leurs âmes, avant leurs corps.

Cela ne suffisait point à confirmer mon jugement téméraire. Toutefois je ne l'écartai plus. Encore que je fusse debout à une fenêtre du deuxième étage, les causeurs, tout occupés d'eux-mêmes, ne songeaient point à la présence possible d'un tiers. Je me flattai, quelques secondes, que, si la passion les possédait, ils se fussent défiés d'un auditeur, et eussent, au préalable, exploré, du moins, l'altitude médiocre de la façade. Donc ils n'étaient pas amants... Néanmoins ils pouvaient feindre de ne pas m'apercevoir pour me donner le change sur les anxiétés de leur vice... Je restai perplexe.

Le Guenn finit par me découvrir. Il me dit bonjour très joyeusement, en homme loyal que nulle indiscrétion ne gêne. Je saluai madame Élisabeth. Son étonnement ne trahit pas de confusion ni de dépit. Au premier étage, son fief, elle continua de vanter l'aube en affectant le langage que les critiques d'art utilisent. Frottis, pleine pâte, valeurs, mélanges sur palette et mélanges optiques, cent autres mots analogues lui servirent à commenter l'œuvre des Forces. S'échauffant à nous ravir par les excentricités un peu naïves de sa conversation dilettante, elle fut bien aise de nous avouer, sur le ton le plus naturel et de sa voix gaie :

— Le couchant est trop emphatique pour moi. C'est le déballage d'un tapissier officiel, de quelque Belloir qui cloue rapidement l'écarlate et l'or sur les planches brutes de l'estrade, vingt minutes avant l'arrivée du ministre. On attend les discours de messieurs négligés, et l'exécution de *la Marseillaise* par les musiques militaires... Tandis que l'aube, ah !... C'est toujours la naissance de Vénus au centre des mondes recueillis, et en adoration de ses apparences...

Inclinant son profil très rectiligne, à la grecque, elle épia l'approbation de ma physionomie. Dans la réponse de mon sourire, je ne pus dissimuler une ironie indulgente : l'hiver précédent, aux salons parisiens, des phrases pareilles étaient sorties, en trop grande abondance, des lèvres féminines les plus estimées. Au contraire, Jean Le Guenn manifestait une

admiration sincère. Ce qu'il y a de factice et d'apprêté dans ces sortes de déclarations esthétiques, mon provincial ne le discernait pas. J'en conclus alors qu'il était l'amoureux aveugle. Moi, je trouvais madame Élisabeth charmante à cause de ce défaut, de quelques autres, qui dénoncent une âme cabotine et divertissante; lui, prenait ces faiblesses pour des mérites. Je me suis rendu compte plus tard de cette divergence entre nos logiques.

Le docteur courut dans son laboratoire retrouver ses cobayes inoculés, ses cobayes témoins, ses bouillons de culture. J'attendais que ma voisine quittât le balcon. Son galant une fois parti, elle n'avait qu'y faire. « Si elle ne se retire pas tout de suite, pensai-je, c'est qu'elle me voudra leurrer : prolongeant la conversation, elle voudra me persuader que le docteur et moi l'intéressons également, qu'il ne lui est de rien. Machiavélisme d'ailleurs ingénu!... J'en garderai la certitude qu'elle s'occupe de flirter avec lui... Mais qu'après trois banalités polies, à mon adresse, elle aille se recoucher, et je l'accuse à coup sûr : car elle aura fallacieusement joué le rôle de celle qui ne songe même pas que je puisse, une minute, me douter de cette liaison ; et, par là, elle aura cru détruire ce doute même. Autre machiavélisme, et non le moins sagace... Quoi qu'elle décide, j'ai mes raisons de préparer le combat. »

Presser le vendeur et l'acheteur de questions insidieuses, les acculer, par toutes les arguties, à l'aveu de la valeur qu'ils peuvent m'offrir, c'est une habitude qui me doue d'une implacable perspicacité. On ne me trompe guère. Madame Élisabeth y serait parvenue, si je n'avais rigoureusement résisté aux suggestions de mon amour-propre, qui préférait mes suprématies physiques et sociales aux appas de Jean Le Guenn, et qui supposait à toute femme une semblable préférence.

La veuve se conduisit adroitement. Elle n'éternisa point la station à sa fenêtre. Ayant, après maints auteurs, comparé la flottille éparse à un essaim de papillons posés sur une soie liquide, elle protégea, de la main, ses yeux contre l'intensité de la lumière, puis, à voix basse, loua l'énergie de notre hôte qui s'enfermait dans le laboratoire, dès cette heure, avant de visiter les malades du bourg et des hameaux. Je dis que l'Académie de médecine lui décernait, en somme,

un très bel honneur. Le sens pratique de madame Élisabeth intervint aussitôt. Il eût fallu joindre à cet honneur, prétendit-elle, un bénéfice objectif : soit un grade supérieur dans la marine, soit un poste dans les hôpitaux de Paris. A ses yeux, rien n'était valable que ne consacrait pas la renommée de la capitale. En cela elle se montrait femme à la mode, pour qui le succès, fût-ce d'un crime, ne glorifie son homme qu'à la condition de nourrir les propos des flâneurs logés entre l'Étoile et le Bois de Boulogne. Enfin elle plaignit gentiment sa cousine, dont elle vénérait le courage, la vertu sévère, la piété sans hypocrisie, les calculs d'économie domestique : un sort ingrat payait mal tant de sacrifices au devoir. Très affectueusement, et sous la forme la plus discrète, elle fit allusion à cette vie très difficile, m'expliqua certains détails d'un mariage trop noble. Jean Le Guenn avait épousé sa cousine Yvonne Larvor parce qu'elle s'était trouvée brusquement orpheline, sans appui, sans autre fortune que ce petit domaine de Keryannic, — la maison de granit à terrasses, les trois hectares de landes, un troupeau de moutons noirs, un de juments blondes et de poulains élevés dans le vent des falaises, qui tous avaient été vendus à la remonte de cavalerie. — Madame Élisabeth laissait entendre que les hypothèques grevaient le revenu; qu'elle payait pension comme moi durant cette villégiature, et que cela était indispensable aux Le Guenn. Cette commisération bienveillante dissimulait au mieux les sentiments probables de la belle dame. Je souris du manège. Lorsqu'elle crut avoir suffisamment dépisté mes soupçons, elle bâilla, s'excusa d'être reconquise par le sommeil, et s'en fut.

Malgré cette retraite, qui donnait peu de prise à la malignité, tant l'artifice en était bien choisi, je persistai dans mes suppositions. Toutefois j'exige des événements, pour en tirer une certitude, cette sorte de preuves matérielles sans quoi nous ne pouvons exactement condamner.

Loin de cesser mon flirt auprès de madame Élisabeth, je résolus, au contraire, de mettre en usage quelques audaces : jaloux, le docteur me confierait ou sa convoitise ou son triomphe. J'accordai tout aussitôt à ma toilette des soins très

minutieux. Un linge d'été mauve, à rayures blanches, sous un costume de drap beige, vêtit ma carrure et mes jambes que chaussèrent des bottines en daim gris. Ayant savonné copieusement mes cheveux, dont la quantité décroît, j'obtins qu'ils parussent nombreux en bouffant autour de ma tête. Cette coquetterie, ai-je besoin de le dire? était moins au service de ma luxure que de mes ambitions. Vainement essayai-je de lire, d'écrire. La sévérité des vieux meubles celtes en bois ciré ne m'inspira que peu de calme. Des panneaux anciens, ajustés aux faces du lit, offraient le relief d'un cortège nuptial : deux de ses personnages gonflaient, du souffle, la panse d'un biniou ; la mariée en coiffe haute et biscornue, ses compagnes dansantes, les gens tapant du sabot m'agacèrent comme s'ils eussent été les spectateurs importuns de mon dépit. Je leur tournai le dos, m'enfouis dans une bergère vénérable, pour contempler les pentes bleuâtres et chatoyantes de la mer, l'horizon enfumé par la course d'un vapeur, et, là-bas, la côte de Quiberon où brillait le blanc de quelques façades éparses. Déjà, sur le cap voisin, les carriers, à coups de pioche, entamaient le roc.

Tout en regardant leurs efforts, je me rappelai que la médisance seconde fort bien ceux qu'elle désigne à la curiosité publique. En notre temps, comme en tous les temps, les mérites de l'intelligence et de l'activité n'aident qu'à demi. Rien ne vous rend notoire comme l'impudeur, puisque les propos de tous les salons et de tous les fumoirs s'évertuent exclusivement à commenter les liaisons illicites. Madame Élisabeth porte le nom d'une famille illustre dans la société républicaine comme celui des Carnot et des Perier. Une faiblesse de cette personne élégante, riche, et qui passe pour spirituelle, prêterait un thème à tous les entretiens de son monde. La célébrité de son ami serait immédiate et constante dans les lieux mêmes où se trament les petits complots pour organiser les adjudications officielles. D'où la gloire probable de mes talents jusqu'alors méconnus. A force de m'entendre nommer comme le héros de cette aventure, les députés se piqueraient d'apprendre si je suis un imbécile ou un financier d'importance, si j'ai de l'entregent et du bonheur.

Rival heureux, le docteur ne me privait pas seulement

d'une amusette, il annihilait cette chance de parcourir ma carrière avec le secours des commérages et des calomnies les plus utiles : c'était mon destin qu'il entravait. Trop graves étaient, par conséquent, les intérêts en jeu ; il me parut obligatoire de tirer les choses au clair : je me résolus à l'action.

Dès neuf heures, j'attendais madame Élisabeth dans le salon de Keryannic. Nerveux, j'inspectai la pièce longue et tendue d'étoffe amarante, selon la nuance du XVIIe siècle. Je palpai le chêne des bahuts, leurs cuivres étincelants; j'essayai tous les fauteuils monumentaux et roides où durent s'asseoir les amis de Fouquet, marquis de Belle-Isle, ses traitants, ses courtiers, ses débiteurs. J'imaginai leurs perruques fastueuses qui s'étalèrent sur les dossiers de lampas, leurs habits à grands pans, leurs hauts-de-chausses à canons de Hollande ; j'arpentai ce parquet en losanges où sonnèrent les lourds éperons des bottes à entonnoir. Je tapotai, de mes ongles, la table massive et polie par les ans, où furent déposés les larges baudriers de cuir, les épées pesantes comme des glaives, les portefeuilles à fermoirs armoriés, les chapeaux à galons. J'interrogeai le surintendant qui, sur la hotte de la cheminée, parade dans son cadre. Il a une calotte noire au sommet de l'occiput, d'où s'épanche sa chevelure jusque sur le col de toile carrée, le pourpoint de velours bis, les manches bouffantes. Ses yeux considèrent en paix le spectacle de la mer, et la côte du pays royal. Sa moustache étroite, à demi rasée le long de la lèvre, n'amende pas la grosseur du nez courbe, mais rajeunit la finesse du sourire mince et gentil, évidemment gracieux pour mademoiselle de La Vallière et Brébeuf, pour mademoiselle de Scudéry et Pellisson, pour madame de Sévigné et le bon La Fontaine, pour Saint-Évremond, pour ses nombreux clients, — tous ceux qui le défendirent lors de son procès, puis rimèrent des suppliques en demandant la grâce du captif. — J'admirai que, de son air avenant et paisible, l'image de ce fameux concussionnaire examinât la mine grincheuse du vice-amiral, grand-oncle du docteur, lequel, chamarré d'or, de décorations, et qui commande encore à la vile humanité par ses petits yeux colériques, trop intenses sous les sourcils blancs hérissés. Je

m'intéressai mal aux rouets, aux quenouilles, ornés de devises celtiques et d'attributs religieux, aux plats, aux vieilles faïences illustrées de maximes et de personnages, au biniou d'honneur brodé de soies multicolores, au modèle délicat et compliqué de quelques vaisseaux historiques, dont *le Vengeur*. Dans les fenêtres, l'Océan, pareil et monotone, était en torpeur. La brise traînait mollement les barques sur la surface pailletée de soleil. J'en étais à entr'ouvrir les livres de médecine sur les dressoirs anciens convertis en bibliothèques, lorsque madame Le Guenn rentra de l'église.

Elle souriait, quoique ses dents fussent les unes jaunes, les autres bleuâtres. Trop insoucieuse de coquetterie, elle ne s'était pas encore aperçue, à trente ans, qu'il lui seyait de sourire avec beaucoup de réserve. Elle dépouilla sa jaquette, ses gants noirs éraillés, son chapeau de grosse paille à ruban de cuir, pour apparaître en blouse et en robe de serge bleue décolorée par les lessives de la teinturerie. Évidemment, le docteur ne pouvait, si sauvage qu'il fût, préférer à madame Élisabeth cette personne neutre. Je résolus, non pas d'avertir madame Le Guenn, ce qui eût été dangereux pour l'avenir, mais pourtant d'attirer son attention indirectement sur les périls qui, peut-être, menaçaient son bonheur conjugal. Morose et active, elle rangeait des factures, des traites. Elle s'excusa d'écrire au notaire. Je me dis que tout, dans le ménage, subsistait par le miracle de cette énergie, le mari s'obstinant à ne rien savoir de leurs difficultés budgétaires.

— Le docteur — commençai-je après quelques préliminaires de politesse — écoute les charmantes divagations de madame Élisabeth avec une patience!... Je suis moins héroïque, moi!... Il arrive qu'elle me fatigue.

— Quel homme sévère vous faites! — s'écria-t-elle, un peu fâchée. — Depuis la mort de monsieur La Revellière, ma cousine évite la vie mondaine. Elle veut parfaitement éduquer sa fille. Elle s'oblige à lui nourrir la mémoire de faits et de sentiments, puis d'idées instructives et belles; dans les propos les plus simples et les plus ordinaires de la vie courante, elle veut que la petite Gilberte glane inconsciemment certaines conceptions de science et de morale. C'est une tentative qu'il faut approuver, dans un temps où l'éducation

des enfants est bien faussée, où ils sont élevés à la manière des malfaiteurs, sous prétexte de laisser agir la nature...

Elle continua l'apologie. J'estimai l'instant peu propice à mes avertissements. La belle-mère de madame Élisabeth survint. Elle guidait les salutations de l'enfant gamine envers sa parente, revêche envers moi. J'ignore pourquoi cette petite péronnelle court-vêtue m'a toujours craint. Seule avec moi, elle prend l'air maussade, se perche sur une chaise, et feint de feuilleter les vieux in-folio à gravures du XVIIe siècle. Inutilement j'use de jovialité ou de pédantisme : elle demeure triste, gênée, sournoise. Aussi bien je n'ai que faire de son amitié. A-t-elle deviné que j'entreprends de séduire sa mère? Les fillettes ont de ces intuitions précoces. Peut-être est-elle jalouse, soit des attentions que madame Élisabeth me témoigne, soit des bons jugements qu'à mon insu l'on porte sur moi dans l'appartement du premier... A moins que la vieille dame n'y déblatère sur mon compte au point de me rendre odieux à cette jeune pimbêche!

Quelle que soit son antipathie pour moi, madame La Revellière l'oblige, d'ailleurs, à me marquer de la déférence. Aussi j'ai, pour cette dame, pour son visage sanguin et sa perruque de cheveux gris, calamistrés, ondulés à l'américaine, une indulgence qui va s'augmentant chaque jour. Vieille parisienne, elle ne sourit pas moins que moi, lorsque sa bru, par des phrases de sonnet, étonne les Le Guenn. Ce matin-là, quel que fût mon désir de plaire définitivement à madame Élisabeth, nous nous regardâmes, et nous ne pûmes refréner notre moquerie, dans le moment où la jeune femme, arrivée en retard, comme toujours, disait à sa cousine :

— J'adore le jardin de la terrasse, ma chérie ! Je ne veux être regardée que par des fleurs simples. Les autres me semblent pétries de vices... Tes lis, tes pensées me sont des amis, maintenant... J'ai en horreur les petits chiffons des roses, les dahlias courtauds et apoplectiques, les gueules-de-lion pareilles à des jouets de bazar. Mais les lis purs et sveltes me suggèrent le désir de noblesse et de droiture. Les pensées violettes qui ont un cœur jaune, c'est la grave méditation, la science, dont les résultats illuminent discrètement notre sensibilité. La droiture et la science, c'est bien là mon Yvonne et son Jean.

Le dernier nom propre fut prononcé sur un ton qui me déplut : lentement, langoureusement, dirai-je. Et, là-dessus, Jean lui-même nous rejoignit aussitôt. Ses mains savonnées et lavées sans cesse dans les antiseptiques, un peu rèches sur l'épiderme, il me les tendit. Gilberte lui sauta brutalement au cou : ce manque de retenue, chez une fille déjà grandelette, m'intriguait. Il la détacha de ses épaules et la déposa sur le sol sans lui rendre le baiser : sa pudeur le gêna. Du rouge montait à ses pommettes. Je ne sais pourquoi, je compris son appréhension de choyer cet être qui était un peu de madame Elisabeth. Autant que ma psychologie le put pressentir, il se fût accusé de savourer sur les joues de l'enfant une odeur de chair pareille à celle de la mère, et de voler ainsi ce qui ne lui était sans doute pas encore promis. Sinon, il eût embrassé franchement la fillette. Il est vrai qu'alors je l'eusse soupçonné de vouloir, par ce geste audacieux, révéler à madame Élisabeth comment il adressait à l'enfant une affection qu'il n'osait offrir à la mère. En tout cas, il n'était pas une de leurs attitudes qui ne les convainquît.

Rien ne me semble moins sage que de construire une hypothèse sur des bases aussi fragiles. Mon esprit, plutôt positif, se fût donné tort, si je n'avais maintes fois déjà constaté l'étrange accord survenu entre des intuitions apparemment chimériques et la réalité d'événements consécutifs. Notre faculté de prévision, encore embryonnaire, latente et souvent fallacieuse, dans l'état présent, à ce point du progrès mental, se révèle seulement, il faut l'avouer, lorsque surgissent telles espèces de symboles dessinés par un aspect soudain des choses et par les attitudes instantanées de certaines personnes, en une seconde où la destinée inscrit là une évidence bien claire, mais impossible à démontrer selon les règles de notre pauvre logique.

Le lendemain, madame Le Guenn répondit à mes questions que son mari, peut-être, se détachait un peu de leurs anciennes préférences pour le sol breton, pour ses annales, pour sa physionomie de jadis. Elle seule aimait encore les hennins des bonnes femmes, les vieilles façades en bois couvertes d'ardoises angevines, les statues naïves sculptées dans les pilastres

de Quimper, les fileuses de quenouilles assises au seuil des maisons humbles, les moutons noirs, solitaires et rétifs dans les déserts de la lande, les mélancolies des refrains interminables où la mer dévore tant de gars, les ossements humains qui percent la verdure des cimetières, et les cris de cette histoire farouche dont les échos retentissent sur les parvis des cathédrales usées, aux carrefours des forêts, dans les buissons des chemins creux.

— Dieu m'a frappée, monsieur, en lui envoyant les fièvres à la Vera-Cruz, en l'obligeant à ce long repos, sans qu'il pût reprendre de service à la mer. Depuis lors, il s'épuise sur les livres, il respire les miasmes de sa buanderie, tous ces microbes qu'il cultive et dont il étudie les venins..., tous ces infimes serviteurs du démon Belzébuth, seigneur des insectes immondes !... Et cela le détourne de ce qui fut notre bonheur... Avant, il chérissait la terre d'ici, il se faisait archéologue. Que de fois nous avons entrepris des fouilles autour des menhirs pour déterrer les bijoux de bronze et les haches de silex, les bracelets d'os !... Il voulait apprendre comment la race asiatique des Bigoudens est venue dans la région de Pont-l'Abbé, avec les faces et le costume du Cambodge, les broderies indo-chinoises, les petites mitres que se mettent les femmes sur leurs têtes aplaties, les broderies jaunes de leurs manches, de leurs gilets solaires. Il étudiait, dans les rites des pardons, la survivance des coutumes orientales et païennes... Maintenant il délaisse tout ce qui, huit ans, nous plut, tout ce qui fit la joie de notre existence... Je sais bien : il veut sauver les mille et mille vies que sacrifie le typhus, sur tous les points du monde. Il cherche le sérum qui sauvera les mille et mille vies... Les mille et mille vies !...

Ayant répété plusieurs fois cette expression, elle cessa de parler, regarda les frissons de la mer. Une douleur lourde gonflait son cœur.

— Je voudrais tant — reprit-elle — qu'il revînt à nos études, à nos recherches !... Ah ! quand il rassemblait ici tous ces meubles des siècles bretons, quand il furetait dans les chaumières des campagnes pour découvrir une faïence, quelques sculptures d'armoires, un livre aux armes du surintendant Fouquet !... Ce furent les bonnes années !... Voilà pourquoi je

remercie, chaque heure, ma cousine Élisabeth, qui le détermine à l'accompagner, à l'instruire de nos coutumes. J'espère que la première âme de Jean ressuscitera. Voyez-vous : il se tue à respirer tous les poisons de cette étuve qui sent le fade... Peut-être eût-il mieux valu qu'il continuât de soigner bonnement ses malades sans vouloir sauver tant de vies ! L'orgueil nous perd... un orgueil intérieur qu'on ne montre pas, que ne trahissent pas les manières accueillantes, ni l'humeur égale, mais qui nous domine et qui nous a, tous les deux, asservis.

Elle cousait, en écoutant sa plainte m'avertir. Pour la première fois, se révélait à moi son intelligence des menaces sourdes et subtiles qui naissaient autour d'elle. Confiante en madame Élisabeth, elle devait cependant redouter la faiblesse du docteur, puisqu'elle m'expliquait les raisons de sa tolérance devant les intimités de sa cousine et de son mari. Avant cette heure, je la classais comme une bonne dame, pas jolie, simple, courageuse, dévote et sans esprit, sauf pour veiller à la succulence de nos repas, à la propreté de la coiffe qui, de ses ailes, ombrait le minois plaisant de la petite servante Anne-Marie. Madame Le Guenn m'apparut alors comme une personne de grande finesse. Je l'interrogeai plus habilement. Elle laissa poindre son ambition de ramener à la foi son mari qui s'en écartait toujours davantage. A ses yeux, le soin de faire son salut était la seule préoccupation qui pût consoler de tout.

— Je vous confesserai — dit-elle — que mon véritable bonheur consiste à m'imaginer les délices du paradis, si maladroite que je sache cette méditation... Je cultive mes petites qualités musicales parce que, d'après tous les théologiens, l'extase procurée par la mélodie est ce qui s'éloigne le moins des félicités angéliques...

Là-dessus elle essaya toute une évocation des béatitudes célestes qui ne manquait pas de réminiscences. Elle avait lu les mystiques avec scrupule. Les principaux passages des œuvres visionnaires me furent parfaitement récités. Plusieurs miracles me furent ensuite contés avec une verve de Bretonne que le merveilleux sollicite perpétuellement devant les mystères de l'étendue océanique, dans les plaintes bizarres

des vents, et parmi les traditions fantastiques de la veillée. A sa race religieuse, songeuse et dolente, madame Yvonne Le Guenn appartenait tout entière.

Je ramenai la conversation sur les mérites du docteur. Loin de les amoindrir, elle les exalta. Néanmoins, la foi lui semblant indispensable à la félicité, elle souhaitait, par amour de son mari, qu'il récupérât les croyances du catéchisme. A cela visait-elle par toute sa tactique de séduction, par l'archéologie régionale, la recherche des légendes et la discussion sur l'origine des cultes.

Le dimanche, après déjeuner, nous passâmes les heures dans le calme. Chacun de nous avait choisi un livre. Tout en contemplant la variation de la mer déserte, le vol des mouettes, nous parcourions nos chapitres. Sous le mur de la terrasse, en haut de la falaise, serpente un étroit chemin. Deux à deux, les filles du pays s'y promenaient, saintes et paisibles, parées de leurs fichus amarante ou zinzolin, de leurs tabliers en moire, de leurs bonnets en linon ajouré, aux brides ballantes. Ces dames se rendirent à vêpres. Le docteur m'écouta vilipender quelques couples parisiens, puis il détourna la conversation sur les analyses qu'il avait faites du sang.

— Souvent, — dit-il, — quand je relis mes notes, je m'imagine accomplir un travail historique, et non pas une œuvre pathologique. La guerre entre les leucocytes et les bacilles envahisseurs se déroule comme une véritable calamité humaine. Autour du foie, région stratégique principale, des combinaisons géniales sont tentées par les états-majors des deux nations. Leurs brigades ardentes et tumultueuses se font charrier par les cours de sang. Elles occupent les veines, défendent l'accès des artères, se ravitaillent par les capillaires, s'agitent dans la lymphe, assiègent les centres nerveux. Je prodigue les munitions à mes leucocytes par des convois de quinine, d'antipyrine et de pyramidon, qui leur arrivent en suivant le tube digestif. Si, trop las, ils s'engourdissent, je stimule leur énergie par une légère addition de strychnine... Alors mes défenseurs reprennent courage. La bataille recommence. On l'emporte sur les intrus, qui vont

se tapir dans les recoins, jusqu'à la prochaine expansion de leur vigueur...

» Pour moins pâtir de ces attaques, il faudrait se montrer d'abord hospitalier et, si j'ose dire, cosmopolite au point d'appeler chez soi l'étranger, de l'accueillir dans le domaine organique, de lui donner des terres, un foyer, de le nourrir, de le combler de bienfaits, de le faire citoyen en notre chair. Alors il dépouillerait son appareil hostile, il deviendrait un brave colon de nos tissus. Reconnaissant, il défendrait sa nouvelle patrie, au lieu de la saccager... Mais, pour cela, il importe que j'introduise dans mon corps les étrangers du caractère le moins agressif. Il faut que je leur ôte, avant de les faire pénétrer chez moi, leur esprit de combat, leur barbarie. Il convient que je modifie, pendant plusieurs générations de leurs familles, l'âme de mes ennemis, en les éduquant, en affaiblissant leur énergie mortelle.

» Voilà pourquoi je fais recueillir sur les typhiques des hôpitaux maritimes quelques-uns de ces terribles vainqueurs, pourquoi je les caserne dans les tissus des cobayes, des lapins et des chiens. Là, par une bonne pédagogie, je les transforme de classe en classe, je veux dire de lapin en lapin. Ils deviennent moins nocifs. Ils tuent de plus en plus lentement l'être où ils s'éduquent ; puis ils cessent de le mettre à mort, ils finissent par ne lui valoir que des malaises. Bientôt ils ne minent plus l'organe essentiel, ils vivent où leurs œuvres ne menacent plus les sources de la santé ; ils s'arrangent des existences normales dans des viscères capables de les subir sans s'altérer. Enfin ils aiment le sol assez pour s'opposer aux ravages d'autres invasions, si j'introduis nombre de leurs tribus encore sauvages... Devenus propriétaires dans leur pays d'adoption, sans doute les sédentaires convertissent à la religion de la fraternité, de la pitié, du travail, leurs parents belliqueux : car l'animal dont le sang fut préalablement visité, puis colonisé par ces apôtres, résiste parfaitement à l'assaut des microbes externes... Voilà ce qui m'intéresse passionnément. Je m'astreins à faire l'éducation progressive des bactéries typhoïdiques, en cultivant quelques générations successives, en amendant leurs conceptions, en les faisant passer de l'état guerrier à l'état rustique.

» Quand je serai parvenu à me garantir contre toute erreur dans cette pédagogie, quand les règles en seront devenues indiscutables, je pourrai sûrement préserver les hommes du typhus. Ce sera par milliers que mon sérum sauvera les vies, sous les tropiques, en Europe où les marins et les voyageurs rapportent l'infection, où les eaux la transmettent. Ne trouvez-vous pas étrange l'analogie entre l'histoire d'un peuple, qui évolue de la conquête à la production, et l'exposé de mon plan?...

Nul ne m'exaspère comme ces médecins folâtres qui travestissent la science positive en rêveries de rimeur ou de métaphysicien. C'est là vraiment une sorte de manie très absurde parmi les innombrables démences de ce temps. Je comprenais, tout à coup, pourquoi les imaginations de ce bon thaumaturge séduisaient l'esthétique intempérante de notre Élisabeth. Avec leur petit savoir ils fabriquaient, l'un et l'autre, les prestiges de leurs bavardages poétiques, dont ils s'éprenaient.

Lorsque vint l'heure du thé, mon impatience et ma fureur internes étaient au paroxysme. Ces dames rentrèrent, l'infante en avant, et qui me présenta, de la plus mauvaise grâce, deux roses cueillies au jardin du presbytère, puis me tourna son dos menu, balayé par une chevelure ostentatoire. Madame Élisabeth avait chaud : elle oublia de discourir sur la belle simplicité des vêpres rustiques, et réclama le nécessaire pour boire frais. Silencieuse, elle me fut malheureusement trop admirable. La chaleur avait coloré ses joues à miracle. Au lieu de se darder et de s'assombrir alternativement, l'éclat de ses yeux persistait pour refléter dans le vague quelque image irréelle mais triomphale. Une légère fatigue amollissait plus ses gestes nonchalants et voluptueux. Elle s'adossait au coussin du fauteuil. Sa main éleva le cristal d'un verre tout embu. Ses jambes longues se croisèrent un peu virilement. Cela ne révélait-il pas que son être assumait, à cette minute, une détermination courageuse? Sous la jupe, la bottine blanche se balançait un peu; et les aiguillettes du ruban luisaient, puis s'éteignaient.

Le charme extrême de cette attitude était plus sensible encore par l'opposition que fournissait madame Le Guenn,

si terne dans sa robe plate, dans ses bottines de toile, dans sa blouse de percale. Bien que fins, les doigts hâlés de notre hôtesse firent paraître plus étincelantes les mains nacrées de madame Élisabeth, quand elles tripotèrent ensemble le vieil argent bossu de la théière, du sucrier, du pot à lait, quand elles remplirent les faïences bariolées de nos tasses.

Tout en rivalisant de théories sur nos gourmandises diverses, — la flamande, la bretonne, la parisienne et la tourangelle, fort connue de madame La Revellière, — nous applaudissions secrètement à cette divinité provisoire de la jeune veuve. Ce fut à regret que le docteur dut sortir pour consoler une petite diphtérique dans un hameau sis à plusieurs kilomètres de Sauzon. Nous vîmes le vol de sa bicyclette tourner le coin de la rue encombrée par les pêcheurs badauds, qui s'ennuyaient d'être inactifs, ce dimanche, dans leurs costumes neufs et bleus, autour du phare trapu. Bientôt madame La Revellière et madame Le Guenn consentirent à faire le domino de Gilberte, qui l'exigeait. Au bord de la terrasse, nous nous installâmes, madame Élisabeth et moi.

Je ne me soucie pas de traduire ici mes émotions : elles furent banales; tous les romans les ont décrites. Il serait également oiseux de relater les tactiques de langage que j'employai pour réussir dans mes ambitions amoureuses. Je dirai seulement que je fus aidé en cela par un incident. Derrière le cap barrant la rade, fut chantée l'une de ces ballades bretonnes à répons et à refrain qu'interminablement les voix reprennent sur un mode plaintif. Puis la proue d'une barque dépassa la pointe. Des rubans avec un bouquet tricolore paraient le mât et la voile rosée. En simples jupes grises, debout à l'avant, se tenait un chœur de jeunes filles aussi pures de lignes que de nuances. La brise secouait un peu leurs tabliers de moire, les brides roides et libres de leurs coiffes. L'une riait franchement. Dans le canot, les garçons glorieux maniaient les cordages : ils gouvernaient pour faire, dans la rade, une entrée digne de la victoire remportée par ceux de Sauzon aux régates de l'Ile, comme nous l'apprit la petite servante. Sur les goémons glauques des roches que découvrait le reflux, les pêcheurs bleus descendaient, acclamaient leurs camarades, jetaient au ciel leurs bérets en signe de liesse.

Cette apparition d'un bateau rempli d'amoureux, dans la belle vesprée, me permit de célébrer les avantages de la passion, sur un mode à la fois sceptique et troublant que j'avais d'abord étudié. Madame Élisabeth essaya de dériver mon exaltation vers les merveilles naturelles, en ne laissant à la barque de fête qu'une importance décorative. Elle l'estima toute égalée par les petits rochers insulaires perdus au milieu de l'eau comme ceux peints sur les tableaux des primitifs. Elle montra le cap et ses ajoncs sombrement verts, et ses bruyères violettes. Pour ses regards de personne étendue sur un *rocking chair*, les lis roses des belladones contenaient entre leurs tiges toute la mer, la côte blonde lointaine, la ville aux murailles éclatantes, quelques pays de nuages pourpres, en marche vers nous... Je souris durement de cette phraséologie. Madame Élisabeth s'en aperçut, et me dit, les yeux dans les yeux :

— Je ne m'explique pas qu'on fasse la cour aux femmes... Que peut espérer à ce jeu un homme intelligent?... Connaître mieux notre être, partager ses intimes sensations?... Moi, je dis tout à quiconque m'approche. Je ne cache rien de mes pensées. Le docteur, vous, Yvonne Le Guenn ne m'ignorez pas plus que ne m'ignorent ma fille et ma belle-mère. Celui qui deviendrait l'amant d'une femme de ma sorte n'y gagnerait rien, sauf ce que peut lui procurer, pour quelque argent, n'importe quelle fille de luxe. Encore cette marchande déploiera-t-elle apparemment, toute une virtuosité dont je n'ai pas su m'enquérir... Je ne possède pas de secrets. J'agis dans le cristal. Et mon vœu, c'est d'agir toute ma vie dans le cristal. Suis-je la seule ainsi? Je ne le crois guère. A notre époque, la plupart des femmes ont abandonné les façons mystérieuses parce qu'on les contraint beaucoup moins. Notre orgueil s'est amélioré : nous voulons que nos mérites l'emportent dans la lutte, au milieu de tous les mérites concurrents. Nous les affichons aussitôt sans y joindre l'attrait factice du secret... Je vous assure qu'auprès de ces femmes-là, don Juan ne recevrait pas le salaire de sa peine. La victoire ne lui donnerait rien qu'il n'eût au préalable possédé... Que font les amants dans les livres? Ils se parlent avec franchise et confiance; ils se com-

muniquent leurs idées sur les choses, les êtres et l'univers. Mais n'est-ce pas là ce que je fais, ce que font aussi les amis, les convives d'une même table, les habitués d'un même salon, les hôtes d'une même maison, pourvu qu'ils se soient plu quelques heures? Alors que gagnerait-on si l'on mêlait à cela ce que les sots nomment l'amour? Moins que rien... De pauvres caresses vulgaires et inutiles, des sentiments artificiels et déclamatoires, les rengaines de tous les rimeurs, moins de réserve l'un devant l'autre, partant plus de grossièreté... Ne le croyez-vous pas aussi?...

Je la supposai en humeur de séduire, tant elle discourait avec grâce, tant elle appuyait ses paroles de gestes choisis et délicats. Elle avait ôté sa capeline de dentelle et massé longuement le poids de sa chevelure au faîte de son visage linéaire. Était-il possible que tant d'art fût employé sans vouloir me tenter? Je ne le pensai pas. Si nous eussions été seuls, elle et moi, j'aurais pris mon élan et l'eusse proprement terrassée. A lire cette envie dans ma mine, elle sourit et s'attrista.

— L'amour... — affirma-t-elle, après un silence où nous mesurions la portée de ce que nous allions dire, — l'amour n'ajoute à l'amitié que si les deux êtres peuvent passer leurs existences ensemble, unis, mariés. Alors ils essayent de perpétuer leurs âmes, devenues leur âme, dans une descendance qu'ils éduquent selon leur idéal. C'est une œuvre. Ils construisent ainsi l'avenir à leur image, comme Dieu fit le monde... Mais aucune autre combinaison n'assure aux partenaires des joies qui compensent l'ennui de mentir, de susciter le scandale, la honte de corrompre, par l'exemple, les vertus qui nous entourent, celles précieuses de nos enfants... Une fille peut-elle admettre la nécessité d'être loyale, si elle s'aperçoit que sa mère abuse, au bénéfice d'une liaison, leur famille? C'est donc toute la vie de sa fille que la mère condamne à la ruse et à la bassesse, quand elle-même s'embarrasse de ruse et de bassesse. Voilà de ces responsabilités qu'on ne peut prendre à moins d'être une créature vile.

Après ces mots prononcés fermement, elle se leva, fut voir le jeu de Gilberte et de madame La Revellière.

Je demeurai seul, devant la splendeur de l'Océan où serpentaient, plus clairs, les courants, pareils à des chemins d'azur tracés pour les pieds de ces prophètes qui marchent légèrement à la surface des mers miraculeuses. De la nef galante, les jeunes filles sautaient sur les dalles du débarcadère. Serrés contre leurs bustes, noués étroitement derrière leurs tailles, les châles de couleur les signalaient encore parmi les groupes de matelots qui les entraînaient vers le petit phare trapu. Un garçon agitait le bouquet de la victoire, en gambadant.

Je m'étonne que ces images toutes physiques se soient imposées à moi dans le moment où s'effondrait le principal dessein de mon voyage. Elles gardèrent leur magnificence en dépit de la rage que j'avais peine à contenir, et qui me fit alors empoigner frénétiquement les bras de mon *rocking chair* : tant, pour soulager ma colère subite, il me fallait meurtrir une chose, à défaut d'un être!... Jamais je ne m'étais autant convaincu de ma faiblesse. Parce qu'une coquette différait l'heure de se plaire à mes avances, je doutais tout à coup de moi, de mes talents, de mon avenir. L'homme est ainsi fait : un petit déboire le navre autant que la pire aventure, et l'incite à méconnaître les plus réelles de ses facultés... du moins pendant une seconde!

Je me dois d'avouer que cette dépression dura peu. Le raisonnement d'Élisabeth, après tout, ne me semblait pas si faux. Quelques filles de luxe, évidemment, me fourniraient ce que je réclamais de sa camaraderie. Mais fallait-il renoncer à l'avantage d'être fréquemment cité dans les propos du monde politique comme l'intime de la belle madame La Revellière-Lepeaux? Fallait-il renoncer à l'avantage d'attirer ainsi l'attention sur moi, sur mes affaires? Fallait-il abdiquer cette prétention? Cela me coûtait.

J'ai pour règle de ne pas m'obstiner dans les tentatives trop difficiles. On y perd le temps le plus précieux. Vous risquez un insuccès capable de vous diminuer devant l'opinion : elle ne se préoccupe pas de savoir si le but est inaccessible ; elle constate la chute afin de se gausser de vous, et de faire baisser le cours de votre notoriété. Au nom de mes principes, je résolus de ne pas fatiguer madame Élisabeth par des réci-

dives aussi vaines qu'absurdes. Puisqu'elle me proposait le refuge de son amitié, il semblait adroit de m'y établir, puis de transformer, dans la suite, cet honnête asile en un palais de joie, s'il se présentait une de ces occasions propres à faire céder le rigorisme d'une femme aimable, — quand l'orage la surexcite, ou quand les rires d'une conversation scabreuse la persuadent tout à coup. J'attendrais patiemment le hasard de l'orage, ou tout autre.

V

Afin de prouver à madame Élisabeth la décision de ma sagesse, je terminai la conquête, jusqu'alors retardée, de la petite Anne-Marie.

Cette fille était trop touchée de mes manières et de mon langage pour ne pas ressentir, comme ses pareilles en un tel cas, une vive amitié à mon égard. J'avais élu pour sujet de notre conversation quotidienne sa maladie et les soins du docteur : ainsi me renseignais-je sur la thérapeutique du sérum. A me parler de soi, sans que je parusse me lasser, elle ne se défiait plus. Aussi me suffit-il de consacrer une heure à la ruse, en lui contant des histoires licencieuses, cinq minutes au simulacre de jouer avec elle en la chatouillant, et deux minutes à la violence, pour qu'elle devînt, bon gré mal gré, ma maîtresse d'abord fâchée, puis contente. Dès lors elle me fut une servante affectueuse et câline, docile à souhait, pas importune, car madame Le Guenn l'appelait à chaque instant. Je n'en eus que de la satisfaction pendant la première semaine. Elle se levait de bonne heure, à l'aube, pour me fêter avec l'ardente curiosité de l'adolescence. Dans le jour, elle dissimulait maladroitement les signes de notre furtive intelligence, tant elle était avide de mes attentions, prix de ses œillades téméraires. Madame Élisabeth ne tarda point à remarquer le manège. Dès lors elle se dispensa de craindre ma poursuite, et nous adoptâmes des façons très franches d'être amis.

Ce que les gens lâches ou timides nomment ma « brutalité » continua de la distraire. Aux promenades, nous causions familièrement des Le Guenn et de leur sort. J'attendais de la

Compagnie générale une réponse à mon rapport touchant l'invention. J'y avais décrit la cure d'Anne-Marie; et je m'étais abstenu de mentionner les fâcheuses dispositions des professionnels à l'égard de leur rival. Ne croyez pas que ce fût là un effet de sotte compassion : durant mes séances au laboratoire j'avais acquis la foi que justifient maintenant les succès du docteur O... Quelques-uns me reprochent de ne pas avoir renseigné la Compagnie : mes trois rapports sont aux archives; libre à tous de les consulter. Naturellement, il me fallut l'avertir que l'échéance des applications pratiques n'était pas immédiate. Pouvais-je agir autrement? Est-ce ma faute si la commission des comptes s'empara de ce prétexte pour refuser officieusement, à l'avance, de sanctionner les « largesses » du conseil d'administration? A plusieurs reprises, j'assurai madame Élisabeth que l'affaire était bonne. Elle me sut gré de cette déclaration. N'ignorant point mes principes de véracité, elle encouragea les espoirs de sa cousine; et nous supputions les chances.

Ayant échoué par les moyens de vice qui donnent une influence exclusive et supérieure sur une femme, force me fut de conquérir les sympathies de la fillette et de la belle-mère afin qu'elles ne m'aliénassent point la bienveillance de madame Élisabeth. Tout cela me coûtait bien du tracas, d'autant que je prétendais ne rien retrancher à ce qu'il y avait d'insolite et de choquant, pour elles, dans mes procédés ordinaires. Grâce au besigue chinois, je parvins à me faire tolérer par madame La Revellière. Gilberte finit par admirer mes épreuves photographiques, et mon agilité pour descendre, puis escalader les roches, en lui évitant les chutes. Enfin je lui tuai quelques mouettes et cormorans dont les ailes ornèrent ses chapeaux, tant que le permirent les vents de la mer. Mais, de toutes les prévenances, celle qui leur agréait le mieux fut sans contredit mon indulgence pour le talent du docteur. Toutes ces dames l'adoraient. Elles voyaient son avenir dans mes mains : donc elles respectaient ma puissance. Avec Anne-Marie elle-même, il n'était question que du docteur. Elle répétait, sur un ton de mélodrame, qu'elle lui devait la vie, — ce qui d'ailleurs était juste : sans le sérum des cobayes immunisés, aucun malade atteint si gravement n'eût guéri. Anne-Marie

avait de la gratitude. Je ne me flatte guère en pensant qu'elle me prodigua ses complaisances parce que ses maîtres attendaient, de ma seule entremise, leur salut. Aussi me choyait-elle obstinément, jusqu'à me gêner.

Pour manifester sa tendresse, elle découvrait à tout bout de champ un grain de poussière sur mon costume, ou quelque souillure sur mes bottines. Et d'accourir alors, la brosse en main, puis de me rendre net, en me caressant. Si personne n'était là, elle me tendait les lèvres. Il arriva que son zèle, armé d'un torchon noirci par le contact du fourneau, tacha mes souliers de daim, à l'heure d'un départ. Je me fâchai : rien ne me désoblige comme l'incident qui me fait paraître en public sans un air de suprématie à peu près indiscutable. Anne-Marie ne supporta point l'aspect de mon visage convulsé par la colère : une moue tordit sa bouche enfantine; des larmes se précipitèrent le long de ses joues. Deuxième ennui ! On pouvait venir. Il fallait la consoler vite et jovialement :

— Arrête le déluge !... Où donc est mon arche de Noé ?...

Je feignis de chercher cet ustensile biblique, avant de la saisir. Furibonde, elle se débattit, m'échappa. J'observai la résurrection d'une certaine rancune, fort bien contenue depuis mon brusque triomphe sur sa pudeur. Elle commença par geindre en rajustant son ample collerette, qu'avait passablement chiffonnée mon embrassade pacificatrice.

— Monsieur est trop méchant avec moi...

— Anne, ici ! — criai-je, en imitant, de façon burlesque, l'accent impérieux du chasseur qui appelle son chien.

Elle regimbait. Ses yeux séchèrent... Elle me considéra, des pieds à la tête, avec une affectation de dégoût. Je devenais déjà tel que son remords me redoutait : un maître exigeant, au lieu d'un amant attendri. En effet, de l'aventure j'avais voulu tirer cette assurance de réussir en toutes choses, futiles ou graves, cette assurance que nous confirme la plus mince victoire sur la vertu de nos voisines et sur la volonté de nos voisins. C'est là un exercice qu'il importe de ne pas négliger, si l'on souhaite la force indispensable pour surmonter son indolence morale. La preuve faite, que m'importait cette rustaude passive et affublée ? Toutefois il était intéressant de

convaincre une jeune Bretonne de mes raisons. J'y songeai durant ses récriminations véhémentes. Dans un verbiage de feuilleton, elle me reprocha d'avoir vilainement profité de son innocence, d'avoir perdu sa vie, que sais-je encore?...

— Anne-Marie, vous êtes inique, ma chère!... En vous aimant, je vous fis un grand plaisir, — m'écriai-je; — avouez-le, dites la vérité!... Vous n'osiez pas me demander, par la parole, ce que sollicitaient les malices de vos regards; si vous fîtes mine de résister, ce fut pour rendre plus piquante votre défaite!

— Vous avez agi avec moi comme une brute... une brute! Mais oui!... Laissez-moi!

Les bandelettes empesées et recercelées de sa coiffe, son diadème de soie rose, tout branlait avec les mouvements de sa jeune face pleurnicheuse... Elle menaça de se plaindre au docteur, de me dénoncer.

Je me renversai dans mon fauteuil, j'affectai de sourire charitablement. Mon aisance et ma quiétude la surprirent. Elle arrêta net son réquisitoire.

— Ma petite chérie, — lui dis-je, — vous n'en ferez rien. Et pourquoi?... Parce que l'on vous demanderait quels motifs vous empêchèrent de vous dérober ou d'appeler à l'aide lors de mes entreprises... Parce que le docteur et madame Le Guenn, la cuisinière, vos amies, vos connaissances, vos parents eux-mêmes apprendraient la chose... Cela détruirait votre réputation sans me punir beaucoup. Que peut le docteur contre moi? Rien qu'un sermon, et j'ai de quoi riposter... D'ailleurs, jamais homme de mon espèce ne fut tourmenté sérieusement pour de semblables bagatelles. La police, même bretonne, respecte un notable commerçant. On vous rira au nez, mon enfant!... Et, si vous faites du bruit, on vous accusera de vice. Pensez donc! une femme de chambre!... On a des opinions sur ces vertus-là, des opinions toutes faites. Chacun dira que vous n'avez pas demandé mieux... ce que je pense, au reste!

— Vous ne le pensez pas... Je n'ai pas été assez forte pour vous résister, voilà tout...

— Mais depuis, ma petite Anne, vous ne résistez guère, il me semble...

Elle baissa les yeux... Je lui empoignai les mains. Elle détournait ingénument la tête vers la mer coquette et les filets bleus qui s'enflaient, diaphanes, le long des mâts nombreux, puis s'affaissaient selon les souffles de la brise.

— Je devais me marier, à la Noël... avec quelqu'un ! — gémit-elle.

— Eh bien ?... Votre fiancé n'a rien à savoir, et vous n'avez rien à lui dire...

— C'est ça !... J'irai tromper un brave garçon ?... non-da !...

— En le prévenant, Anne-Marie, vous le chagrinerez, s'il vous aime... C'est mal de chagriner les gens qui nous veulent du bien... Tenez-vous à le désespérer ?...

Elle haussa les épaules, en essuyant sa frimousse, et marmonna de vagues menaces. Pour naturel qu'il fût, son joli teint ressemblait au fard des anciens portraits. Elle avait la taille souple dans le corsage garni de larges velours, et sous la bavette du tablier mauve à fleurs brochées.

— Il est marin, n'est-ce pas ?... Il navigue ?

Un signe des paupières me répondit affirmativement. Anne-Marie jugeait sa faute : comme elle s'avouait criminelle à l'égard de son fiancé, elle eut plus d'indulgence à l'égard de son amant. Sans quitter un air boudeur, elle m'écouta qui lui représentais combien il serait dur d'ôter à ce malheureux, lorsqu'il débarquerait, toutes ses illusions du long cours. Était-elle sûre qu'aux escales il n'eût pas lui-même taquiné les mulâtresses des Antilles ? Et pourquoi siérait-il d'accorder plus d'importance à notre jeu qu'au sien ? Je ne comptais ni plus ni moins qu'une mulâtresse, dans leur vie. J'étais un accident ou un incident, voilà tout.

— Vous avez fait de moi une fille perdue !... Et sans m'aimer seulement ! Je le vois bien, à présent. Vous vous moquez de moi... Vous vous êtes moqué de moi !...

— Mais non, petite bête !...

— Mais si !...

Elle tapa du pied et se lança dans mille récriminations inutiles, — sur mon égoïsme, ma méchanceté, l'absence de mes remords et de ma passion, le tout dans un langage naïf d'écolière façonnée, à la fois, par la leçon des choses, le catéchisme et la morale des feuilletons populaires. Les petits

journaux à un sou avaient dû lui communiquer ses principales notions de la vie réelle. Tout d'un trait, elle me conta qu'elle voulait ouvrir boutique après la noce, car elle avait du goût, et aurait vendu des étoffes, des lingeries. Elle me cita telle et telle qui gagnaient beaucoup. Elle se voyait déjà commerçante, vénérée par les femmes de pêcheurs et les sardinières... Soudain, cette chance lui parut impossible, puisqu'elle avait péché ! De nouveau, les larmes mouillèrent ses cils, de petits sanglots grognèrent dans sa gorge maigre... Je lui fis observer que mon exploit ne semblait pas avoir été le premier qu'elle eût subi, et que ce péché-là succédait à d'autres.

— Il aurait fallu être sans cœur, pour me refuser à mon amoureux quand il est parti à la mer !... Sait-on s'ils reviendront, eux ?

— C'est juste ! — approuvai-je.

— Vous vous moquez de moi !

— Mais non, petite chérie... mais non... Je n'ignore pas que l'existence de chacun est fragile... que le mieux est de prendre le plaisir du moment... comme de bonnes bêtes simples, et aussi sincères que leurs instincts... Ne crois-tu pas, petite chérie ?... Va, ne gémis plus... Viens !

Je lui tendis les bras, puis, ayant attrapé le pan de son tablier mauve, je l'attirai, lourde et maussade, mais sans qu'elle résistât trop :

— Monsieur est sans cœur !... Monsieur est sans cœur !...

— Anne-Marie, tu sais bien que non...

Je pus l'asseoir sur mes genoux. Elle permit à mes caresses de la faire sourire... Brusquement, elle se débarrassa de mes mains :

— On vient...

— Qu'importe !

— Laissez-moi, je vous dis !

Elle s'enfuyait déjà, les brides au vent...

— Ah ! petite, petite... tu n'as pas le courage de tes opinions... — criai-je, pour madame Élisabeth qui, les mains au ciel et de la malice plein les yeux, nous surprenait.

— Oh ! soyez tranquille : je n'ai rien vu !

— Mais je ne me cache pas !...

Mes intentions étaient remplies. Désormais, la veuve ne craindrait plus que je ne lui fisse la cour. Mon cynisme l'amusa.

— Alors, vous agacez la femme de chambre?

Narquoise et charmante, elle s'appuyait à la table pour contenir sa joie de belle fée.

Je me défendis de nourrir des passions ancillaires exclusivement; et j'expliquai mon cas.

Dès que j'arrive dans un pays, je goûte au vin du cru, aux pâtisseries indigènes, aux plats régionaux; je tue et mange son gibier. De même, je recherche les complaisances de ses filles. Elles m'informent de la race. Par leur langage, leurs gestes, leurs mœurs et leurs manières d'aimer, elles me laissent une impression vive du peuple autochtone. L'impression demeure. Auparavant, j'ai interrogé quelque encyclopédie sur la constitution géologique de la province, son aspect montagneux ou plat, sur le régime des eaux, les productions agricoles et industrielles, sur l'histoire locale. Le souvenir d'une amoureuse m'est un excellent moyen mnémotechnique pour fixer en moi toutes ces notions nécessaires à la diffusion de mes négoces. Ainsi je garderai mieux la mémoire de ce que j'appris sur les Celtes, parce que ces études se trouvent associées dans ma cervelle aux gentillesses d'Anne-Marie. Que j'oublie le chiffre de la production annuelle du sarrasin, chose bonne à savoir, je me dirai : « Anne-Marie, le joli teint pareil à du fard, le sourire bien plissé, les taches de rousseur autour des yeux profonds, la nuque hâlée par le vent de la mer : 6 875 927 hectolitres de sarrasin ! »

— Ah! que vous êtes donc ingénieux! — fit madame Élisabeth. — Vous tirez parti de cela même qui semble, par nature, opposé à tout bénéfice...

Elle se piqua de me vexer habilement. Je me hâtai de lui répondre :

— N'est-ce pas que je suis ingénieux?... C'est ma force... Du varech, du goémon, mes usines extraient la soude, l'iode. Avant l'installation des fabriques Guichardot, on laissait perdre sur cette côte le varech et le goémon; aujourd'hui mes remèdes guérissent parfois les gens, et huit cents ouvriers vivent mieux que de la pêche...

— Bien répondu ! — concéda madame Élisabeth.

— Mais oui : on se fait des idées fausses sur les gens, sur leurs facultés... Par exemple, quoi qu'on en dise, la Bretonne, outre sa peau très douce...

— Je n'en doute pas !

— De quoi ?...

— Je ne doute pas que vous n'ayez l'intention de me dire des inconvenances... Je n'y tiens pas !...

— Peuh ! Vous êtes sortie du couvent. Vous avez été mariée, n'est-ce pas ?... On peut causer, je pense !...

— On ne peut rien ! — signifia très impérieusement madame Élisabeth, encore qu'un sourire adoucît la sévérité de son accent. — J'ai horreur de ces histoires-là : elles semblent établir tout de suite, entre celui qui les conte et celle qui les écoute, une complicité préalable pour un vice prochain...

— Eh ! — répliquai-je, tout doit vous prouver, à présent, que je ne me propose pas de vous faire la cour !

— Aussi n'avez-vous aucun droit aux privautés.

— Quêteriez-vous, madame, une déclaration... qui vous donnerait le droit, à vous, de me rabrouer ensuite ?... Pas si bête ! Guichardot n'est pas si bête, chère madame !

Elle me nargua de l'œil avec l'air de me dire que les raisins étaient trop verts... Je n'aime point qu'on me tance, même gentiment, ni qu'on me déclare en infériorité. Aussi je lui portai vite le coup droit de mon soupçon :

— Guichardot n'est pas si bête... chère madame ! Il sent que la place est prise... Eh ! oui, jouez l'étonnement. Demandez-moi le nom avec une voix ironique, qui vous prêtera l'air de croire à une plaisanterie... Vous riez : c'est encore mieux !

— Il faut que je rie, à moins de me fâcher... Vous êtes comique !...

Je haussai les épaules. Madame Élisabeth était manifestement touchée. La pâleur de l'émotion chassait l'incarnat de ses pommettes. En même temps, une lueur de colère illumina ses yeux bruns : elle me détesta. Le coin gauche de ses lèvres, plus retroussé qu'à l'ordinaire, tremblait convulsivement sur le sourire impuissant à me duper...

— Je suis positif, — ajoutai-je, — C'est ma force... auprès des femmes elles-mêmes...

Adroite, elle se hâta de détourner la conversation en feignant de ne pas s'intéresser le moins du monde à mon attaque :

— Alors on ne vous résiste pas ?

Je lui montrai les muscles de mes bras, en lui certifiant que la violence m'avait toujours réussi. Elle se récria :

— Et les pères, les maris, les gendarmes ?...

J'énumérai mes diplômes obtenus dans les concours de boxe, de tir et d'escrime. C'était là de quoi calmer les époux, les parents : peu d'entre eux aiment à recevoir un horion, outre l'ennui d'être ridiculisé par leur femme, leur fille, leur sœur. Et les pécores se gardent bien d'étendre le scandale en invitant la justice à vérifier leur agréable infortune. D'ailleurs, la plupart simulent la passion après la défaite de leur vertu. Elles évitent ainsi l'aveu de leur humiliation : car il est moins pénible d'être tenue pour une créature libertine que pour une pauvre personne dont le passant, à sa guise, bouscule et s'approprie le corps. Anne-Marie s'obligeait à me chérir afin de ne pas confesser que sa faute s'était accomplie sans la participation de l'amour : la romance lui eut trop manqué.

Madame Élisabeth m'accusa de jouer les fanfarons de vice. A me conduire de la sorte, j'eusse évidemment, prétendit-elle, fatigué l'indulgence de mes amis et perdu mes relations. Il n'en est rien. Nanti d'influence électorale dans les arrondissements de mes usines, — puisque les ouvriers et les contremaîtres achètent les poissons des pêcheurs, la farine des meuniers, les œufs, le lait, le beurre des paysans, — je suis le gouverneur d'intérêts trop certains pour n'être pas redoutable, et, par conséquent, respecté, voire adulé. Et puis, je dispense l'argent de notre société, connue pour la solidité de son crédit. Je suis tout de même une petite puissance à peu près invulnérable, sauf dans le sein même de notre administration.

Pendant que je démontrais cela, madame Élisabeth supportait chaque argument comme une injure personnelle. Elle sentit que mon pouvoir restreignait son pouvoir dans l'atmosphère de Keryannic, que moi seul y dominais, en fin de compte ; que la vie des Le Guenn, le destin d'Anne-Marie et sa propre pudeur, à elle, madame Élisabeth La Revellière, cette pudeur jalouse, — tout cela dépendait de mon caprice... Si l'on peut dire caprice, car notre fantaisie la plus appa-

remment délurée ne fait que choisir entre les quatre ou cinq lois inéluctables auxquelles il nous demeure loisible de nous asservir, sous le commandement de notre caractère, de notre atavisme et de la fatalité! Néanmoins les sentiments de madame Élisabeth se traduisirent par cette phrase :

— Vous n'êtes pas heureux, parce que ce n'est pas le bonheur que d'être haï...

Elle me haïssait donc. Je ripostai que, s'il est un bonheur, il réside dans le sens du triomphe.

— Oh! — conclut-elle — pour être heureux, il faut se sentir aimé!...

Je lui décochai promptement :

— Est-ce pour cela que vous êtes heureuse?

— Ai-je dit que j'étais heureuse?

Je lui révélai qu'elle me semblait, à tout instant, près de crier sa joie secrète... Malgré son astuce, elle en vint à rougir. Vivement j'ajoutai :

— Le Guenn ne vous regarde pas ; il vous contemple!...

— Il contemple aussi le vide, le ciel, ce fauteuil, cette bibliothèque... Il a l'œil du marin habitué à l'exploration des espaces.

Puis elle s'embarrassa dans un discours sur les particularités de l'optique marine. J'estimai suffisante mon expérience, et ne la poussai guère plus avant. Le nom du docteur troublait la jeune femme. Sûre de ne m'avoir plus à me craindre comme rival de Le Guenn, elle ne rejetait qu'à demi mes insinuations.

Gilberte entra comme une petite folle, gaie, par hasard, et nous entraîna dehors. Le vent l'ébouriffait. Des torpilleurs, dit-elle, manœuvraient à la Pointe des Poulains. Elle voulait fixer leur image sur les plaques sensibles de sa jumelle photographique.

Je fus chercher ma canne, et nous suivîmes la fillette par la route sablonneuse, entre les ajoncs des talus que surmontait la perspective mouvante de la mer. Gilberte m'étonna. Elle s'agitait. Une courte jupe rouge collait à ses jeunes formes, ne recouvrait pas ses genoux, ses jambes hâlées, en chaussettes et en espadrilles. De son chapeau en toile attaché

sous le menton, une mèche dorée s'échappait et flottait, selon la brise, contre le front obstiné, contre les yeux, tour à tour espiègles et joyeux. Elle gambadait vraiment, l'appareil en sautoir. Son épagneul la devançait. Peu docile, il inquiéta les moutons noirs au piquet, de-ci de-là, qui paissaient la lande lépreuse.

— Domino! Domino!... Oh! oh! quel chien! — gémissait-elle, quand il faisait la sourde oreille à ses appels, où quand il pourchassait une brebis de sabbat qui tournait éperdument au bout de sa longe tendue.

Sans hâte, il revenait vers sa jeune maîtresse en flairant les mottes. Puis il se précipitait à la poursuite des courlis, dont les bandes volaient au ras du sol. A la grande frayeur de l'enfant, il galopait sur la corniche de la falaise, ou même déboulait le long de ses parois abruptes, avec les masses de sable, les touffes d'herbe et les graviers, jusqu'aux roches amoncelées en bas, dans les vagues mousseuses que les oiseaux frôlaient de leurs ailes obliques. Alors il les accompagnait. Il suivait le flot sur les petites grèves de cailloux ; il piétinait les marbrures des eaux qui l'éclaboussaient, qui se retiraient mélodieusement, qui revenaient en conques glauques s'épancher et baigner ses pattes. L'essaim triangulaire des courlis chatoyait, allait par-dessus l'écume, s'inclinait et s'illuminait, se redressait et s'assombrissait, s'engageait dans les vallons mobiles de l'Océan, les traversait, puis franchissait les crêtes liquides des grosses lames, pour virer de bord et atterrir derrière les blocs géants, où Domino s'empressait de les rejoindre, non sans culbuter sur les franges des goëmons visqueux.

Gilberte, en s'essoufflant, s'évertuait à ne pas le perdre de vue. Étourdi par l'instinct de son espèce, il n'obéissait plus à nos voix. Taché de feu et de blanc, il disparaissait dans le chaos des cailloux, reparaissait très loin, sur les granits humides et assiégés par les élans de la mer. Un moment, Gilberte s'imagina qu'il allait être noyé. Elle proféra des cris nerveux, et, malgré sa mère, dévala par une piste très roide vers l'anse échancrée au fond de l'abîme. Nous surplombions de quarante mètres environ les eaux bruyantes. J'eus la certitude que cette petite fille bientôt glisserait, roulerait hors de la sente mal tracée par les sabots des pêcheurs, et qu'elle finirait par

s'abattre sur les énormes galets sombres, au pied de la falaise en ruines. Madame Élisabeth ne sembla point d'abord s'effrayer. Vainement elle la rappelait, mais s'amusait plutôt de sa désobéissance.

— Quelle sotte ! Le docteur a fini par la rendre trop audacieuse, vraiment. A Paris, elle n'ose pas traverser la rue sans que l'institutrice lui donne la main... Voyez-moi ça !... Voyez donc, à présent !...

La courte jupe rouge flottait derrière les jambes brunes au galop. Dans leurs manches blanches, les deux bras frêles étendus faisaient l'office d'un balancier douteux ; puis ils s'agriffaient aux saillies des rocs, aux tiges des ronces, les lâchaient dès que l'enfant était descendue d'un degré par cette route des lézards. Nous regardions anxieusement le chapeau de toile s'agiter au flanc du terrain presque concave. Dans sa course, la petite semblait rebondir comme une pierre lancée pour des ricochets. Elle ne buttait pas. Cependant elle poussa des cris plus aigus, des cris de peur.

Nous l'appelâmes de nouveau sévèrement. Elle continua sa dégringolade sans nous répondre. J'estimai nécessaire de me risquer à la secourir, si je ne voulais pas être taxé de froideur par la veuve, et si je prétendais au titre de son ami. D'ailleurs, pour un gymnaste, c'était une occasion merveilleuse d'obtenir sa gratitude ou d'augmenter, en tout cas, sa confiance. Je m'engageai sur la piste, m'accrochant aux plantes, me calant sur le plat de mes semelles, tantôt le corps en arrière pour retenir mon poids trop vite attiré, tantôt laissant la pesanteur m'aspirer vers les éboulis du fond, vers les remous des petites vagues captives entre les cubes de granit noir. Et bientôt il me fallut glisser, assis: debout, j'oscillais trop ; le moindre écart de mon pied eût déterminé ma chute dans le cirque de blocs disparates où mes os se fussent rompus. Gilberte y arrivait. A la racine de la falaise, le petit chapeau de toile noué sous le menton n'était plus qu'un point pâle sautillant d'aspérité en aspérité avec la courte jupe rouge collée par le vent sur les formes minces et alertes. Les petits bras en manches blanches devinrent deux des quatre pattes sur lesquelles l'enfant se traînait avec prudence au bord d'un roc équarri par le hasard, afin de décou-

vrir le moyen de gagner une table inférieure toute ruisselante d'eau. Mais elle dut renoncer. Elle se releva, jeta le nom de son chien, trop fidèle aux courlis, puis elle demeura toute droite, fine et haute sur ses jambes brunes. Alors elle battit l'air de ses poings crispés, et de véritables hurlements sortirent de sa poitrine. Je me fis entendre d'elle ; mais elle n'y prit garde. Ses épaules étroites étaient secouées par les sanglots. Elle trépignait avec rage. Elle pleurait. Enfin je l'atteignis en tombant, parmi des graviers, des mottes et des galets plats, sur la plate-forme qui l'isolait.

— Qu'avez-vous, Gilberte, et pourquoi vous désoler ainsi ?

Sous la mèche dorée, ébouriffée, et sous l'évasure du chapeau, le jeune visage, entre les ruissellements de larmes, grimaça. Des fils de salive reliaient les lèvres béantes. Je l'interrogeai sans qu'elle me gratifiât d'une parole. Elle me tourna le dos. Sa veste de piqué blanc était verdie par les herbes et jaunie par la terre. Je lui touchai la manche : elle se dégagea brusquement.

— Oh ! Gilberte, vous n'êtes pas aimable. J'ai failli me casser le cou pour vous aider à sortir d'ici... Et voilà comment vous me recevez !... Voyez là-haut, sur le bord de la falaise, votre maman qui nous fait des signes... Domino n'est pas perdu, il joue... Je le vois d'ici courir, en agitant le panache de sa queue.

— Comment remontera-t-il, maintenant ?... Vous savez bien qu'il ne peut pas remonter !

Elle indiqua du regard la muraille de terre et de granit qui s'érigeait, inaccessible, depuis les décombres jusqu'au ciel.

— Mais si !

— Non, je vous dis !... Il ne pourra pas... Il ne pourra pas... Domino ! Domino !... Oh ! quel chien !...

Et la convulsion des pleurs bouleversa la petite figure, tandis que l'enfant trépignait encore et crispait ses poings hâlés, serrant de toutes ses forces les coudes contre les hanches. Je lui remontrai doucement la sottise de son désespoir. Comment une grande jeune fille pouvait-elle se livrer à de pareilles colères ?

— Je veux que mon chien m'obéisse, à la fin !... C'est trop

fort! — dit-elle entre ses sanglots; — tout le monde me martyrise ici... même le chien!

Elle délira... Sa fureur était bête, inexplicable et incoercible. Ça l'humiliait que Domino ne voulût point l'entendre quand il chassait les oiseaux des grèves, et ça l'épouvantait qu'il s'engageât dans les rochers, dans les trous, pendant que la mer gagnait du terrain... D'une part, son affection pour cet animal s'alarmait outre mesure. D'autre part, son orgueil souffrait à l'extrême du ridicule qu'il y avait à rappeler Domino sans qu'il s'inquiétât de ces injonctions. Elle voulait à la fois le battre du fouet qu'elle tenait à la main, et mourir avec lui plutôt que de l'abandonner au péril de la marée.

— Si je pouvais descendre de là! — gémit-elle, — je courrais... je l'attraperais...

— A moins que les courlis ne s'envolent et qu'il ne les suive!...

— Ils sont fatigués... ils ne bougent plus.

— Gilberte, votre mère vous demande. Allons auprès d'elle. Domino saura bien nous rejoindre,

— Oh! non...

J'essayai de la diriger. Elle se débattit. Elle poussa de nouveau des cris déchirants. Je lâchai ses doigts: il m'eût déplu qu'elle pût conserver un souvenir très désagréable de notre contact sur ce roc... Adorée par ces dames La Revellière, elle pouvait, en me détestant, les influencer de la pire façon. J'y réfléchis, tout en la regardant se moucher dans un tout petit foulard que le vent essayait de lui ravir, pour comble d'infortune!... Là-haut, madame Élisabeth n'était qu'une silhouette de perfection interposée entre le soleil et mes yeux. L'accent de sa voix nous parvenait confus, je ne distinguais pas ses mots; mais je l'avertis, du geste, que j'allais, avec sa fille, querir Domino.

— Voyons, Gilberte, est-ce là ce que vous désirez? Je vais vous aider à descendre.

— Vrai?

— La preuve...

Déjà je m'étais assis sur l'extrême bord de notre monstrueux piédestal, et je m'apprêtais à me laisser choir plus bas en fléchissant les jarrets. Ce que je fis sans peine. Là, je cherchai

quelque saillie en bonne place afin de me rehisser vers Gilberte et lui offrir les échelons de mes bras, de mes épaules, de mon dos... Elle me regardait agir, muette, en reniflant et ravalant ses sanglots. Lorsque je lui tendis les mains pour qu'elle y posât les pieds, elle eut une répugnance visible à me confier le bout de sa précieuse personne. Son air habituel reparut, grave et dégoûté du monde. Pourtant, elle daigna se risquer sur l'étrier que lui présentait le nœud de mes mains, et sauter ainsi sur l'assise inférieure. De là, sans m'attendre, elle dégringola, par les degrés énormes et couverts de goémons humides; elle franchit leurs intervalles où pénétrait l'eau du flux argenté, puis s'enfonça jusqu'aux chevilles dans le fin gravier noirci par le contact du flot, mais qui, plus loin, s'étalait, sec et gris, au fond des cavernes béantes.

— Domino ! Domino !... Ici !... Ici... Domino !

Comme je l'avais prévu, les courlis, à notre apparition, quittèrent leur refuge. L'essor de la bande s'abaissa jusqu'à frôler la cavalerie écumante du triple flot qui se précipitait à notre droite, assiégeait les forteresses de granit, projetait des escadrons liquides dans les creux, des pelotons furieux sur les cimes, et puis s'écoulait par mille issues, pour se rallier en arrière avec un grand bruit frémissant. Le chien préféra son gibier : il s'en fut loin devant nous.

Égosillée par ses appels, Gilberte s'efforça de courir. Sa voix rapidement s'altéra, devint rauque. Je marchais derrière elle à distance, car, dans ce gravier mou, je prévis que son élan aurait bientôt faibli. Domino disparut après avoir contourné un amas de rocs. Et nous demeurâmes seuls à côté de l'Océan qui charriait, entre le continent et l'île, deux steamers suivis de leurs longues fumées, maintes barques éparses sous leurs voiles brunes inclinées par la brise, éclairées par le soleil, bercées par les houles tumultueuses qui affluaient au rivage avec le souffle violent de l'espace.

Gilberte espérait le retour des courlis et que Domino les serrerait de près. Il n'en fut rien. Quelques minutes s'écoulèrent dans l'attente, puis elle grimaça, silencieuse ; des larmes se détachèrent des cils; les poings minuscules et osseux se crispèrent dans une sorte de convulsion qui secouait à plusieurs

reprises les bras, qui pliait brusquement les coudes. Sans résultat, je l'invitai à prendre une vue de la flottille de pêche. Se détournant avec fureur, elle refusa même de me prêter son appareil qu'elle avait en bandoulière.

D'en haut, par bonheur, madame Élisabeth me héla : près d'elle était la silhouette du terrible chien qui nous examinait, la langue pendante, et les oreilles dressées par l'attention.

Gilberte cessa de pleurer et de frémir. Alors il fallut regagner la corniche. Nous escaladâmes assez prestement les énormes caillous aux franges visqueuses et les éboulis des roches sèches, puis l'avalanche figée des blocs. Je gravissais d'abord; j'attirais ensuite l'enfant par ses deux mains, fluettes et moites. Malgré quelques écorchures à ses genoux nus, elle finit par se divertir des difficultés. Nous nous trouvâmes, un instant, perchés sur une étroite motte de terre. Grain à grain, le vent l'avait sans doute fixée, parmi les herbes, dans l'interstice de deux blocs lisses, l'un qui plongeait dans la mer, l'autre élevé de trois mètres environ par delà ma main tendue. Au centre de cette motte, large comme une selle de cheval, un pêcheur avait planté deux chevilles à quoi se pouvaient retenir momentanément nos pieds.

Alors je m'aperçus de notre fâcheuse position. Mal accrochés au milieu d'une muraille granitique et unie qui tombait à pic dans les eaux, nous ne découvrions, au-dessus de nous, nulle aspérité où s'agriffer pour atteindre le faîte. Retourner nous était impossible. J'avais pu faire grimper l'enfant sur une pente roide et presque polie, mais la faire redescendre me sembla très dangereux : le vertige aurait pu s'emparer de cette fillette malade, qu'inquiétait déjà trop ma recherche d'un point d'appui dans le bloc supérieur. Seule était visible une petite anfractuosité capable, à la rigueur, de recevoir l'extrême pointe de ma chaussure. C'était l'unique aide. Il me fallait donc introduire le bout du pied dans cette minime ouverture placée à hauteur de mon estomac, puis, m'agrippant, de l'orteil, au bord de ce trou, me lancer pour atteindre la crête. Si je manquais mon élan, je m'abîmais en arrière, et j'allais me fracasser sur les roches à fleur d'eau.

Comme je pesais mes chances, je sentis la motte s'affaisser lentement sous notre poids. Du sable s'en détacha, que j'en-

tendis couler le long du granit. Avant peu de secondes, ce pan d'herbes et de terre se désagrégerait : nous serions tués. Bien que ma logique le certifiât, ma volonté s'efforça de la démentir vainement. Je connus alors toutes les affres du couard : mes tempes se glacèrent. De crainte qu'elle ne devinât l'angoisse de mes hésitations, je n'osais pas regarder ma petite compagne. Pourtant je vis trembler ses genoux écorchés sous la courte jupe rouge. Dans ma main, ses doigts chauds tressaillirent. Je voulus les abandonner, pour une première tentative d'élan : elle se cramponna. Ses ongles perçaient ma peau, à travers ses mitaines de fil et mes gants de Suède. Je baissai les yeux vers son visage : il était livide et hagard. Contre le roc supérieur, elle s'aplatissait. Je la priai de me lâcher, elle refusa. Le « non » fut étranglé dans sa gorge. Sous l'évasure du chapeau de toile, la mèche dorée se mouilla de sueur. La poitrine osseuse haletait dans la batiste de la chemisette... J'entendis couler de nouveau le sable de la motte, qui fléchissait davantage.

— Gilberte, — dis-je assez fermement. — il faut me lâcher la main. Je vais mettre le pied dans ce trou ; je sauterai ; j'attraperai la crête ; j'exécuterai un rétablissement, et, de là-haut, je vous pêcherai. Ne bougez pas...

— J'ai peur...

Elle râlait. Son petit visage se décomposa. Elle allait s'évanouir, peut-être.

— Peur de quoi ? Vous n'êtes pas si poltronne... voyons !

En haut, l'épagneul impatient aboyait contre nos lenteurs et parcourait la corniche, en se penchant, attentif à nos manœuvres. Madame Élisabeth ne se doutait pas du péril, car ses appels nous parvinrent, très gais.

— Entendez-vous votre mère qui se moque de vous?... — repris-je. — Lâchez ma main, voyons : il faut que je saute ; nous sommes trop mal installés, ici...

De nouveau le sable coula. Je sentis mollir tout à fait la terre. Je songeai que le ciel radieux et le granit étincelant, que l'émeraude mouvante des eaux assisteraient, tout à l'heure, à notre chute, à l'enfouissement de nos deux corps dans cette anse : le sang de nos chairs ouvertes rougirait les arêtes des pierres visibles sous la transparence glauque. Cette eau battante

devait nous engloutir et nous détruire, si je ne me hâtais. Mourir me déplut.

J'ai toujours été fort lucide aux minutes fâcheuses : aussi répudiai-je vite cet absurde attendrissement. Je voulus dégager ma main des doigts humides et brûlants qui l'étreignaient. Certes l'enfant pouvait, démunie de soutien, s'effrayer davantage, perdre connaissance et tomber... Tant pis ! décidai-je. Une brusque torsion de mon poignet ouvrit l'étreinte ; et je m'abstins de regarder de quelle façon la victime se laissait choir. Il n'était plus temps. Devant cette vie chétive et condamnée déjà, ma solide personne méritait que mon élan se calculât, que mon pied gauche s'assurât, par l'extrême pointe de la chaussure, dans le trou, et que l'autre, repoussant la motte et les herbes, me projetât vers le but. Sans écouter le hurlement de Gilberte, je sentis enfin le cuir de ma semelle emboîté pour le mieux. Je pliai le jarret. Le ressort de mes muscles se contracta, se détendit, me lança pendant que la terre s'effritait à grand bruit. Mes griffes, puis mes coudes mordirent la crête du roc supérieur ; mes épaules s'élevèrent, mon ventre, mes cuisses. La volte s'opéra. J'étais sur la pierre de mes vœux, et ma poitrine exhala son plus large soupir.

Quant à l'enfant..., c'était une pauvre chose calée par les chevilles de bois qui cédaient avec les derniers morceaux de la motte pendante... Surpris qu'elle n'eût pas encore glissé, je me vautrai sur le granit, et laissai pendre les bras, dont l'un tenait ma canne à bec recourbé :

— Attrapez donc ma canne par le crochet, Gilberte !... Attrapez-la, voyons, petite sotte ! Prenez-la des deux mains... Votre pied dans le trou, maintenant... Là... Une... et deusse !... Vous y êtes.

En effet, et contre mon attente, elle se cramponna désespérément au bâton, que j'attirai jusqu'à ce que je pusse saisir le collet de la petite veste en piqué blanc. Je halai vivement le tout, canne et fille, en me redressant sur les genoux. Les deux chevilles de bois, le fouet à chien, les herbes et les derniers fragments de terre faisaient en bas rejaillir l'eau criblée par leur chute.

— En voilà des manières !... pour une jeune personne qui fait du sport ! — plaisantai-je.

Et je relevai la malheureuse, verte comme un cadavre.

Elle chancelait dans la courte jupe rouge que le vent fit claquer. Une vilaine sueur dégouttait de la mèche dorée sur les yeux caves, sur les joues rendues granuleuses par la chair de poule. Les jambes brunes ne se cambrèrent nullement lorsque je l'eus plantée debout : elles fléchirent. Alors la petite tournoya, s'affaissa...

— Gilberte ! — fit d'en haut madame Élisabeth, épouvantée.

Elle-même chercha le moyen de nous rejoindre. Bientôt elle fut auprès de nous. La petite reprenait ses esprits dans mes bras, dont elle s'évada tout de suite, avec une moue fâchée. Alors elle fondit en larmes, se cacha la tête dans le corsage de sa mère. Une convulsion secoua encore ses poings crispés, replia brusquement ses coudes.

Madame Élisabeth alors montra beaucoup d'ennui et de tristesse. Pourtant je me gardai de lui dire quel danger sa fille avait couru, et quel était mon étonnement de ne pas la voir écrasée sur les roches à fleur d'eau. Chaque fois que Gilberte expliquait les causes de sa frayeur, je les niais par des facéties. Mon calme n'était pas pour inspirer des craintes à la veuve. Quelle que fût son opinion sur mon défaut de sensibilité, certes elle ne soupçonnait pas que j'avais, dix minutes auparavant, sacrifié tout net la vie de cette enfant fragile pour sauver ma personne. Par ailleurs, je n'éprouve, à cette idée, nul remords. Il n'y avait pas de comparaison entre la valeur de ces deux existences : celle d'une écolière nerveuse et celle d'un manieur d'affaires destiné à développer considérablement plusieurs branches de l'industrie chimique. Cette jeune pécore ne pouvait être, dans l'avenir, qu'une jolie femme dépensière et inutile. Moi, je puis transformer le commerce français des produits pharmaceutiques en un rival du commerce allemand, et modifier ainsi la puissance économique de deux États. « Un peuple — écrit Nietzche — est un détour de la nature pour parvenir à six ou sept grands hommes... » Sans prétendre à être un de ces grands hommes, j'estime, avec mon philosophe, que l'individu dans le troupeau doit succomber au bénéfice de l'individu dans l'élite. C'est une morale sociale ; et, quand on possède de fermes principes soigneusement triés, on ne peut se repentir d'y conformer ses actes

même les plus cruels en apparence, à moins qu'on n'ait l'esprit « femme ». — « Celui qui lutte contre les monstres doit voir à ne pas le devenir lui-même », écrit encore Nietzche : j'ai lutté toute ma vie, contre le monstre *compassion* ; comment n'eussé-je pas été content de ma nouvelle victoire?

Aussi madame Élisabeth, à m'envisager, ne douta plus que sa fille n'inventât, par démence, le récit d'un péril illusoire.

Quand madame La Revellière, inquiète du retard, nous reçut dans le salon de Keryannic, elle se lamenta sur le malaise de la fillette encore émue de tremblements bizarres. D'abord réconfortant pour l'anémie de la jeune malade, l'air de l'Océan commençait à trop exciter ses nerfs sensibles. A leur arrivée, le docteur l'avait prévu discrètement, bien qu'il se défendît d'en convenir aujourd'hui. La vieille dame mit de l'amertume à rappeler ce diagnostic. Elle déclara nécessaire d'abréger le séjour à Belle-Isle.

A ces mots, le visage de madame Élisabeth se colora, puis se décolora. Quitter si tôt le docteur lui semblait, peut-être, douloureux. Pendant que toutes trois montaient à leur appartement, elle protesta que l'indisposition de sa fille était accidentelle.

J'avertis madame Le Guenn lorsqu'elle rentra :

— Vos amies vont-elles nous abandonner?... Ce serait fâcheux.

J'observai ce que sa mine allait trahir : soit l'ennui de perdre l'argent de la pension qu'elles lui versaient, soit — et ceci m'eût bien intéressé — le plaisir de voir s'éloigner l'admiratrice de son mari. Elle me répondit sans hésitation :

— Je ne pense pas qu'Élisabeth se hâte de partir. Le pays lui plaît. Elle ne doit pas craindre que le climat soit nuisible à la santé de Gilberte... Peut-être se trompe-t-elle... Excusez-moi : je veux veiller à ce que rien ne leur manque...

Tout affairée, elle grimpa l'étage.

PAUL ADAM.

(A suivre.)

L'ESCADRE DE LA BALTIQUE

Elle a déjà beaucoup fait parler d'elle, cette escadre russe de la Baltique, devenue officiellement, depuis le 20 juillet, la *seconde escadre du Pacifique*. Sa composition, sa valeur militaire, son rôle possible, son itinéraire futur, ainsi que son ravitaillement en charbon durant un long trajet, sont d'inépuisables sujets de discussions. Comme il est visible qu'elle a de la peine à quitter ses ports d'attache ou de relâche, Cronstadt et Libau, les gens avisés ont prétendu qu'elle ne partirait jamais; ils ont parié, ils ont démontré qu'elle ne pouvait pas partir. Et, en effet, il y a quelques semaines, une note semi-officieuse dans son laconisme diplomatique faisait le tour de la presse européenne : « L'escadre russe, y disait-on, ne quittera pas les eaux de la Baltique, en raison de l'attitude de l'Angleterre. » Quelle attitude?...

L'Angleterre, sans doute, n'est pas contente des exactes visites que les croiseurs russes font subir à ses paquebots; elle l'est d'autant moins que ces visites révèlent souvent la contrebande de guerre plus ou moins mal dissimulée par des connaissements de complaisance. Il serait puéril de nier que c'est dans les usines anglaises que se réapprovisionnent l'armée et la flotte japonaises. Mais l'incident le plus grave, celui du *Malacca*, ayant été rapidement réglé à l'amiable, on était en droit de penser que les industriels et les armateurs

d'Outre-Manche se résigneraient à une gêne et à des risques inévitables, lorsque le Foreign-Office a cru devoir « rappeler » aux gouverneurs des colonies anglaises les règles qui doivent diriger leur conduite au sujet du ravitaillement en charbon des navires belligérants qui relâcheraient dans les ports placés sous leur autorité. Il résulte de ces instructions que tout navire isolé ou toute flotte, se rendant sur un point quelconque dans le but d'intercepter la contrebande de guerre, ne peuvent faire du charbon dans les ports ni dans les eaux britanniques.

Aussitôt cette décision connue — et je me borne pour l'instant à constater cette admirable faculté du peuple anglais de considérer très sincèrement, comme *juste en soi*, toute mesure favorable à ses intérêts — les pessimistes ont eu beau jeu : « Nous l'avions bien dit! l'escadre russe ne partira pas! Comment ferait-elle pour se ravitailler sur sa route, puisque les ports anglais et les eaux anglaises même lui sont interdits... Il ne saurait être question pour cette escadre de déclarer qu'elle renonce à gêner le trafic de la contrebande de guerre : ce serait une humiliation intolérable! Et d'ailleurs, pourquoi partir? Port-Arthur va tomber dans quelques jours; Vladivostock sera fermé par les glaces dans quelques semaines; ce qui reste de la première escadre du Pacifique sera détruit, et le sort de la guerre terrestre décidé à Moukden ou Kharbine... Ne vaut-il pas mieux garder une force navale dans la Baltique, en cas de complications européennes?... »

Non, il ne vaut pas mieux garder cette force navale dans la Baltique! Il faut qu'elle aille en Extrême-Orient et elle y peut aller, en dépit des traquenards anglais.

Il faut qu'elle y aille et qu'elle se batte; il le faut pour bien des motifs. C'est d'abord un principe absolu, et fort sage en sa rigueur, qu'une fois la guerre engagée on doit la soutenir avec toutes ses forces, toutes ses armes, toutes ses ressources, sans rien ménager, réserver, ni retenir... Qu'avons-nous gagné en 1870 à garder précieusement nos cuirassés? Quels services nous ont-ils rendus, après la guerre, plus essentiels que ceux qu'ils nous auraient pu rendre, au début des opérations, en attaquant vigoureusement Kiel et en rete-

nant sur les côtes du Slesvig, par l'incertitude de ce qui pouvait suivre, les troupes que l'inaction systématique de notre marine permit de diriger vers les champs de la Lorraine, — tels ces Poméraniens du 2e corps, qui arrivèrent tout juste, le soir du 18 août, pour l'assaut final aux positions du Point du Jour.

Que les Russes ne nous imitent pas! Qu'ils ne craignent pas de jeter dans la balance le poids de leur dernière escadre de haute mer. L'adversaire, si bien outillé, si intrépide, si bien exercé que l'on se plaise à le reconnaître, n'est pourtant pas invincible; les derniers engagements révèlent certaine fatigue du personnel, certaine usure du matériel, qu'il était facile de prévoir après sept mois d'opérations actives. Cet adversaire conserve, il est vrai, l'énorme avantage d'être chez lui, d'avoir sur le théâtre même de la lutte ses ports, ses arsenaux, ses bases d'opérations; Port-Arthur aura succombé, sans doute, après avoir fourni une résistance plus admirable encore, s'il est possible, que celle de Sébastopol; Vladivostock sera peut-être encombré de glaces. Mais ce Vladivostock, après tout, reste pour une escadre russe venant d'Europe un excellent point d'appui, bien mieux placé, bien plus facile à atteindre que Port-Arthur. Le port de guerre est beaucoup plus spacieux, beaucoup plus commode; les avancées se prêtent mieux aux mouvements des vaisseaux; on a eu, d'ailleurs, le temps de perfectionner les défenses, de compléter l'outillage et les approvisionnements. Il y a les glaces, c'est entendu; mais il est rare que la banquise soit formée avant la fin de décembre, et, au surplus, les vapeurs brise-glaces ont fait leurs preuves.

La situation, en somme, n'apparaît pas si difficile, et l'on peut raisonnablement admettre que la seconde escadre du Pacifique ne restera pas « en l'air » au bout de son long et difficile voyage : le bel arsenal de la Province maritime, injustement dédaigné des Russes eux-mêmes dans ces derniers temps, lui fournira, je ne dis pas sans lutte et sans combats, un solide refuge et d'amples ressources.

La guerre sera finie, disent les stratégistes de cabinet... Qu'en savent-ils?... « La guerre de Russie est une guerre de trois ans, s'écria Napoléon, bien inspiré alors, lorsqu'il

conçut le projet de s'arrêter, au mois d'août 1812, à Smolensk : 1813 nous verra à Moscou, et 1814 à Pétersbourg! » On en pourrait dire autant de la guerre actuelle, sauf qu'ici ce n'est plus l'assaillant, mais le défenseur qui a intérêt à la prolonger, ayant plus d'argent et plus d'hommes, avec l'espace immense derrière lui...

D'autres diront encore : « L'escadre de la Baltique pourra se rendre dans les mers de Chine et s'y maintenir. Nous admettons même qu'elle balance la force navale japonaise. Mais quel sera le résultat de ce gros effort et la répercussion de ces opérations maritimes sur celles qui se dérouleront en Mongolie, à un millier de kilomètres de la mer? »

Eh bien! les événements de guerre de ces six derniers mois ne permettent plus de contester l'énorme influence sur les opérations terrestres de la possession de la mer, même momentanée, même précaire et disputée. Voyez ce qu'ont pu faire trois croiseurs russes, bien peu soutenus, certes, par l'escadre de Port-Arthur, et ce qu'ils ont causé de dommages aux armées japonaises : le parc de siège destiné à l'armée du général Nogi a été en partie coulé, et l'attaque décisive de la forteresse russe retardée de six semaines ; un gros convoi de vivres et de munitions chargé à Nagasaki pour Niou-tchouang était obligé d'y rester, ce qui paralysait les opérations des première, deuxième et quatrième armées. Aujourd'hui on nous annonce que ce convoi, acheminé après le combat du 10 août et la destruction du *Rurik*, vient d'arriver à l'embouchure du Liao-Ho; sûrs de leur réapprovisionnement, les généraux japonais ont repris l'offensive. Sans doute, il serait téméraire de compter que la nouvelle escadre russe puisse venir à bout de la flotte japonaise ; mais il suffit que la suprématie reste indécise sur mer pour que les lignes de communication des armées japonaises soient virtuellement coupées. Et l'on ne peut supposer que les Nippons aient le temps, l'argent, la puissance industrielle, etc., etc., pour organiser à Niou-tchouang, à In-kéou, à Port-Arthur reconquis, ou même en Corée, les bases de réapprovisionnement qui leur permettraient de se passer du va-et-vient continuel de leurs paquebots, voiliers et jonques.

Et pourquoi garder l'escadre de la Baltique? En vue de

quelles complications européennes? Que peut l'Angleterre contre les côtes de la Russie? Où trouverait-elle aujourd'hui un allié assez complaisant et assez aveugle pour recommencer une guerre de Crimée? Remarquons que l'escadre russe de la mer Noire reste intacte et qu'elle est fort belle (quel dommage qu'elle ne puisse sortir de son grand lac!). Remarquons aussi qu'une fois l'escadre en route, il restera encore bon nombre de bateaux dans la Baltique, les uns de haute mer que l'on remet en état ou qu'on achève, les autres, gardes-côtes, ceux-ci assez anciens, mais particulièrement propres à la guerre dans ces parages accidentés, semés d'îlots et de rochers. Et puis il y a les mines sous-marines, dont on fait grand emploi depuis longtemps, depuis un demi-siècle tout juste, sur ce littoral. Et l'on sait assez qu'il ne faut plus aujourd'hui, comme en 1854, faire fi de ce moyen de défense.

***

La composition de cette escadre de la Baltique n'est point très facile à présumer dans le dédale des informations contradictoires : peut-être l'amirauté russe elle-même ne pourrait-elle pas répondre que tel ou tel bâtiment neuf et dont les essais s'achèvent à peine soit en état de se joindre en temps utile à l'escadre : nous ne savons pas encore si l'*Orel*, par exemple, cet *Orel* qui a déjà éprouvé tant de vicissitudes avant d'avoir pris la mer, se rangera définitivement sous le pavillon de l'amiral Rodjestvensky.

L'ordre impérial du 20 juillet, qui constitue la « seconde escadre du Pacifique » lui donne deux divisions. La première comprend 4 cuirassés dont deux modernes seulement et 1 croiseur-cuirassé ancien... La seconde comprend : 1 croiseur-cuirassé, ancien aussi, avec 3 croiseurs modernes. Cet effectif ne répond ni aux véritables ressources de la Russie en unités de combat, ni, disons-le tout de suite, aux nécessités stratégiques du moment. Si affaiblie que l'on puisse supposer la flotte japonaise après le dernier et terrible combat qui précédera, suivant toute apparence, la chute de Port-Arthur, elle se mesurerait encore sans trop de désavantage contre les deux divisions russes — la seconde n'étant, en somme, qu'une

« division légère », une division d'éclaireurs. Les Russes savent très bien que les cinq grands cuirassés japonais de 13 000 et 15 000 tonnes et les six croiseurs-cuirassés du type *Asama*, sans parler du *Nishin* et du *Kasuga*, ont une valeur militaire et une force de résistance considérables. Et puis, il restera encore aux Nippons nombre de croiseurs protégés, nombre surtout de contre-torpilleurs ou torpilleurs de haute mer. Il n'est donc pas douteux (et la plupart des nouvelles subséquentes m'assurent dans cette opinion) que l'ordre impérial, à dessein sans doute et ne fût-ce que pour endormir l'adversaire, passe sous silence une division cuirassée et peut-être deux croiseurs-cuirassés tout neufs, dont on négocie l'achat avec une puissance de l'Amérique du Sud. En tout cas, depuis le 20 juillet, on a officieusement annoncé l'adjonction à la seconde escadre du Pacifique de trois croiseurs auxiliaires rapides (ce sont de grands paquebots, achetés à Hambourg ou à Brême), de cinq vapeurs armés de la flotte volontaire russe, d'une douzaine de contre-torpilleurs et d'un convoi de *cargo-boats* ravitailleurs. On parle aussi d'un bâtiment-atelier et d'un bâtiment-hôpital, que l'on aménage en ce moment à Toulon. Finalement, voici quel doit être, à bien peu près, l'ordre de bataille de l'escadre russe :

CUIRASSÉS DE LIGNE EN DEUX DIVISIONS :

Empereur-Alexandre III *Borodino* *Kniaz-Souvorov* *Orel (?)*	bâtiments neufs, 13 000 tonneaux, 18 nœuds.
Osliabia	Bâtiment neuf, 12 000 tonneaux, 18 nœuds.
Navarin *Sissoï-Veliky*	Bâtiments anciens, 9 000 tonneaux, 15 nœuds.

CROISEURS-CUIRASSÉS :

Amiral-Nakhimof *Dmitri-Donskoï*	Bâtiments anciens, 8 000 et 6 000 tonn., 16 nœuds.
Pamyat-Azowa (?)	Bâtiment ancien.
X (?) *Y (?)*	Bâtiments neufs, 20 nœuds.

CROISEURS PROTÉGÉS :

Aurora *Oleg* *Kagout (??)*	Bâtiments neufs, 6 700 tonneaux, 21 et 22 nœuds.
Svetlana	Bâtiment neuf (ancien yacht), 3 200 tonneaux, 20 nœuds.
Jemtchoud *Almaz* *Izoumroud*	Bâtiments neufs, 3 000 tonneaux, 24 nœuds.

CROISEURS AUXILIAIRES :

Don *Oural* *X*	Paquebots allemands, 23 nœuds.
Petersbourg *Smolensk* *Léna (?)* *Koréal (?)* *XY*	Steamers de la flotte volontaire russe d'Odessa. de 19 à 20 nœnde.

CONTRE-TORPILLEURS :

12 du type Shichau ou du type des chantiers Vulkan;
2 construits à Pétersbourg.

SERVICES AUXILIAIRES :

1 navire-hôpital, *Orel*;
1 transport ravitailleur de torpilleurs;
1 transport de mines sous-marines;
1 transport-atelier.
N... Cargo-boats charbonniers.

Voilà, en somme, une fort belle armée navale; avec les paquebots charbonniers et ravitailleurs, elle n'ira pas à moins de 50 à 60 unités : ce sera le plus grand armement qui soit passé d'Europe en Asie. La proportion de croiseurs cuirassés, néanmoins, y est faible, insuffisante si l'hypothèse de l'acquisition des deux bâtiments argentins (ou chiliens, inutile de préciser) ne se réalise pas. De même, 12 ou 14 contre-torpil-

leurs et torpilleurs de haute mer[1], en face des 40 ou 50 navires de cette catégorie que l'escadre japonaise mettait dernièrement en ligne, ce n'est pas assez. Qui l'eût dit, il y a quelque douze ou treize ans, lorsque, précurseurs comme toujours, mais précurseurs timides, nous emmenions à Cronstadt deux torpilleurs incorporés à notre division cuirassée du Nord? Une escadre de combat ne saurait plus aujourd'hui se passer de ces précieux auxiliaires, de ces Cosaques de la mer, comme on l'a dit déjà... Et encore les torpilleurs, véhicules justement préférés de la terrible torpille automobile, peuvent-ils jouer au cours du combat, un rôle décisif que n'assument guère, en général, les sotnias de cosaques.

Quel appoint, en cas de jonction, les forces navales russes actuellement agissantes en Extrême-Orient donneraient-elles à la deuxième escadre du Pacifique?... Ceci, évidemment, est le secret des combats. Que restera-t-il des cuirassés de Port-Arthur après la sortie finale? Les cuirassés, au surplus, si on en juge par la bataille du 10 août, ne se coulent pas aisément à coups de canon. Que restera-t-il aussi des trois beaux croiseurs de Vladivostock (le *Bogatyr* étant réparé, dit-on)? S'ils pouvaient rejoindre l'amiral Rodjestvensky; si le *Bayan*, le beau *Bayan*, chef-d'œuvre de notre chantier de la Seyne autant que le *Cesarevitch*, pouvait s'échapper en temps utile de Port-Arthur, on n'aurait plus grand'chose à reprendre à la composition de la nouvelle escadre.

Mais quand sera-t-elle prête, vraiment prête à partir, cette escadre? On avait dit juillet, puis août. Nous voici maintenant en octobre, et cela n'est point indifférent, à cause des moussons, pour le choix de l'itinéraire.

N'oublions pas que ces retards n'ont rien, au fond, qui doive étonner; il n'est pas de marin qui ne sache les mécomptes que peut donner la fixation d'une date quand il s'agit de la disponibilité réelle d'un bâtiment. Si ce bâtiment est neuf et en essais, la dernière sortie d'épreuves peut tout

1. La dénomination de « torpilleur de haute mer » redevient plus juste que celle de « contre-torpilleur », puisqu'il apparaît bien que le principal rôle de ces unités de 250 à 350 tonnes consiste moins à écarter de l'escadre les torpilleurs ennemis qu'à torpiller elles-même les cuirassés de l'adversaire, au cours du combat, soit de jour, soit de nuit. Et, au surplus, l'un de ces rôles n'exclut pas l'autre.

arrêter : un tube de chaudière crevé, un échauffement qui tourne mal dans la machine, une tourelle où le pointage est trop pénible, et combien d'autres incidents!... Si le navire sort de la réserve, l'essai de fonctionnement normal peut révéler brusquement l'usure d'organes importants. Multipliez ces chances fâcheuses par 40 ou 50 — nombre des bateaux de notre force navale — et vous vous expliquerez aisément les retards de la grande escadre russe. Encore ne parlé-je que du matériel; mais il ne faudrait pas croire que l'organisation du personnel d'une aussi importante force navale n'ait pas donné quelque tablature à l'amirauté russe. Des marins, ou plutôt des matelots, la Russie en a certainement; des marins instruits, elle en a moins déjà; des sous-officiers réellement compétents dans les services techniques, elle en a beaucoup moins encore. Quant aux officiers, il semble qu'on en ait fait déjà une grande consommation. De toute manière, il n'est jamais, ni nulle part, très facile de donner quinze mille hommes à un amiral : on trouverait plus aisément cinquante mille hommes pour un général...

Enfin, va pour le 15 ou 20 octobre, après le fâcheux équinoxe, où l'inévitable traversée du golfe de Gascogne ne va pas sans de rudes épreuves. Il faut dire d'abord que les cinquante ou soixante unités ne navigueront pas de conserve, du moins tant qu'elles seront encore loin du théâtre des opérations. Les paquebots ravitailleurs peuvent être en route déjà pour les relâches convenues, où le charbon passera de leurs cales dans les soutes des navires de combat. Les croiseurs auxiliaires, eux, sont certainement partis; on en entend assez parler, et leur course, où ils pelotent en attendant partie, font le désespoir des négociants anglais. Quant aux bâtiments légers, torpilleurs de haute mer surtout, on ne commettra pas la faute de les obliger à suivre — à dix nœuds au maximum! — le lourd corps de bataille des cuirassés et croiseurs cuirassés anciens. Ces petits, mais rapides bâtiments ne s'accommoderaient point de cette allure. Il leur vaut beaucoup mieux marcher à quatorze, seize ou même dix-huit nœuds, devancer à la relâche prochaine le gros de l'escadre et y faire leurs nettoyages de chaudières et menues réparations. Au moins le personnel y prend-il, pendant la

nuit, un repos bien gagné. Je ne parle pas des croiseurs qu'il faudra détacher quand on approchera des mers de Chine pour explorer au loin, visiter les passages étroits, recueillir des nouvelles ou en porter, faire des commandes de vivres, d'eau, de charbon en des points où les relâches n'avaient point été prévues.

***

Mais, enfin, avant-garde, détachements, convois, corps de bataille, grands navires et petits bâtiments, tout doit suivre la même route générale. Or, il y a trois routes possibles. Il y en avait même quatre jusqu'au commencement de juillet, si l'on compte celle de l'océan Arctique, la route à la Jules Verne, dont il a été fort question ce printemps. C'était, de beaucoup, la meilleure au point de vue stratégique ; l'effet moral d'une pareille nouveauté eût même été considérable, — quelque chose comme le passage du Grand Saint-Bernard en 1800...

Les routes qui restent sont celles de Suez, du cap de Bonne-Espérance et du détroit de Magellan.

La route de Magellan, à certains égards, serait préférable aux deux autres. Sans doute, le trajet serait long : quatre mois[1], au bas mot. Mais si, d'une part, on convient qu'il est dès maintenant impossible d'arriver assez vite pour secourir Port-Arthur, et si, de l'autre, on admet que la guerre de Mandchourie ne fait que commencer, qu'importe d'arriver en novembre ou en février? Mieux vaudrait même attendre encore un peu, emmener sûrement l'*Orel* et quelques petits croiseurs de plus, ne partir enfin qu'en novembre pour arriver à la pointe du printemps, à la première craquer de l'embâcle de Vladivostock. Et alors quelle liberté d'allures dans tout ce long voyage! Quelle indépendance vis-à-vis de la gênante Angleterre! Quelles commodités pour se bien amariner, pour s'exercer à tous les genres de combat dans la

1. Vingt-trois à vingt-quatre milles marins à parcourir. Si l'on suppose que le gros de l'armée navale n'ira pas à plus de trois cents milles par jour, — et encore! — cela fait soixante-quinze jours de mer, quatre-vingts plutôt, auxquels il n'est pas excessif d'ajouter de trente à quarante jours de relâche.

traversée du Pacifique, pour tirer du canon sur les moindres cailloux isolés!... On descendrait de Brest à Dakar, puis de Dakar (ou de Saint-Vincent du Cap-Vert) à Rio ou à Montevideo; on soufflerait un peu à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan; de là on remonterait, par les canaux latéraux de Patagonie, jusqu'à Lota du Chili, où navires de combat et paquebots ravitailleurs se bonderaient de charbon, et, d'escale en escale, de Valparaiso au Callao, du Callao à Panama, ou mieux Acapulco, puis à San-Francisco et à Vancouver, on atteindrait la pointe étroite du segment énorme que le Pacifique découpe sur la planète; cette pointe de fuseau traversée le plus haut possible, on tomberait bientôt dans des mers russes, et on laisserait les Japonais incertains si l'on passerait par la Manche de Tartarie ou par le détroit de la Pérouse, ou encore par celui de Tsougar, pour atteindre Vladivostock. Cette incertitude de l'ennemi ne serait pas le moindre avantage de la route en question, sans parler de la difficulté pour la flotte nippone d'être avertie à l'avance de l'approche de l'escadre russe, car les explorations de croiseurs sur de vastes étendues de mer sont rarement fructueuses.

Mais cette très longue marche ne rallierait probablement pas tous les suffrages; l'opinion publique devient tous les jours, même en Russie, plus impatiente et plus nerveuse. Limitons donc notre choix entre Suez et le Cap.

Passer par Suez, c'est fort bien : c'est simple, c'est court; deux mois tout de même, car il y a 11 000 milles environ, soit 45 jours à 10 nœuds; et il faut ajouter les relâches. Mais, justement, ce qui m'inquiète, c'est la durée d'une de ces relâches, ou plutôt la durée du passage du canal de Suez par ces 50 ou 60 unités. Il y a là, sans que cela paraisse d'abord, une grosse difficulté matérielle, à supposer même que le gouvernement égyptien et la Compagnie internationale ne se croient pas obligés d'épouser les querelles anglaises. Car enfin on ne peut interrompre absolument la circulation commerciale et il faudra bien laisser passer au moins les courriers?... Et les incidents, les échouages, les obstructions, les collisions?... Ce n'est pas tout : en octobre, la mer Rouge a encore des souffles brûlants; durant ce parcours de 12 à 1 300 milles, on prend d'ordinaire, pour conduire les feux, des chauffeurs

arabes ; comment en avoir assez pour tant de bâtiments à la fois?... Et puis, au débouché dans l'océan Indien on trouvera la mousson de nord-est déjà établie : il faudra que les petits croiseurs et les torpilleurs de haute mer rallient la côte d'Arabie et de Mascate pour couper le golfe d'Oman à la hauteur de Bombay, puis qu'ils relâchent en ce port et suivent tout le littoral de l'Hindoustan, littoral anglais! Cette gênante mousson, on la retrouvera, et encore plus forte, le long de la côte d'Annam et dans le détroit de Formose, avec le grand souci de rencontrer là les Japonais, si on ne les a pas trouvés déjà au sortir du détroit de Malacca, car ils n'hésiteront pas à descendre, vent arrière et fort à leur aise, sur cette voie si connue... Et toute la côte d'Asie sera pleine d'embûches, l'Europe ayant commis la faute insigne d'en laisser occuper les défilés (les Pescadores, par exemple, notre éternel regret) par les entreprenants et avisés Nippons. Je ne dis rien de l'inconvénient de ne trouver partout que des relâches anglaises, des *coaling stations*, où les malheureux Russes, en face d'énormes amas de « Cardiff » et de « Newcastle », éprouveraient le supplice de Tantale.

Plus longue de 5000 milles au moins (6000 même si, comme je le dirai tout à l'heure, on « arrondit » fortement à l'est des archipels de l'Asie orientale), la route du Cap exigerait, relâches comprises, 75 jours, peut-être 80. L'arrivée à Vladivostock aurait lieu, par conséquent, au milieu de l'hivernage, et il conviendrait de songer à la barrière des glaces. Rappelons à ce sujet que la division de croiseurs de Vladivostock n'en a jamais été sérieusement gênée; mais ne dissimulons pas non plus qu'il serait autrement difficile de faire rentrer une trentaine de bâtiments (je suppose les *cargo-boats* ravitailleurs renvoyés ou laissés à la dernière relâche, une fois leurs cales vidées) à travers cette petite banquise et en présence d'un ennemi aussi actif, aussi prompt à saisir l'occasion que l'amiral Togo.

Cette réserve faite, la route du Cap a des avantages. Elle est beaucoup plus libre, toutes les relâches pouvant être fixées en dehors des établissements anglais : Brest, Dakar, Baie de la Baleine (ou tout autre mouillage du Sud-Ouest Africain), Lourenço-Marquez, qui n'est pas encore possession

britannique, Diégo-Suarez ou Bourbon, suivant l'inflexion que l'on donnera à la route, puis, au milieu de l'océan Indien, l'île des Cocos (?) qui ne donnerait sans doute qu'un mouillage précaire. Arrivé là, on aurait à choisir l'un des nombreux détroits de la chaîne malaise : le plus oriental serait le plus commode et l'on aurait fixé à l'avance à des charbonniers, frétés un peu partout dans les grands ports d'Asie et d'Australie, une des baies des Moluques ou de Mindanao. Une autre relâche possible serait aux Mariannes, qui appartiennent à l'Allemagne et ne sont pas trop à l'est, puisque le méridien de la pointe orientale de Yéso les traverse.

En remontant ainsi du sud au nord le Pacifique occidental, on aurait beaucoup plus de chances d'échapper aux éclaireurs japonais qu'en suivant le dangereux couloir de la mer de Chine ; à la vérité, ces chances diminueraient à mesure que l'on s'approcherait de l'archipel nippon ; mais pourquoi ne pas céder à la tentation de l'aborder franchement, de menacer Yokohama, l'arsenal de Yokoska et Tokio même, d'y attirer, par conséquent, la flotte de Togo et de se dérober ensuite rapidement vers le nord, ou vers l'ouest, suivant le cas ?... A moins, bien entendu, que l'on se sentît assez fort déjà pour battre cette escadre japonaise ; seulement, ce serait une grosse partie à jouer, car, si loin encore de Vladivostock, que deviendrait-on si l'on avait le dessous ?

***

Le ravitaillement en charbon est toujours la grande affaire, quelle que soit la route adoptée. Je commence par rappeler qu'il est possible — je ne dis pas commode — de faire son charbon à la mer, c'est-à-dire de transborder des sacs du paquebot ravitailleur au navire de guerre. Il y a plusieurs procédés pour cela; le plus employé est le *temperley*, appareil lourd, encombrant, d'un montage difficile par roulis. Aussi est-ce la terreur des commandants de croiseurs et de cuirassés. Mais les capitaines de *cargo-boats* charbonniers le garderont sans doute tout monté. En choisissant bien son temps et en se résignant à perdre chaque fois deux bonnes journées, l'amiral peut espérer que ses unités de combat rempli-

ront leurs soutes au beau milieu de l'Océan, sans avoir par conséquent rien à demander à personne.

Dès qu'il veut mouiller, par exemple, jeter un pied d'ancre sur une côte quelconque — à moins, ce qui est bien rare, que le point choisi se puisse trouver au delà des trois milles marins de mer territoriale, — le voilà justiciable d'une puissance riveraine et obligé d'accepter toutes les restrictions qu'il plaît à celle-ci d'imposer au droit si naturel de renouveler la source d'énergie motrice de ses vaisseaux. Je dis bien : droit naturel, car enfin, si nous n'avions pas la vapeur, me refuseriez-vous le vent nécessaire à enfler mes voiles et à me pousser hors de votre rade vers la haute mer et peut-être tout droit sur l'ennemi ? Comment feriez-vous, du reste, et en viendriez-vous à m'interdire de mouiller chez vous ?...

Au fond, c'est bien cela que semble vouloir le gouvernement britannique, lorsqu'il défend aux belligérants (et tout le monde sait bien qu'il ne s'agit pas des Japonais) non seulement d'acheter du charbon dans ses ports ou ses établissements extérieurs, mais même d'y exécuter tout transbordement de combustible de paquebot charbonnier à navire de guerre. Et ici, justement, il y a un point resté obscur qui ne laisse pas d'être délicat : l'interdiction de transbordement s'appliquera-t-elle à un paquebot faisant *partie intégrante* de la force navale mouillée sur rade anglaise, à un ravitailleur venu avec elle et couvert par son pavillon, voire par la « flamme de guerre » battant à son grand mât ?... Cela ne paraît pas soutenable ; mais encore faudrait-il le savoir. En tout cas, je ne pense pas qu'on ait relevé depuis longtemps un acte aussi *unamical* de la part d'un neutre pour l'un des belligérants. Ou je me trompe fort, ou la Russie en conservera un ressentiment amer.

Mais enfin les Anglais ne sont pas partout : on peut faire un long trajet sans être obligé de relâcher chez eux. Seulement, les stocks ordinaires des établissements commerciaux, français, allemands, portugais, hollandais, etc., ne pourraient suffire au ravitaillement d'une force navale de quarante à cinquante unités. Le gouvernement russe aura donc dû se préoccuper de passer des marchés en temps utile avec les propriétaires de ces parcs privés, Ainsi, par exemple, il aura né-

gocié depuis plusieurs mois avec la Compagnie des Messageries Maritimes françaises pour que son stock de Dakar soit, en septembre, doublé, triplé ou quadruplé. Et je ne vois pas quel article du droit international s'opposerait à la conclusion de cette affaire, étant entendu au demeurant que le gouvernement japonais serait parfaitement libre d'en faire autant à Saïgon, s'il le jugeait convenable.

La règle admise depuis longtemps est que, dans un port neutre, l'on donne aux belligérants le charbon qui leur est nécessaire pour atteindre le port de leur nation le plus proche, Autant dire, dans beaucoup de cas, que l'on peut leur laisser remplir leurs soutes. A Lourenço Marquez, à Bourbon, à Dakar même, il en serait ainsi pour des navires russes. Et, d'ailleurs, la formule est fort élastique puisqu'elle ne spécifie pas — et ne peut évidemment spécifier — la vitesse à laquelle les belligérants regagneront ce port le plus rapproché de leur nation. Or tout le monde sait que les consommations de charbon croissent beaucoup plus vite que les vitesses : les 1 500 tonnes de combustion d'un grand croiseur lui font parcourir 10 000 milles à 10 nœuds, et seulement 1 500 milles à 21 nœuds.

Il faut bien reconnaître, pour conclure, que cette question capitale du ravitaillement en charbon des belligérants dans les ports neutres est fort mal réglée. On devrait la tirer au clair après cette guerre-ci. Mais à quoi servirait, objecteront les sceptiques, d'édicter des règles dont aucune sanction pénale effective ne saurait garantir l'observation?... En attendant, retenons que, pour toute puissance maritime autre que l'Angleterre qui voudra entreprendre des opérations stratégiques d'une certaine durée et d'un rayon étendu, le problème du ravitaillement en charbon[1] de ses bâtiments de guerre se posera longtemps encore sans doute sous la forme de négociations délicates et secrètes, aussi bien avec les gouvernements qu'avec les particuliers — propriétaires de mines, transpor-

1. Et en eau douce pour les chaudières, faut-il toujours ajouter. Les bâtiments modernes ont bien des appareils distillatoires qui assurent théoriquement le réapprovisionnement des citernes de la machine en même temps que celui des caisses à eau de l'équipage ; mais ces bouilleurs s'encrassent vite, s'usent et ne donnent jamais assez d'eau.

teurs de charbon, détenteurs de stocks, etc,, etc... Il faudra de la prévoyance, du doigté, de la promptitude, une connaissance exacte des marchés et des affaires; il faudra des agents à l'extérieur adroits, rompus à l'intrigue commerciale... et beaucoup d'argent. Ce que je dis là ne s'applique pas seulement au charbon, mais à tous les approvisionnements et de toute espèce.

*
* *

Supposons toutes ces questions résolues par l'amirauté russe et sa belle escadre décidément en route pour l'Extrême-Orient. Que feront les Japonais?

Pour répondre à cette question il faudrait d'abord savoir quelles forces navales leur resteront au moment de l'apparition de l'escadre russe sur le théâtre de la guerre et préjuger de l'issue du combat — acharné sans doute et plus décisif que celui du 10 août — qui s'engagera entre l'amiral Togo et l'amiral Ouchtomsky (ou son successeur) au moment de la chute de Port-Arthur. Cela n'est pas possible. Nous ne connaissons même pas en gros, tant les Japonais sont secrets, les pertes ou les avaries de leur flotte. On peut remarquer cependant que, depuis un mois on entend peu parler de cette force navale. Est-elle encore devant Port-Arthur? Les navires russes sortent librement pour prendre part aux opérations actives de la défense. Est-elle postée à l'affût dans sa rade de repos, sa base intermédiaire des îles Elliott? Est-elle allée, en totalité ou en partie, se réparer et se réapprovisionner à Nagasaki ou à Sasébo. Il paraît certain qu'elle a souffert beaucoup; il est encore plus certain qu'elle a vidé, ou à peu près, ses soutes à munitions : c'est d'ailleurs une habitude chez les Japonais. Et puis en quel état sont ses appareils moteurs, auxiliaires et électriques, après huit mois de fonctionnement intensif? Assez mal en point, je suppose, et je n'en veux pour preuve que l'inefficacité de la poursuite après la dispersion de l'escadre russe. Passe encore pour les cuirassés de Togo, — bien qu'on se demande comment ils ont pu laisser échapper le *Cesarewich*, filant quatre nœuds au plus, de son propre aveu, ou comment ils n'ont pas pu mordre sur

les cinq autres, au moment critique, quand ceux-ci rentraient lentement et en ligne de file espacée dans le couloir de Port-Arthur. Mais les quatre beaux croiseurs cuirassés tout neufs de l'amiral Kamimoura, qu'ont-ils fait de leurs vingt-deux nœuds, pour avoir laissé filer devant eux le *Gromoboï* et la *Rossia*? On est même en droit de supposer que le vieux *Rurik* (dix-huit nœuds aux essais!) leur eût échappé, s'il n'avait pas eu cette avarie de gouvernail qui l'obligeait à décrire des cercles sur l'eau au lieu de suivre sa route.

Et les grands torpilleurs, qu'ont-ils fait le 10 août?... Ils étaient quarante; l'amiral Ouchtomsky dit soixante, et, s'il n'y a pas là l'indice d'un « état d'âme », on peut du moins y voir la preuve que ces petits bâtiments montrèrent beaucoup d'activité dans les divers engagements de la journée. Quarante contre-torpilleurs et torpilleurs de haute mer! Chacun d'eux disposait d'au moins deux ou trois torpilles... Que sont-elles devenues, ces cent et quelques torpilles? Quel est le bâtiment russe qu'elles ont coulé? Le *Cesarevitch*, tout examen fait, n'a, paraît-il, aucune brèche au-dessous de sa flottaison. Que faut-il donc croire? Que les torpilleurs japonais n'excellent que dans les attaques de navires au mouillage, et la nuit encore, par surprise? ou que leurs facultés s'épuisent dans la lutte contre les contre-torpilleurs russes? ou que, le 8 février, ils avaient des torpilles bien réglées, sortant de chez Whitehead, qu'ils n'ont plus maintenant?... Toutes ces suppositions peuvent avoir quelque fondement; mais la plus plausible de beaucoup, c'est qu'il y a déjà un déchet sensible dans la marine japonaise, — déchet inévitable. A la mer, tout s'use vite; à la guerre, bien plus vite encore : engins, armes et appareils, matériel et personnel, forces physiques et forces morales se détériorent, s'altèrent et baissent à la fois. C'est pour cela que l'arrivée d'une flotte fraîche, au bout de dix mois d'une guerre si active, peut avoir sur le résultat final une si grande influence!

Mais admettons que Port-Arthur a succombé (puisque enfin c'est une règle absolue des traités d'art militaire qu'une place assiégée qui n'est pas secourue doit fatalement tomber aux mains de l'assiégeant), que la flotte russe a encore du charbon — de quoi se battre et aller à Vladivostock, — qu'elle

s'est battue en effet, qu'elle a perdu trois cuirassés sur cinq, ce qui fait bonne mesure aux Japonais, que le reste enfin a pu rallier dans le grand port de Sibérie les trois croiseurs de l'amiral Jessen. Voilà donc une situation bien nette de ce côté-là : 2 cuirassés, 3 croiseurs cuirassés (avec le *Bayan*, venant de Port-Arthur), 2 croiseurs protégés (*Bogatyr* et *Pallada* venant de Port-Arthur), plus un nombre difficile à déterminer de torpilleurs et contre-torpilleurs.

Cette force navale fort sérieuse encore se proposera évidemment de faire sa jonction avec l'escadre Rodjestvensky, ou, tout au moins, de retenir devant Vladivostock le plus grand nombre possible de bâtiments japonais, ce qui soulagera d'autant les bâtiments arrivant d'Europe, dans la lutte inévitable et probablement décisive qu'ils auront à soutenir avant d'atteindre Vladivostock. La petite escadre Jessen (ou Skrydlof, si cet officier général juge à propos d'en exercer le commandement immédiat) devra donc se montrer fort entreprenante, fort résolue, faire de fréquentes sorties; elle ne craindra pas de s'engager à fond, surtout à l'époque où elle saura prochaine l'arrivée de l'escadre de la Baltique.

Et les Japonais? — J'y viens. Les Japonais ont une belle partie à jouer, et, s'ils s'en tirent à leur honneur, ce qui est fort possible, c'est qu'ils auront fait leur profit de l'étude du chapitre de la stratégie qui traite des « lignes intérieures ». Ils se trouveront placés en effet entre deux escadres russes tendant à se réunir, l'une, la plus faible, sur laquelle ils exerceront une action immédiate, puisqu'ils la tiendront bloquée ou qu'ils la surveilleront étroitement; l'autre, la plus forte, venant de loin, dissimulant sa marche, et que, jusqu'au dernier moment, ils ne sauront où prendre, à moins qu'elle ne commette la faute de s'engager dans ce couloir à étranglements successifs dont je parlais plus haut, qui va de Malacca à la Manche de Tartarie.

C'est la situation générale des flottes anglaises et franco-espagnoles en juillet 1805, quand Villeneuve revient des Antilles en Europe, tirant sur Brest, tandis que Ganteaume l'y attend, prêt à appareiller, mais bloqué par Cornwallis. Celui-ci détache au moment opportun quinze vaisseaux de sa flotte, qui en compte trente-cinq en tout, et les jette sur Villeneuve sous

le commandement de Calder. L'engagement est indécis : ni Calder ni Villeneuve ne sont des foudres de guerre. Cependant l'impression morale produite sur l'amiral français est telle qu'il n'ose plus, même après avoir reçu des renforts au Ferrol, remonter sur Ouessant. Il se retire à Cadix, le Kiao-tchéou ou le Shangaï de l'époque; Nelson survient, le bloque, et le beau plan de Napoléon s'évanouit.

Mais, pour que les opérations sur les lignes intérieures puissent réussir, pour que l'on puisse battre l'une des fractions de la force ennemie tout en contenant l'autre, ou les battre toutes deux successivement par le jeu de navette d'une réserve portée d'un côté et de l'autre au moment opportun, il faut réaliser certaines conditions. Il faut être *très manœuvrant*, comme on dit chez nous; mettons, si vous voulez, qu'il faut avoir de la vitesse et de l'endurance; il faut avoir du coup d'œil, la décision prompte, des subordonnés intelligents et énergiques pour commander les détachements, des éclaireurs nombreux, habiles et bien outillés (la télégraphie sans fil est admirable pour ces cas-là); enfin il faut, si l'on ne dispose que de forces inférieures à la totalité de celles de l'adversaire, que du moins ces forces soient sensiblement supérieures à chacune des fractions séparées de l'ennemi; sans quoi l'on risquerait trop d'être battu à la première rencontre, ou, victorieux, d'y éprouver des pertes qui ne permettraient plus d'en affronter une seconde.

Les Japonais réalisent-ils ces conditions, les réaliseront-ils surtout en décembre ou janvier prochain? Vitesse et endurance, je le disais tout à l'heure (et je n'ai pas été le seul à le remarquer) ont subi un sérieux déchet. Le coup d'œil, la décision peut-être aussi, quoique à un moindre degré; mais, les ressorts psycho-physiologiques des facteurs intelligence, jugement et caractère peuvent se retremper plus aisément qu'on ne répare des machines avariées ou des chaudières surmenées. J'ignore si l'amiral Togo a des lieutenants qui le valent : le combat de Chémoulpo ne saurait faire un très grand honneur à l'amiral Uriu, ni celui du 13 août à l'amiral Kamimoura. Cependant ces officiers généraux semblent de bons chefs de détachement. D'autre part, la flotte japonaise conserve, malgré ses pertes, avouées ou non, nombre de bons

éclaireurs, dont les commandants ont de l'activité et de la hardiesse. Quant au corps de bataille, au noyau solide, j'y trouve, sauf erreur, les trois cuirassés qui restent du type *Mikasa* (15 000 tonnes), le *Fuji* et le *Yashima*, un peu moins forts, le vieux *Chen-Yuen*, ancien cuirassé chinois, refondu, mais d'une valeur assez médiocre ; cinq croiseurs cuirassés fort bons du type *Asama*, deux autres, excellents aussi, *Nishin* et *Kasuga*, venus des chantiers italiens au début de la guerre ; et enfin les trois bâtiments du type *Matsushima*[1], que l'on ne sait trop comment qualifier, ayant des parties de navire de ligne, d'autres de croiseurs, et d'autres encore de gardes-côte, mais qui firent fort bien, il y a dix ans, au Yalou, et qui se sont honorablement conduits le 10 août dernier.

Si tel est bien l'effectif dont disposera l'amiral japonais (à supposer qu'il ne perde pas un seul navire dans la dernière sortie de l'escadre de Port-Arthur, — cette supposition est complaisante), reconnaissons que cet effectif satisfait à la dernière condition que je posais tout à l'heure ; et cela grâce à la puissance initiale des cinq cuirassés de 13 000 et 15 000 tonnes et à la valeur offensive des sept ou huit croiseurs cuirassés modernes. Voici d'ailleurs comment on pourrait répartir *grosso modo* les forces japonaises : le *Fuji*, le *Chen-Yuen*, les trois *Matsushima*, quelques croiseurs relativement anciens et une trentaine de torpilleurs seraient opposés à l'escadre de Vladivostock, avec ordre de s'engager à fond, de se sacrifier plutôt que de la laisser passer, tandis que les douze belles unités neuves avec les meilleurs éclaireurs et le reste des grands torpilleurs, les plus aptes à servir en haute mer, se porteraient le plus loin possible à la rencontre des Russes de la Baltique. Des croiseurs auxiliaires et d'autres bâtiments sans valeur militaire assureraient les communications, favorisées, du reste, par la disposition géographique des archipels japonais.

Ah ! quelles belles opérations vont se dérouler là-bas ! Quelles belles prises de contact, quelles habiles fausses routes, quelles feintes adroites, quels *raids* échevelés, quel harcèlement continuel par l'escadre légère japonaise des unités lourdes et lentes de l'escadre russe, quelles passes d'armes des torpil-

1. Il est question à l'instant de la perte de l'un d'eux, *Itsukushima*, qui aurait heurté une torpille fixe en rade de Port-Arthur. — Sous réserve, bien entendu.

leurs et contre-torpilleurs, et, finalement, quelle superbe bataille des deux gros, bataille qu'il faudra bien rendre plus décisive que la lointaine canonnade de l'autre jour, avec ses brillants mais inutiles intermèdes des escadrilles chargeant en fourrageurs.

Tout cela sera fort beau et palpitant d'intérêt ; nous autres, gens du métier et tranquilles spectateurs, nous en jouissons d'avance ; et pourtant !... Mais à quoi servirait de tristement philosopher ici sur le deuil de l'humanité et sur le démenti cruel que donne à tant de généreuses rêveries l'effroyable effusion de sang qui se fait là-bas ? Il est bien clair que la tuerie n'est pas près de finir et que nous n'y pouvons rien ; que les deux adversaires sont plus acharnés que jamais ; que, d'ailleurs les intérêts en jeu sont considérables, dépassant, on le sent bien, ceux des deux peuples entrés en conflit... Eh bien donc, « Au plus fort la poigne », comme disent nos matelots ! Et si l'on sait où vont forcément nos vœux, affirmons du moins que nous ne marchanderons pas nos louanges à celui des deux adversaires, quel qu'il soit, dont l'habileté, l'activité, la force morale auront, dans cette nouvelle phase de la lutte pour la maîtrise de la mer, définitivement fixé la victoire.

XXX

LA POPULATION

DE

LA GRÈCE ANCIENNE

Dans les républiques helléniques on distinguait en général trois catégories de personnes, les esclaves, les étrangers et les citoyens.

Il semble que les maîtres auraient dû encourager leurs esclaves à procréer ; car tout esclave qui naissait dans la maison était un capital fourni gratuitement par la nature, au même titre qu'un poulain, un veau ou un agneau, et, de même qu'un éleveur s'enrichit par la fécondité de son bétail, de même aussi une esclave prolifique pouvait être une source de profits. Il y avait en Grèce des gens qui spéculaient là-dessus : témoin ce Gellias d'Agrigente, qui montrait avec plaisir à ses hôtes les enfants que lui donnaient ses esclaves. Mais il est douteux que cet exemple ait été partout suivi. Divers indices tendent à établir que l'on s'efforçait plutôt de restreindre la natalité de cette classe. Au lieu de rapprocher les deux sexes, on avait soin de les séparer, surtout la nuit, et on ne tolérait leurs accouplements que de loin en loin ; « Nous ne devons pas permettre, dit Xénophon, que nos esclaves aient des enfants sans notre agrément ». C'était là une faveur qu'on accordait à ceux dont on tenait à récompenser ou à stimuler le zèle, et si, malgré toutes les précautions, il survenait au maître, par cette voie, plus d'esclaves qu'il n'en voulait, il n'hésitait pas à les supprimer.

Cette répugnance, si singulière au premier abord, pour les naissances serviles s'explique aisément. L'esclave n'avait de prix que s'il était en état de travailler. Tant qu'il était dans l'enfance, il ne rapportait rien et il dépensait. Il en était de lui comme des animaux, qui pendant quelque temps ne sont guère qu'un capital en espérance. Mais pour ceux-ci cette période d'attente est assez courte : pour les esclaves elle durait plusieurs années. Un esclave n'était vraiment productif qu'à l'âge adulte, et, si dès l'adolescence on le mettait à l'œuvre, il est clair qu'il rendait encore fort peu de services.

Avant 1848, le Conseil colonial de la Guadeloupe estimait « qu'un noir de douze ans avait coûté à son propriétaire cinq fois plus qu'il ne valait et le double de ce qu'il devait valoir à vingt-cinq ans ». Cette assertion est probablement exagérée ; mais il ne faudrait pas, d'autre part, tomber dans l'excès opposé, et dire, comme on l'a fait, que les frais d'entretien des jeunes esclaves se réduisaient à rien. Nous avons la preuve qu'en 329 avant J.-C., chaque esclave public entraînait pour le trésor athénien une dépense annuelle de deux cents francs, sans parler du logement, et qu'à Délos, vers l'année 180, on comptait pour la nourriture une moyenne de cent vingt francs et pour les vêtements une moyenne de quinze francs. Si l'on prend le tarif de Délos, qui est le plus faible, et qu'on le diminue des quatre cinquièmes pour les esclaves de un à douze ans, on verra que ceux-ci, au moins depuis leur sevrage, occasionnaient environ trente-neuf francs de frais par an, et cela sans compensation, puisqu'ils demeuraient forcément inactifs. C'était donc à peu près quatre cents francs qu'on était obligé de risquer avant qu'un esclave fût en mesure de rien gagner, et souvent on sacrifiait cette somme en pure perte, car la mortalité devait être considérable parmi ces enfants. Or les esclaves achetés revenaient beaucoup moins cher. Pour un prix approximatif de deux cents francs, on pouvait avoir un esclave ordinaire ; parfois même, quand cette marchandise abondait au lendemain de quelque guerre, on s'en procurait à un taux inférieur. Aussi jugeait-on préférable de les acquérir déjà adultes plutôt que de les faire produire à domicile.

Nous avons un témoignage positif de la rareté des esclaves

« nés à la maison ». Le hasard nous a conservé une foule d'actes d'affranchissement, où est indiquée l'origine des individus qu'on libère de la servitude. Dans plusieurs, la liberté est accordée simultanément à une femme et à ses enfants. Or, presque toujours, la femme n'a qu'un fils ou une fille, et c'est par exception que le nombre des enfants monte à deux, trois ou quatre. Il est vrai que ces familles ne sont peut-être pas toutes au complet; néanmoins, les exemples sont assez fréquents pour justifier une conclusion générale.

Malgré cette limitation systématique des naissances, les esclaves pullulaient. La guerre, la piraterie, d'autres causes encore les multipliaient à l'infini, et on ne remarque pas qu'ils aient jamais manqué sur les marchés. On les recrutait en Grèce et surtout à l'étranger, si bien que ce trafic avait pour effet d'enfler constamment la population des cités par l'immigration. Mais l'affluence des esclaves dépendait des besoins du pays. Aujourd'hui, quand un homme s'expatrie, il s'en va souvent à l'aventure, et il peut arriver qu'il aille dans une contrée où sa présence était inutile. Les esclaves, au contraire, étant achetés, ne vont que là où on les appelle, et on ne les appelle que si l'on y trouve un avantage.

Lorsqu'un individu était riche, il aimait à s'entourer d'une foule de serviteurs. Partout le travail domestique était accaparé par les esclaves, et il se compliquait à mesure qu'on avait plus de fortune. Il embrassait des besognes qui, de nos jours, en sont détachées, telles que la boulangerie, le tissage des étoffes, la confection des vêtements, et dans chaque partie du service il y avait un véritable gaspillage de main-d'œuvre. De petits ménages, qui chez nous n'auraient certainement pas l'idée de se pourvoir d'une « bonne », avaient un ou plusieurs esclaves. Le philosophe Aristote, sans vivre dans l'opulence, n'en avait pas moins de neuf, non compris les enfants. Par dédain des occupations manuelles, peut-être aussi par désir de paraître, on en réunissait chez soi le plus possible, au risque de se priver un peu sur quelque autre article de son budget, et on s'efforçait de mettre en pratique le précepte de Démocrite : « Use des esclaves comme des membres du corps, un pour chaque chose. » De toutes les formes du luxe, celle-là était la plus prisée et la plus répandue.

On sait, sans qu'il soit nécessaire d'insister, le rôle que jouaient les esclaves dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. Si parfois on a eu le tort de méconnaître l'importance du travail libre dans les sociétés antiques, il reste vrai qu'une large place, une place prépondérante peut-être, était réservée au travail servile. L'esclave était aussi indispensable au propriétaire foncier que les bœufs de labour et les instruments aratoires. C'est par les esclaves que les mines étaient exploitées. Ils remplissaient les boutiques, les ateliers, les comptoirs, les navires marchands. Aucune profession, depuis les plus relevées jusqu'aux plus humbles, ne leur était fermée, et on les regardait comme les agents, sinon exclusifs, du moins essentiels, de la production.

Cette institution se prêtait, avec une merveilleuse souplesse, aux combinaisons les plus variées. Il y avait des individus qui possédaient tous les esclaves dont ils avaient besoin; tel était le cas du père de l'orateur Lysias, qui laissa à ses héritiers une fabrique d'armes garnie de cent vingt ouvriers. D'autres, au lieu d'affecter une partie de leurs capitaux à cet objet, aimaient mieux prendre des esclaves en location, les embaucher quand ils avaient du travail, et les renvoyer dans les moments de chômage. Parmi les loueurs de main-d'œuvre qu'on nous signale à Athènes, figure Nicias, qui tirait de là un bénéfice net de cent soixante francs par jour. Enfin certains maîtres autorisaient leurs esclaves à travailler pour leur propre compte, en n'exigeant d'eux que le versement d'une redevance journalière de tant par tête.

Par l'esclavage, une cité augmentait à sa guise le nombre de ses habitants. Mais, comme la plupart des esclaves arrivaient du dehors et que tout esclave importé supposait une dépense d'argent faite par un particulier, ce procédé n'était de mise que dans les États riches. Un individu ne doublait son personnel domestique que s'il en avait les moyens. Un négociant, un industriel ne se procurait de nouveaux ouvriers que si ses affaires s'étendaient. L'accroissement de la population par les esclaves était donc un signe de prospérité, comme chez nous l'extension et l'amélioration de l'outillage.

L'histoire de la Grèce est caractérisée par l'essor économique qui commença au VIIIe siècle avant Jésus-Christ pour

ne plus s'arrêter qu'au IVe. Dans le principe, la Grèce n'était guère qu'une contrée agricole; mais peu à peu un changement s'accomplit. La configuration du pays, les qualités de la race, l'état social et politique, tout concourut à la tourner vers l'industrie, le commerce, la navigation, la colonisation, et partout naquirent des villes qui, comme Milet, Chalcis, Corinthe, Égine, et plus tard Athènes, trouvèrent dans ces voies nouvelles la richesse et l'éclat. Il se produisit là, en petit, un phénomène comparable à celui dont les peuples modernes ont tour à tour donné le spectacle. Toutes les sociétés progressives ont suivi cette marche, et la Grèce en cela ne fit qu'obéir à une loi de l'humanité.

De nos jours, le machinisme peut suppléer à l'insuffisance des bras et fournir autant de forces auxiliaires qu'il en faut. Les Grecs n'avaient pas cette ressource. La science n'était pas encore assez avancée pour multiplier à volonté les moyens mécaniques, et c'était l'homme qui devait, à lui seul, exécuter toute la besogne. De là le développement graduel de l'esclavage. Ce fut une ville maritime, Chio, qui la première introduisit chez elle des esclaves d'origine exotique. Son exemple fut imité par les cités qui avaient des besoins analogues, et ainsi se forma un courant régulier d'immigration qui, de tout l'Orient, amena en Grèce un supplément de travailleurs. Les seuls États qui échappèrent à cette innovation, du moins jusqu'au IVe siècle, sont ceux qui, comme la Béotie, la Phocide, la Locride et la majeure partie du Péloponèse, restèrent étrangers à l'évolution économique dont j'ai parlé.

Une autre cause favorisa le progrès numérique de la classe servile. Il est remarquable que les citoyens perdirent de plus en plus leurs habitudes laborieuses. Primitivement, personne ne méprisait le travail manuel, et on voyait même des fils de rois faire œuvre d'artisan. Dans la suite, au contraire, il arriva que l'aristocratie d'abord, puis la bourgeoisie riche, et finalement le peuple, répugnèrent de plus en plus au travail. Cette tendance s'observe ordinairement dans les pays esclavagistes, et ce n'est pas là une des conséquences les moins funestes de cette institution. Elle fut accentuée dans le monde hellénique par les nécessités militaires qui arrachaient constamment l'individu à ses affaires pour l'envoyer à l'armée,

On sait, sans qu'il soit nécessaire d'insister, le rôle que jouaient les esclaves dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. Si parfois on a eu le tort de méconnaître l'importance du travail libre dans les sociétés antiques, il reste vrai qu'une large place, une place prépondérante peut-être, était réservée au travail servile. L'esclave était aussi indispensable au propriétaire foncier que les bœufs de labour et les instruments aratoires. C'est par les esclaves que les mines étaient exploitées. Ils remplissaient les boutiques, les ateliers, les comptoirs, les navires marchands. Aucune profession, depuis les plus relevées jusqu'aux plus humbles, ne leur était fermée, et on les regardait comme les agents, sinon exclusifs, du moins essentiels, de la production.

Cette institution se prêtait, avec une merveilleuse souplesse, aux combinaisons les plus variées. Il y avait des individus qui possédaient tous les esclaves dont ils avaient besoin; tel était le cas du père de l'orateur Lysias, qui laissa à ses héritiers une fabrique d'armes garnie de cent vingt ouvriers. D'autres, au lieu d'affecter une partie de leurs capitaux à cet objet, aimaient mieux prendre des esclaves en location, les embaucher quand ils avaient du travail, et les renvoyer dans les moments de chômage. Parmi les loueurs de main-d'œuvre qu'on nous signale à Athènes, figure Nicias, qui tirait de là un bénéfice net de cent soixante francs par jour. Enfin certains maîtres autorisaient leurs esclaves à travailler pour leur propre compte, en n'exigeant d'eux que le versement d'une redevance journalière de tant par tête.

Par l'esclavage, une cité augmentait à sa guise le nombre de ses habitants. Mais, comme la plupart des esclaves arrivaient du dehors et que tout esclave importé supposait une dépense d'argent faite par un particulier, ce procédé n'était de mise que dans les États riches. Un individu ne doublait son personnel domestique que s'il en avait les moyens. Un négociant, un industriel ne se procurait de nouveaux ouvriers que si ses affaires s'étendaient. L'accroissement de la population par les esclaves était donc un signe de prospérité, comme chez nous l'extension et l'amélioration de l'outillage.

L'histoire de la Grèce est caractérisée par l'essor économique qui commença au VIIIe siècle avant Jésus-Christ pour

ne plus s'arrêter qu'au IVe. Dans le principe, la Grèce n'était guère qu'une contrée agricole; mais peu à peu un changement s'accomplit. La configuration du pays, les qualités de la race, l'état social et politique, tout concourut à la tourner vers l'industrie, le commerce, la navigation, la colonisation, et partout naquirent des villes qui, comme Milet, Chalcis, Corinthe, Égine, et plus tard Athènes, trouvèrent dans ces voies nouvelles la richesse et l'éclat. Il se produisit là, en petit, un phénomène comparable à celui dont les peuples modernes ont tour à tour donné le spectacle. Toutes les sociétés progressives ont suivi cette marche, et la Grèce en cela ne fit qu'obéir à une loi de l'humanité.

De nos jours, le machinisme peut suppléer à l'insuffisance des bras et fournir autant de forces auxiliaires qu'il en faut. Les Grecs n'avaient pas cette ressource. La science n'était pas encore assez avancée pour multiplier à volonté les moyens mécaniques, et c'était l'homme qui devait, à lui seul, exécuter toute la besogne. De là le développement graduel de l'esclavage. Ce fut une ville maritime, Chio, qui la première introduisit chez elle des esclaves d'origine exotique. Son exemple fut imité par les cités qui avaient des besoins analogues, et ainsi se forma un courant régulier d'immigration qui, de tout l'Orient, amena en Grèce un supplément de travailleurs. Les seuls États qui échappèrent à cette innovation, du moins jusqu'au IVe siècle, sont ceux qui, comme la Béotie, la Phocide, la Locride et la majeure partie du Péloponèse, restèrent étrangers à l'évolution économique dont j'ai parlé.

Une autre cause favorisa le progrès numérique de la classe servile. Il est remarquable que les citoyens perdirent de plus en plus leurs habitudes laborieuses. Primitivement, personne ne méprisait le travail manuel, et on voyait même des fils de rois faire œuvre d'artisan. Dans la suite, au contraire, il arriva que l'aristocratie d'abord, puis la bourgeoisie riche, et finalement le peuple, répugnèrent de plus en plus au travail. Cette tendance s'observe ordinairement dans les pays esclavagistes, et ce n'est pas là une des conséquences les moins funestes de cette institution. Elle fut accentuée dans le monde hellénique par les nécessités militaires qui arrachaient constamment l'individu à ses affaires pour l'envoyer à l'armée,

par l'attrait de la politique qui parfois l'absorbait tout entier, par la diversité des secours et indemnités pécuniaires que l'État distribuait et qui étaient autant de primes à l'oisiveté. Or, chaque fois qu'un homme libre désertait le travail, un esclave prenait sa place. Si l'on avait à ce sujet de bonnes statistiques, on constaterait, de siècle en siècle, un déplacement lent peut-être, mais continu, de la main-d'œuvre, un recul incessant des ouvriers et des employés libres devant les esclaves. Le champ d'activité, de plus en plus rétréci pour les premiers, s'élargissait de plus en plus pour les seconds, et il fallait que les marchands de chair humaine alimentassent sans interruption ce foyer d'appel toujours ouvert.

Les documents nous signalent dans quelques cités la présence d'une masse énorme d'esclaves, 400 000 en Attique, 460 000 à Corinthe, 470 000 dans la petite île d'Égine. Mais il est évident que ces chiffres sont faux ; comment admettre en effet qu'abstraction faite de la population libre, Égine ait compté 4 700 habitants par kilomètre carré, Corinthe 522 et l'Attique 150? Le malheur est que nous ignorons dans quelle mesure ils le sont. Ceux qu'on a essayé de leur substituer ne sont pas moins arbitraires, et c'est par pure hypothèse qu'on attribue à l'Attique 100 000 esclaves, à Corinthe 60 000 et à Égine 70 000. Le premier surtout paraît beaucoup trop faible, lorsqu'on réfléchit que la plupart des familles athéniennes étaient servies par des esclaves, que certaines en possédaient plus de cinquante, et que des textes dignes de foi mentionnent des patrons qui en avaient jusqu'à six cents et même mille. De l'ensemble des témoignages, se dégage cette impression que les esclaves abondaient partout où le travail était très intense; mais la natalité n'y était pour rien. Si cette classe augmentait dans un pays, ce n'était pas à cause de la fécondité des mères et de l'excédent des naissances, c'était parce que ce pays était riche et qu'il tirait de l'étranger une multitude de bras. Le nombre des esclaves était en rapport avec la fortune publique, parce qu'on ne les acquérait que là où on pouvait les payer et les occuper.

L'esclave sortait souvent de la servitude. Cet avantage lui était conféré par son maître, tantôt du vivant de celui-ci,

tantôt par testament, et la concession en était ou bien gratuite, ou bien subordonnée au paiement d'une rançon. Il arrivait parfois, mais très rarement, que l'esclave était libéré soit par la loi, soit par une décision de l'autorité publique.

On devine sans peine que la classe des affranchis avait de l'importance surtout dans les États riches. D'abord c'était là, on l'a vu, que s'accumulaient les esclaves, et il va de soi qu'il y avait une relation numérique entre ces deux sortes de gens. En outre, dans un pays prospère, l'esclave avait plus de chances qu'ailleurs d'amasser le prix de sa rançon.

Il est difficile d'apprécier jusqu'à quel point la pratique de l'affranchissement affectait le chiffre total de la population d'une cité. La première idée qui se présente à l'esprit, c'est qu'elle le laissait intact. L'élévation d'un esclave à la dignité d'homme libre était ici indifférente, puisque l'individu, après comme avant sa promotion, ne comptait jamais que pour un. Au surplus, le maître stipulait volontiers que l'affranchi lui continuerait pendant quelque temps ses services, si bien que provisoirement ce dernier conservait sa position de la veille. Mais les choses ne se passaient pas toujours de cette manière. Il était assez usuel que le maître octroyât d'emblée une liberté complète et que l'affranchi obtînt, suivant l'expression consacrée, le droit « de faire ce qu'il voulait et d'aller où il voulait ». S'il en profitait pour s'établir au dehors, il amoindrissait d'une unité la population de l'État qu'il quittait, et à la longue il pouvait se faire que ces départs la diminuassent sensiblement. La question est donc de savoir si cette éventualité était très fréquente. Or l'affranchi n'était guère enclin à se déplacer. S'il émigrait dans une cité voisine, il y retrouvait la même condition, puisque partout l'étranger et l'affranchi étaient traités pareillement. Il est vrai qu'il échappait alors à l'autorité de son ancien maître; mais cette autorité était une protection plus encore qu'une charge, car le maître avait le devoir de l'assister, de l'aider à gagner sa vie, et souvent il l'employait lui-même ou lui procurait du travail. L'affranchi perdait cette garantie au delà de la frontière, et c'est pourquoi il se gardait habituellement de la franchir.

Loin de réduire la population, l'affranchissement servait à l'accroître. Supposez un homme qui se sépare par ce procédé

d'une partie de ses esclaves. A moins de restreindre son train de maison ou ses affaires, il sera obligé d'en acheter un nombre égal, et il le fera d'autant plus qu'il aura, par la vente de la liberté, réalisé un plus fort bénéfice. Le vide formé par la libération d'un esclave était donc immédiatement comblé. Pour un affranchi que l'on congédiait, on acquérait un nouvel esclave, et chaque fois c'était un être humain de plus qui pénétrait dans le pays.

L'affranchi, n'étant pas citoyen, ne pouvait pas posséder d'immeubles, si ce n'est par autorisation spéciale du peuple. Mais il pouvait s'occuper de commerce et d'industrie, et par ce moyen parvenir à une honnête aisance ou même à la fortune. On en cite beaucoup qui exerçaient des métiers lucratifs et dont le rang social était assez haut; ils semblent notamment avoir eu presque le monopole des opérations financières. Or, en ce cas, ils faisaient comme tout le monde : ils achetaient, eux aussi, des esclaves, soit pour le service domestique, soit pour leurs ateliers et leurs bureaux, et ainsi ils étaient à leur façon des agents d'immigration, puisqu'ils appelaient à eux tout un personnel désormais indispensable à leur profession et à leur bien-être.

Ce n'est pas tout. Dans la classe servile, la natalité était sans cesse entravée par le maître qui ne voulait pas avoir à sa charge des bouches inutiles. Cet obstacle disparaissait pour l'affranchi. Du jour où un individu était déclaré libre, sa fécondité n'était limitée que par sa propre volonté, et non plus par celle d'autrui, et il est probable qu'il n'y apportait pas les mêmes restrictions. Il était naturel que cet homme eût le désir de fonder une famille et de se procurer les joies de la paternité. Il lui fallait avoir des enfants pour être certain de recevoir après sa mort ces honneurs funèbres auxquels les anciens attachaient tant de prix. S'il était pauvre, il tirait parti de leur travail et se ménageait en eux une ressource pour sa vieillesse. S'il était riche, il se croyait intéressé à laisser des héritiers directs; sans quoi, le fruit de ses épargnes passait de droit à son ancien maître. Tout l'engageait en un mot à éviter la stérilité, qui auparavant lui était presque imposée, et la population s'en ressentait.

*
* *

Les étrangers domiciliés ou métèques tenaient une large place dans la plupart des cités ; c'étaient des gens qui avaient abandonné sans esprit de retour leur pays d'origine. Leur situation juridique était à peu près identique à celle des affranchis. Comme la loi leur refusait le droit de propriété immobilière, ils se consacraient forcément à l'industrie et au commerce, et ils fournissaient non seulement des ouvriers, des artisans, des matelots, des marchands de détail, mais encore des chefs d'entreprise, des armateurs, des banquiers et des négociants. Ils se rendaient de préférence dans les cités qui pouvaient offrir un aliment à leur activité et à leurs spéculations, c'est-à-dire dans les ports de mer, les centres de grande production et les villes de gros trafic. La remarque que nous avons faite au sujet des esclaves s'applique également à eux ; ils étaient d'autant plus nombreux dans un État, que cet État était plus prospère : leur affluence allait de front avec la richesse.

A Athènes, par exemple, on voit que vers la fin du ve siècle avant Jésus-Christ, les métèques, avec les affranchis, atteignaient le chiffre de 100 000 âmes contre 120 000 citoyens, soit la proportion de cinq à six. Ce chiffre baissa dans le siècle suivant ; néanmoins, en 309, on comptait un métèque pour deux citoyens. Les étrangers n'étaient pas uniformément répartis sur le territoire de l'Attique ; ils s'installaient le plus volontiers à Athènes et au Pirée. Sur 246 métèques, dont la résidence nous est indiquée, 87 logeaient à la campagne et 159 habitaient la ville ou son annexe maritime. Cela montre bien la nature de leurs professions.

L'aversion de Platon pour la fortune mobilière se traduit par une hostilité toute pareille envers les immigrés. Dans la république de ses rêves, il tolère la présence de ceux-ci, parce qu'il faut évidemment que quelqu'un exerce les métiers interdits aux citoyens ; mais il exige qu'ils partent au bout de vingt ans avec tout ce qu'ils possèdent, et si, avant ce délai, ils dépassent une certaine somme de richesse, ils devront s'en aller dans les trente jours. Cette mesure a pour objet essentiel d'empêcher l'accumulation des capitaux. La chose est si vraie

que, lorsqu'un étranger ne séjourne pas et vient simplement en touriste, Platon recommande de le bien accueillir.

Sparte était un État continental, plus soucieux de maintenir sa prépondérance militaire et ses vieilles institutions que de s'enrichir ; aussi se montrait-elle peu hospitalière pour les étrangers. Contre eux, elle employait fréquemment le procédé brutal de l'expulsion. Elle les autorisait à pénétrer chez elle au moment des fêtes et à y demeurer quelques jours ; mais il ne semble pas qu'elle leur ait permis de s'y fixer. On n'a pas la moindre preuve de l'existence en Laconie d'une classe de métèques. C'est tout au plus si l'on y aperçoit de rares individus de cette espèce.

Quel contraste avec les cités dont le développement économique était plus avancé ! Là on ne se contentait pas d'ouvrir la frontière toute grande aux étrangers ; on les invitait à entrer et on s'appliquait à les garder. Nulle part cette politique ne se manifeste avec autant de netteté qu'à Athènes. « Notre cité, dit un écrivain du ve siècle avant J.-C., a besoin de métèques à cause de sa marine et de la multiplicité de ses métiers. » C'est de cette pensée que s'inspira toujours le parti progressiste : Solon, Pisistrate, Thémistocle, Périclès furent tous favorables aux étrangers qui apportaient en Attique soit des capitaux, soit certaines aptitudes professionnelles. Ils n'étaient pas arrêtés par la crainte de susciter des concurrents aux citoyens ; ils estimaient que plus il y aurait de travailleurs, mieux cela vaudrait. D'ailleurs, s'il est vrai, comme je l'ai déjà noté, que les citoyens prirent de plus en plus le goût de l'oisiveté, il fallut bien que la classe des métèques, avec celle des esclaves, les suppléât, et de fait on remarque qu'il y eut, à partir du IVe siècle, un empiètement graduel à la fois du travail servile et du travail des étrangers.

Il existait à Athènes une foule d'usages profitables aux métèques. On leur accordait une entière liberté d'allure et de langage, et un conservateur déplorait que rien extérieurement ne les distinguât des citoyens. Ils n'étaient point parqués dans un quartier spécial, comme à Gortyne ; ils habitaient où il leur plaisait. Ils participaient aux cérémonies religieuses, et leurs filles figuraient dans la procession solennelle des Panathénées. Ils avaient toutes les facilités désirables pour

célébrer leurs cultes particuliers ; on leur permettait même d'élever des sanctuaires en l'honneur de leurs dieux, fussent-ils absolument étrangers à l'Olympe grec, et on leur concédait des terrains à cet effet. La loi les protégeait dans leurs biens et dans leurs personnes presque autant que les citoyens, et, le cas échéant, on défendait leurs intérêts au delà des frontières. Il y avait toute une hiérarchie de faveurs qu'on leur octroyait au fur et à mesure qu'ils en paraissaient dignes : exemption totale ou partielle de certaines charges, assimilation aux citoyens en matière d'impôts, droit d'acquérir des immeubles, enfin, comme récompense suprême, droit de cité.

Quelques novateurs auraient souhaité qu'on fût encore plus généreux. Lorsque vers l'année 350 av. J.-C. Xénophon se demanda par quels moyens on pourrait restaurer la puissance affaiblie d'Athènes, il songea aussitôt aux métèques et il proposa une série de réformes destinées à les séduire : abolition des coutumes qui blessaient gratuitement leur amour-propre, création d'une magistrature investie à leur égard d'un droit de tutelle, abandon des emplacements vacants dans la ville avec faculté d'y bâtir des maisons, dispense du service militaire dans l'infanterie, admission des plus riches dans le corps aristocratique des cavaliers. Ce conseil ne fut pas écouté ; mais Athènes n'en resta pas moins le point de mire de quiconque cherchait une nouvelle patrie. Un contemporain de Xénophon le déclare expressément : « Elle se montre, dit-il, si libérale aux étrangers, elle s'adapte si aisément à leurs besoins, qu'elle attire aussi bien ceux qui veulent gagner leur vie que ceux qui veulent jouir de leur fortune. Heureux ou malheureux, ce n'est pas en vain qu'ils s'adressent à elle : elle offre aux uns la plus agréable résidence et aux autres l'asile le plus sûr. »

Nul doute que cette politique n'ait été suivie, à des degrés divers, par les cités qui ne se suffisaient pas à elles-mêmes. Nous savons que plusieurs d'entre elles se montraient fort accueillantes pour les étrangers. Cela tenait parfois à l'humeur de leurs habitants ; mais cela dépendait encore plus de leur état économique. Leur sociabilité dérivait d'une exacte compréhension de leurs intérêts. Rhodes est peut-être, de toutes les républiques anciennes, celle qui fut le mieux

organisée en vue du commerce; aussi était-elle pleine de métèques. Je n'examine point s'il n'eût pas été préférable que partout le travail fût aux mains des seuls citoyens. Je dis simplement qu'étant données les mœurs et les institutions, une ville de commerce et d'industrie ne pouvait se passer de ces gens-là, et qu'alors toutes les barrières s'abaissaient devant eux.

Ce n'était pas uniquement par eux-mêmes, par l'apport de leurs personnes et de leurs familles, que les métèques grossissaient la population ; ils y contribuaient aussi d'une autre manière. S'il y avait des pauvres parmi eux, les riches n'y manquaient pas non plus. La fabrique la plus considérable que nous connaissions dans le monde hellénique était à un métèque athénien. Un individu originaire de Thrace n'occupait pas moins de mille esclaves dans les mines du Laurion. Certains faisaient fortune dans les banques, les entreprises de travaux publics, le commerce maritime. Leur activité étant dirigée tout entière vers le gain, il leur arrivait souvent de gagner beaucoup d'argent, et nous savons que dans toute la Grèce, depuis Athènes jusqu'à Byzance, ils possédaient des capitaux abondants.

Or les métèques riches agissaient comme les citoyens riches: ils achetaient des esclaves, car l'esclave était l'accompagnement obligatoire de la richesse. Même s'ils bornaient leur ambition à mener la vie oisive du rentier, il leur fallait à domicile un personnel de serviteurs. Une nécessité analogue, et plus impérieuse encore, pesait sur ceux qui étaient dans les affaires, puisque le travail servile tendait à tout envahir. Il s'ensuit que tout métèque riche était le centre d'un groupe d'esclaves. Sa venue dans une ville n'ajoutait pas seulement une unité à la population; elle y ajoutait, soit immédiatement, soit à la longue, autant d'unités que cet homme amenait ou acquérait d'auxiliaires.

Mais ici une question se pose. Si les métèques arrivaient des pays non helléniques, leur immigration était pour la Grèce un bénéfice net; si, au contraire, ils étaient Grecs eux-mêmes, leurs déplacements pouvaient modifier la population de telle ou telle cité isolée; mais ils ne changeaient rien au chiffre total de l'ensemble. Or les métèques se re-

crutaient à la fois parmi les Barbares et parmi les Grecs, dans une proportion qu'il est impossible d'établir exactement. Il est certain que les Grecs dominaient et même qu'ils avaient une assez forte majorité ; mais à côté d'eux on aperçoit aussi des Asiatiques, des Africains, des Thraces, et bien d'autres. La puissance d'attraction d'une cité se faisait sentir partout où rayonnait son action politique et commerciale, et, quand elle était assez énergique pour franchir les limites du monde grec, elle entraînait les Barbares. Il y eut donc de ce chef une infiltration permanente d'éléments exotiques, et elle fut régie par la même loi que nous avons signalée à propos des esclaves. S'il se forma entre l'étranger et les républiques helléniques un double courant d'esclaves et d'hommes libres, c'est parce que ces républiques étaient riches et travailleuses. Les premiers venaient de force, tandis que les seconds venaient spontanément et par intérêt ; mais les uns et les autres obéissaient à la même impulsion et remplissaient le même office. Ils allaient là ou étaient les capitaux et les chances de gain, et ils y apportaient avec eux un surcroît de prospérité et de population.

*
* *

Le problème est plus délicat en ce qui touche les citoyens, par suite des intérêts multiples qui étaient ici en conflit.

Les philosophes grecs insistent de leur mieux sur la nécessité de restreindre cette classe. Platon veut qu'une cité ait « un territoire suffisant à l'entretien d'une certaine quantité d'habitants modérés dans leurs désirs », et que cette quantité soit telle « qu'ils puissent soit se défendre contre les attaques de leurs voisins, soit leur prêter main-forte à l'occasion ». Le chiffre de la population civique doit donc être, d'après lui, tout relatif et dépendre du chiffre qu'atteindra celle des États limitrophes. Néanmoins, pour des raisons qu'il est superflu de rappeler, il finit par décider qu'il y aura cinq mille quarante familles, pourvues chacune d'un domaine indivisible et inaliénable. On aura soin que le nombre de ces familles demeure immuable. Les garçons se marieront de trente à trente cinq ans, et les filles de seize à vingt. Pendant les dix premières

années, les époux s'appliqueront à avoir des enfants ; après ce délai, on les tiendra quittes, si l'union a été féconde ; sinon, on les séparera. Pour assurer la perpétuité des familles par les mâles, on permettra aux pères qui auront plusieurs fils d'en céder à ceux qui n'en auront pas. Si la natalité est exagérée, le gouvernement « interdira la génération », et, si ce n'est pas assez, il enverra au dehors, pour y fonder une colonie, l'excédent des citoyens. Par contre, il se pourra que les naissances soient en déficit, et que les exhortations des vieillards, les flétrissures et les distinctions honorifiques soient incapables de remédier au mal, — ou bien encore que les guerres et les épidémies ramènent la population à un niveau trop bas. Dans ce cas, on se résignera à l'obligation fâcheuse, mais inévitable, d'appeler des éléments de qualité inférieure, c'est-à-dire probablement des étrangers.

Aristote part de ce principe qu'une cité, comme toute chose, ne doit être ni trop petite ni trop grande. Trop petite, elle ne trouve pas en elle les moyens nécessaires à son existence, et le propre d'une cité est de n'avoir besoin de personne. Trop grande, elle est non pas une cité, mais une nation, et dès lors elle est très difficile à gouverner. Comment, par exemple, un général commandera-t-il à une multitude excessive de soldats? Quel héraut se fera entendre dans l'assemblée, s'il n'a pas une voix de stentor? Il est bon que tous les citoyens se connaissent entre eux, qu'ils sachent s'apprécier mutuellement ; sinon, les magistratures seront mal ordonnées et les jugements mal rendus. Enfin, lorsqu'un État est très peuplé, rien n'est plus aisé pour les étrangers que de se glisser frauduleusement dans les rangs des citoyens. Ainsi Aristote estime qu'un chiffre élevé de population est un inconvénient, soit qu'il provienne de l'étendue du territoire, soit qu'il tienne au taux de la natalité. Dans la première hypothèse, le défaut ne peut être conjuré qu'au moment où la cité est constituée ; dans la seconde, c'est l'affaire de l'autorité publique.

Les mariages auront lieu pour les femmes à dix-huit ans, pour les hommes à trente-sept ; c'est l'âge où ces derniers ont la plénitude de leur vigueur. On choisira de préférence le mois de Gamélion, qui correspond à notre mois de janvier. D'ailleurs, on consultera au préalable un médecin, qui aura

à déterminer le moment où le corps est le mieux disposé. En tout cas, il faudra cesser d'engendrer après la cinquante-cinquième année. Durant la grossesse, on veillera attentivement sur la santé de la femme, sur son alimentation qui devra être substantielle, sur son état mental qui devra être calme et paisible. Si l'enfant naît malingre ou difforme, on le jettera à la rue : à quoi bon conserver un être destiné à périr bientôt ou à végéter misérablement? Si l'on s'aperçoit que la population grandit trop, on limitera la faculté de procréer des enfants, et si, malgré tout, il y a trop de femmes enceintes, on les fera avorter, non pas en cachette, mais ouvertement et pour obéir à la loi. La seule condition requise sera que le fœtus n'ait pas encore donné signe de vie.

Les opinions des philosophes ne sont pas à négliger, parce qu'il est toujours intéressant de savoir ce que de grands esprits ont pensé. Mais, pour l'historien, elles n'ont le plus souvent qu'une valeur médiocre, sauf dans le cas où elles ont passé dans les faits. Tant qu'elles restent à l'état de théories, il n'a guère à en tenir compte. Qu'importe à ses yeux une vue personnelle de Platon ou d'Aristote, si elle n'est pas sortie du domaine de la spéculation? Il attache beaucoup plus de prix, surtout lorsqu'il s'agit d'un peuple libre, au sentiment de la foule qu'à celui des penseurs, et une institution concrète l'éclaire mieux qu'une notion abstraite ou un système dogmatique. En Grèce, notamment, il n'est pas rare de noter une contradiction absolue entre les conceptions des philosophes et les tendances de la masse des citoyens. Il en est ainsi pour ce qui concerne le travail. Il pourrait en être de même de la population. A supposer que le point de départ des unes et des autres fût identique et qu'une idée commune les inspirât, il n'en subsiste pas moins que la pratique conduit à des tempéraments dont la logique n'a cure et qu'une société s'arrête parfois à mi-chemin, alors qu'un théoricien va jusqu'au bout.

Le service militaire étant la première des obligations civiques, il fallait, semble-t-il, qu'une cité eût de nombreux citoyens pour avoir de nombreux soldats; de là vient sans doute qu'à Sparte, c'est-à-dire dans un État où tout était tourné vers la guerre, le célibat était considéré comme un

délit. Cependant le souci de la défense nationale influait, en somme, assez peu sur la natalité du monde grec. On pouvait, en effet, se procurer des soldats ailleurs que parmi les citoyens. Les métèques étaient régulièrement enrôlés, et souvent dans une forte proportion. On avait encore la ressource, dans les circonstances graves, de recourir aux esclaves. Enfin, l'habitude se répandit de faire appel aux mercenaires, et ceux-ci, après avoir été au début un simple appoint, en arrivèrent à former presque toute l'armée.

On avait un moyen factice d'augmenter la classe des citoyens, c'était de prodiguer les naturalisations d'étrangers. Cette faveur était accordée tantôt à des individus isolés, tantôt à des groupes d'individus. Lorsqu'on voulait réparer les effets de quelque calamité qui avait dépeuplé le pays, on faisait de larges promotions de citoyens, et alors on ne se montrait pas difficile dans les choix; parfois on allait jusqu'à accueillir, les yeux fermés, quiconque se présentait. Clisthène procéda ainsi à Athènes dans un intérêt politique, quand, pour renforcer le parti démocratique dont il était le chef, il donna le droit de cité à une multitude de métèques et d'affranchis. Mais d'ordinaire on était moins généreux. Même dans les républiques les plus ouvertes, ce privilège envié n'était octroyé qu'après un long stage et en récompense d'une suite de services. Le gain normal de la population civique était donc, de ce chef, assez médiocre. La fraude elle-même n'était pas toujours efficace; car les listes des citoyens étaient périodiquement revisées et les intrus sévèrement punis. J'ajoute que, si l'on excepte les moments de crise où l'État offrait ce titre à qui était désireux de le prendre, la plupart des naturalisés se trouvaient déjà sur place. Ce n'étaient pas des gens qui accouraient tout exprès du dehors pour jouir de cet avantage; ils étaient depuis longtemps établis dans la contrée, et la distinction qu'ils recevaient enlevait à la classe des métèques tout ce qu'elle apportait à celle des citoyens, de sorte qu'il y avait compensation. Quant aux naturalisations en masse, elles servaient plutôt à boucher des trous qu'à créer des citoyens supplémentaires.

La raison principale, qui amena Malthus à préconiser la limitation volontaire des naissances, fut la persuasion que la

population augmente beaucoup plus vite que les moyens de subsistance. Aujourd'hui cette opinion est reconnue fausse. En Grèce, on ne l'exprimait pas dans des termes aussi rigoureux que Malthus ; mais le préjugé était en vogue, du moins à l'état de pressentiment obscur. On était convaincu que les citoyens ne devaient pas être fort nombreux, sous peine de mourir de faim. Le sol en général était peu fertile et les procédés de culture bien inférieurs aux nôtres. Il y avait donc presque toujours un déficit de denrées alimentaires, notamment en Attique, et par là on se trouvait constamment à la merci de l'étranger. La législation athénienne sur les blés atteste une crainte permanente de la disette. Encore cette cité avait-elle la chance de posséder une marine puissante, qui lui permettait d'assurer la régularité des arrivages, et des mines d'argent qui lui fournissaient un numéraire abondant. Mais que dire de celles qui n'avaient ni métaux précieux, ni industrie active, ni commerce lointain ? Elles devaient s'arranger pour vivre sur leur propre fonds, puisqu'il leur était difficile de s'approvisionner au dehors. Aussi, lorsqu'il s'était établi une espèce d'équilibre entre la production et la consommation, on tenait à ce qu'il ne fût plus troublé, et la meilleure précaution paraissait être de ne pas accroître le nombre des bouches à nourrir. Comme on ne croyait pas alors à la possibilité d'étendre indéfiniment les moyens d'existence, il était naturel que l'on crût à la nécessité de restreindre les besoins, et ainsi se formait dans la classe des citoyens un état d'esprit défavorable à la natalité.

Un autre motif se joignit à celui-là pour conseiller la prudence. Ce que les Grecs demandaient à l'État, ce n'étaient pas seulement les biens que toute société civilisée en attend, je veux dire la sécurité extérieure, l'ordre intérieur, la garantie des droits individuels, ils exigeaient en outre de lui certains profits matériels. La cité étant un groupement d'intérêts autant qu'une association morale, chacun réclamait sa part d'avantages palpables. Sous le régime aristocratique, les nobles se réservaient la majeure partie du butin, vendaient la justice aux plaideurs et exploitaient les roturiers sans vergogne. Dans les démocraties, le peuple prenait sa revanche. Par l'impôt et la confiscation il extorquait aux riches des

sommes considérables, et, au lieu de les affecter exclusivement aux besoins généraux de l'État, il se les attribuait volontiers à lui-même. Pendant les fêtes, il se nourrissait et s'amusait aux frais du Trésor ou des riches; le reste du temps il se faisait payer pour assister à l'assemblée et siéger dans les tribunaux, et, s'il y avait des excédents budgétaires, il en ordonnait souvent la répartition. Le citoyen, surtout le citoyen pauvre, était un parasite à la charge de l'État, et le gouvernement devait s'ingénier pour satisfaire ses convoitises. Or, il est clair que plus on conviait d'individus à la curée, et plus les portions étaient réduites. Puisque le fonds commun était limité, le nombre des ayants droit devait l'être également. Un accroissement exagéré de la population civique eût été pour tous un malheur, et il était préférable qu'elle demeurât stationnaire et même qu'elle baissât.

Il y avait une république où la loi elle-même nuisait à la natalité, c'était Sparte. Là chaque citoyen possédait au cœur du pays un petit domaine, concédé gratuitement par l'État et suffisant pour son entretien. Des serfs, désignés sous le nom d'ilotes, cultivaient ces terres moyennant une redevance annuelle. Le taux en avait été fixé une fois pour toutes et jamais il ne fut modifié. Il semble qu'on l'eût évalué d'une façon assez stricte. Nous savons en effet que le maître touchait soixante hectolitres de grain. Or, il dépensait à lui seul pour son repas du soir, qu'il partageait avec ses concitoyens, une dizaine d'hectolitres, et il lui en fallait encore pour son repas du matin et pour sa famille. Ajoutez qu'il n'avait point d'autre ressource : tout commerce, toute industrie, toute occupation lucrative lui étaient interdits; on voulait que rien ne le détournât de ses devoirs civiques et qu'il fût toujours à la disposition de l'État.

Dans les premiers temps, Sparte fit quelques conquêtes autour d'elle, particulièrement en Messénie, et il est probable qu'on en profita pour élargir un peu les lots primitifs. Mais bientôt ce mouvement d'expansion s'arrêta et les revenus privés se consolidèrent. Or, il est notoire que du jour où un rentier cesse de s'enrichir, il s'appauvrit. Sans doute la redevance du Spartiate échappa à cette cause de dépréciation qui

provient de l'avilissement de l'argent, puisqu'elle était perçue en nature. Mais, si forte que fût la discipline sociale, elle fut incapable d'empêcher l'amour du bien-être et le progrès du luxe. Ces goûts nouveaux commencèrent à poindre vers la fin du ve siècle avant J.-C., quand les métaux précieux affluèrent au lendemain de la guerre de Péloponèse, et ils persistèrent, en s'aggravant, lorsque la décadence arriva. On s'accoutuma à dépenser davantage alors que les revenus ne changeaient pas, et cette imprévoyance obligea les citoyens à emprunter. Le fléau des dettes prit très vite une grande extension, et, comme les capitaux ne se reconstituaient pas par le travail, il conduisit ceux qu'il atteignait à une gêne irrémédiable, lorsqu'il ne les condamnait pas à une ruine totale.

Le Spartiate avait toujours été intéressé à ne pas se surcharger d'enfants, puisqu'il avait pour vivre un revenu médiocre et invariable. Il dut se surveiller encore plus dès que ses dépenses somptuaires s'accrurent. Aussi voit-on qu'au IVe siècle av. J.-C., on se plaignait déjà du déclin de la natalité. Le gouvernement, alarmé, essaya de l'enrayer en affranchissant de certaines corvées militaires les pères de trois enfants, et en exemptant d'impôts les pères de quatre. Ce n'était pas se montrer bien exigeant, et pourtant la mesure fut inefficace. Peut-être eût-il mieux valu abolir tout simplement les prescriptions qui vouaient le citoyen à l'oisiveté; mais nul n'y songea. Bientôt on ne se contenta pas de limiter le plus possible la fécondité matrimoniale; on cessa même de se marier. Polybe nous décrit au second siècle des communautés de frères, réunis sur le domaine familial, avec une femme unique dont ils usaient à tour de rôle et qui leur donnait à tous des enfants. Cette pratique singulière remontait très haut; mais, tandis qu'autrefois elle avait pour objet d'empêcher l'extinction de la famille en autorisant un citoyen impuissant à se faire suppléer par un homme du même sang que lui, désormais elle ne servait qu'à diminuer le nombre des ménages, et par conséquent des naissances.

On s'explique dès lors que la population civique ait décru d'une façon continue. S'il est douteux qu'en 479 av. J.-C. elle ait compté 8000 mâles adultes, les calculs les plus modé-

rés lui en attribuent au moins 3 000 en 418. Or, une centaine d'années plus tard, elle n'en avait plus, d'après Aristote, qu'un millier, et il ne lui en restait que 700 au milieu du siècle suivant. On a essayé d'épiloguer sur ces chiffres ; on a prétendu que, si les citoyens s'étaient raréfiés, c'est parce que beaucoup d'entre eux étaient tombés dans les classes inférieures. Mais les textes, consultés sans idée préconçue, prouvent qu'il y eut vraiment dépopulation. Ce phénomène tient à des causes diverses, notamment à la fréquence des guerres. Je crois cependant que la principale fut la restriction de la natalité. Il était assez ordinaire, au IVe siècle, qu'il se trouvât dans les familles une fille unique pour recueillir l'héritage paternel; c'est l'indice, non pas qu'on s'arrêtait à un premier enfant, mais que les enfants n'abondaient pas.

Dans les autres États grecs, le citoyen n'était pas assujetti par la loi aux mêmes conditions d'existence qu'à Sparte. Néanmoins, le fait que nous avons constaté ici fut à peu près universel. Si l'on considère Athènes, dont l'organisation et les mœurs furent toutes différentes, on remarque dans le courant du Ve et du IVe siècle av. J.-C., que le nombre des citoyens âgés de plus de dix-huit ans paraît avoir baissé d'un tiers environ. Cette chute fut en partie déterminée par des causes accidentelles, comme la peste qui, de 430 à 427, enleva 4 700 hommes, et aussi la guerre, surtout la guerre du Péloponèse. Mais habituellement un peuple viril ne tarde pas à combler les vides créés par de tels fléaux. Si Athènes ne parvint pas à réparer ces pertes, si même le déficit s'accentua dans la suite, c'est évidemment pour des motifs non plus transitoires, mais permanents, dont l'action s'étendit à la Grèce entière.

Vers la fin du IVe siècle, de graves perturbations survinrent dans la Méditerranée orientale. La Grèce, comme on l'a dit, « ne fut plus au point central du commerce et de la politique. » La formation de l'empire d'Alexandre et des royaumes qui lui succédèrent déplaça, pour ainsi parler, l'axe de la prospérité économique en faisant surgir partout des villes nouvelles, qui furent les rivales des villes helléniques et qui bientôt les supplantèrent. C'est à Éphèse, à Rhodes, à Alexan-

drie, à Pergame que passa la prépondérance; c'est là que s'élabora désormais la richesse, et, sauf quelques exceptions, les cités de la Grèce propre ne jouèrent plus qu'un rôle effacé.

A la même époque se produisit un exode ininterrompu de ses habitants. L'Orient attirait à lui tous ceux qui aimaient les aventures ou qui avaient envie de faire fortune. Ils s'en allaient, légers d'argent, mais pleins d'espérance, vers ces contrées immenses dont on leur disait tant de merveilles et qui semblaient ouvrir à leur activité et à leur intelligence un champ presque illimité. Soldats mercenaires, fonctionnaires publics, artisans, employés, traficants, usuriers, précepteurs, médecins, ils ne dédaignaient aucune profession et ils réussissaient dans toutes. Le Grec n'est dépaysé nulle part; à plus forte raison était-il prompt à s'acclimater dans ces monarchies à demi hellénisées d'Asie et d'Afrique, où il retrouvait à chaque pas sa langue et ses compatriotes. Il se tourna également vers l'Occident à mesure que les rapports des Romains avec l'Orient se multipliaient; il envahit lentement l'Italie, comme il avait envahi les royaumes d'Égypte et de Syrie, et il arriva ainsi que la Grèce s'appauvrit peu à peu en hommes, de même qu'elle s'appauvrissait en capitaux.

Il y aurait lieu de se demander si les mœurs privées n'étaient pas jusqu'à un certain point préjudiciables à la propagation de l'espèce. Lorsqu'on songe aux relations anormales que souvent les hommes nouaient entre eux, lorsqu'on se rappelle la place si restreinte que tenait dans leur vie l'intimité du foyer domestique, l'étrange tolérance qu'on avait pour le concubinat, l'attrait extraordinaire qu'exerçaient les courtisanes, on incline à penser que tous ces dérivatifs du mariage compromettaient singulièrement la fécondité des femmes légitimes.

Les règles du droit influaient aussi sur elle. Au IVe siècle, le fils aîné n'avait aucun privilège dans la maison. Si les filles n'héritaient pas, à moins d'être sans frères, si elles devaient se contenter de la dot qu'elles avaient reçue en se mariant, les fils se partageaient la succession paternelle par portions égales. Le père pouvait avantager l'un d'eux; mais il ne pouvait tester en faveur d'une personne étrangère à sa descendance directe que dans le cas où il n'avait point d'enfant mâle. Le patrimoine se morcelait donc d'une génération

à l'autre, et les fils étaient en général plus pauvres que leur père. Jadis, aux beaux temps de la Grèce, il leur était possible de relever leur condition. La chose fut plus difficile lorsque les sources de gain commencèrent à se tarir. La décadence économique dont souffrirent la plupart des cités s'opposa à la reconstitution des fortunes individuelles, et, par une fâcheuse coïncidence, l'amour du plaisir grandit au moment même où les revenus fléchissaient. Cette époque est celle où les poètes comiques nous montrent les Grecs constamment occupés à faire bombance et à se divertir. Il existait en Béotie des sociétés dont l'unique objet était de bien manger et de bien boire; on leur léguait des capitaux, même au détriment de ses enfants, et leurs adhérents avaient parfois dans le mois plus de repas de corps qu'il n'y avait de jours. La contagion gagna jusqu'aux Spartiates, dont la sobriété avait été si longtemps proverbiale. On s'asservit à une foule de besoins factices, et d'autant plus impérieux, qui alourdissaient les budgets des particuliers. De là, des dettes et des expropriations; de là, le progrès des idées socialistes et la violence croissante des guerres que se livraient les pauvres et les riches.

Tous ces motifs déterminaient le citoyen, dans l'intérêt de ses enfants comme dans le sien, à restreindre de parti pris sa famille, et cela sans qu'il courût le risque d'en abréger la durée, puisque l'adoption l'aidait à la perpétuer. Une étude attentive des ménages athéniens conduit à cette conclusion que ceux de quatre enfants et au-dessus étaient assez nombreux au ve siècle av. J.-C. et au début du IVe, tandis que plus tard on alla très rarement au delà de trois. Je sais bien que ces chiffres sont approximatifs; car nous ne sommes presque jamais sûrs de connaître tous les enfants d'un même personnage; mais ils valent en tout cas comme points de comparaison entre les deux périodes. Nous avons d'ailleurs du fait qu'ils indiquent, une preuve irrécusable. Un des plus graves historiens de l'antiquité, Polybe, signale parmi les fléaux du second siècle avant notre ère la dépopulation. « Nous n'avons eu à subir, dit-il, ni des épidémies ni des guerres prolongées, et pourtant les villes sont désertes et les terres stériles. Nous manquons d'hommes parce que nous manquons d'enfants. On aime trop l'argent et le bien-être,

et pas assez le travail. Par suite, on ne veut plus se marier, ou, si l'on se marie, on tâche de n'avoir pas plus d'un ou deux enfants, afin de les élever dans le luxe et de leur laisser un plus bel héritage. » Ces lignes semblent dater d'hier; tant il y a sur ce point d'analogies entre la société hellénique et la nôtre !

Dans cette voie cependant, les Grecs s'avancèrent plus loin que nous. Aujourd'hui il n'est personne, même parmi les malthusianistes les plus décidés, qui demande l'anéantissement des nouveau-nés. Ils conseillent des mesures préventives, mais non pas des mesures destructives. Ils sont d'avis qu'il faut produire peu d'enfants; mais ils respectent la vie de ceux qui naissent. En Grèce, on était plus radical. Le père avait toujours le droit de se débarrasser de sa progéniture, et il en usait volontiers, surtout si c'était une fille. Il ne tuait pas l'enfant brutalement; l'usage était plutôt qu'il l'abandonnât. Beaucoup de ces petits êtres mouraient; d'autres étaient recueillis par les passants et d'ordinaire jetés en servitude. De toute façon ils étaient perdus pour le pays : comme les pères restaient libres de les revendiquer à toute heure, ceux qui s'en étaient chargés prenaient la précaution de les vendre à l'étranger, de préférence en Orient. La pratique de l'abandon était d'origine très ancienne; mais, loin de s'atténuer avec le progrès des mœurs, elle ne fit au contraire que s'étendre. Les pauvres y recouraient pour alléger leur misère, les riches pour réduire leurs dépenses pendant leur vie et éviter l'éparpillement de leur patrimoine après leur mort. Le texte de Polybe sur la dépopulation renferme une allusion très nette à ce procédé, et un philosophe postérieur écrivait : « Ce qui me paraît le plus odieux, c'est que des gens qui n'ont pas la pauvreté pour excuse, qui possèdent des biens, qui sont même riches, se refusent à nourrir leurs enfants et tuent quelques-uns d'entre eux pour grossir la part de leurs frères ».

*
* *

Les lois qui régirent en Grèce le mouvement général de la population furent, comme on voit, d'ordre économique. Le nombre des habitants, aussi bien des esclaves que des

hommes libres, fut partout en raison directe de la prospérité publique. Dans les temps modernes, le perfectionnement de l'outillage est tel qu'on peut exécuter une besogne énorme avec peu de bras; les capitaux, très mobiles, circulent à travers les différents États pour les vivifier; l'abondance et la rapidité des moyens de communication mettent les produits du monde entier à la portée de tous. Il en résulte que, si la population continue d'être un élément essentiel de la richesse des nations, elle n'en est pas l'élément principal. Rien de pareil dans les pays grecs, où la force humaine n'était pas aidée par la machine, où les capitaux n'osaient guère s'aventurer au dehors, parce qu'ils n'y étaient pas suffisamment protégés, où le rayon d'approvisionnement de chaque État était assez restreint. Là, une cité était obligée de compter avant tout sur ses ressources propres, et la plus nécessaire était celle que lui procurait une nombreuse population. Mais une cité n'avait une population très dense qu'à la condition d'être largement pourvue de travail et d'argent. Du jour où ces deux choses lui faisaient défaut, elle tendait à se dépeupler.

Aussi la Grèce du second et du premier siècle av. J.-C. offre-t-elle à cet égard le spectacle d'une lamentable décadence : « Thèbes, dit Strabon, n'est plus qu'un bourg et les autres cités de Béotie ont éprouvé la même déchéance. » La Messénie est « en grande partie déserte », et la Laconie « n'est rien en comparaison d'autrefois ». En Arcadie, « les villes se sont vidées et les campagnes sont délaissées ». Vers l'année 214, Larissa de Thessalie avait son territoire en friche. Dans l'île d'Eubée, « les deux tiers du sol étaient incultes, et jusqu'aux portes des villes on se serait cru au milieu d'une solitude ». Enfin Plutarque résume tout en déclarant, avec quelque exagération, que la Grèce serait incapable d'armer plus de trois mille hommes d'infanterie de ligne.

PAUL GUIRAUD

AVENTURES DE JEUNESSE[1]

— 1740-1769 —

II

Je me mis en route et pris le chemin par Mulhouse, Gotha, Nuremberg et Ratisbonne. En arrivant à Ratisbonne, j'y appris la mort du prince Esterhazy. C'était lui qui m'avait fait écrire par sa femme pour me faire venir. Sa mort me jeta dans une grande perplexité, car j'avais peu d'argent. Toute réflexion faite, je me décidai à continuer mon voyage. Arrivé à Vienne, je descendis chez la princesse veuve. J'y fus reçu à merveille. Mes autres parents, le prince Nicolas qui revenait de son ambassade de Russie, le comte François qui a été depuis grand-chancelier, le comte Joseph, me firent l'accueil le plus tendre et m'accablèrent de bons procédés. J'eus une voiture et des gens pour me servir. Je trouvai de l'argent sur la table de ma chambre, et je fus averti que mes oncles et ma tante s'étaient cotisés pour me faire une pension de quatre mille florins.

La fortune me souriait et je me trouvai le plus heureux des hommes. Des succès dans la société vinrent augmenter mon bonheur. Le prince de Kaunitz[2] me traita avec bonté. Le comte du Chastelet[3], depuis duc et qui a péri sous le fer

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

2. Chancelier d'État en Autriche, sous le règne de Marie-Thérèse, après avoir été ambassadeur à Versailles.

3. C'était le fils de la marquise qui fut liée avec Voltaire et Saint-Lambert

hommes libres, fut partout en raison directe de la prospérité publique. Dans les temps modernes, le perfectionnement de l'outillage est tel qu'on peut exécuter une besogne énorme avec peu de bras; les capitaux, très mobiles, circulent à travers les différents États pour les vivifier; l'abondance et la rapidité des moyens de communication mettent les produits du monde entier à la portée de tous. Il en résulte que, si la population continue d'être un élément essentiel de la richesse des nations, elle n'en est pas l'élément principal. Rien de pareil dans les pays grecs, où la force humaine n'était pas aidée par la machine, où les capitaux n'osaient guère s'aventurer au dehors, parce qu'ils n'y étaient pas suffisamment protégés, où le rayon d'approvisionnement de chaque État était assez restreint. Là, une cité était obligée de compter avant tout sur ses ressources propres, et la plus nécessaire était celle que lui procurait une nombreuse population. Mais une cité n'avait une population très dense qu'à la condition d'être largement pourvue de travail et d'argent. Du jour où ces deux choses lui faisaient défaut, elle tendait à se dépeupler.

Aussi la Grèce du second et du premier siècle av. J.-C. offre-t-elle à cet égard le spectacle d'une lamentable décadence : « Thèbes, dit Strabon, n'est plus qu'un bourg et les autres cités de Béotie ont éprouvé la même déchéance. » La Messénie est « en grande partie déserte », et la Laconie « n'est rien en comparaison d'autrefois ». En Arcadie, « les villes se sont vidées et les campagnes sont délaissées ». Vers l'année 214, Larissa de Thessalie avait son territoire en friche. Dans l'île d'Eubée, « les deux tiers du sol étaient incultes, et jusqu'aux portes des villes on se serait cru au milieu d'une solitude ». Enfin Plutarque résume tout en déclarant, avec quelque exagération, que la Grèce serait incapable d'armer plus de trois mille hommes d'infanterie de ligne.

PAUL GUIRAUD

AVENTURES DE JEUNESSE[1]

— 1740-1769 —

II

Je me mis en route et pris le chemin par Mulhouse, Gotha, Nuremberg et Ratisbonne. En arrivant à Ratisbonne, j'y appris la mort du prince Esterhazy. C'était lui qui m'avait fait écrire par sa femme pour me faire venir. Sa mort me jeta dans une grande perplexité, car j'avais peu d'argent. Toute réflexion faite, je me décidai à continuer mon voyage. Arrivé à Vienne, je descendis chez la princesse veuve. J'y fus reçu à merveille. Mes autres parents, le prince Nicolas qui revenait de son ambassade de Russie, le comte François qui a été depuis grand-chancelier, le comte Joseph, me firent l'accueil le plus tendre et m'accablèrent de bons procédés. J'eus une voiture et des gens pour me servir. Je trouvai de l'argent sur la table de ma chambre, et je fus averti que mes oncles et ma tante s'étaient cotisés pour me faire une pension de quatre mille florins.

La fortune me souriait et je me trouvai le plus heureux des hommes. Des succès dans la société vinrent augmenter mon bonheur. Le prince de Kaunitz[2] me traita avec bonté. Le comte du Chastelet[3], depuis duc et qui a péri sous le fer

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

2. Chancelier d'État en Autriche, sous le règne de Marie-Thérèse, après avoir été ambassadeur à Versailles.

3. C'était le fils de la marquise qui fut liée avec Voltaire et Saint-Lambert

des scélérats qui désolent la France, était alors ambassadeur. Il m'avait connu à Lunéville où il venait voir son père, et, à cette époque, a commencé une amitié qui n'a fini qu'avec sa vie. J'étais bien traité à la cour, bien vu dans le monde et je jouissais d'une aisance dont je n'avais jamais eu l'idée. Le comte François, mon oncle, fort attaché à la maison d'Autriche, ami intime de l'empereur François Ier, me dit un jour que, plus il avait d'amitié pour moi, plus il voyait avec peine un Esterhazy au service étranger, qu'il avait parlé à l'Impératrice-Reine du désir que toute la famille avait de me voir au service impérial, et sollicité pour moi, en Autriche, un grade équivalent à celui que j'avais en France. La souveraine avait consenti à m'attacher comme colonel au régiment d'Emeric Esterhazy-hussard. Mon oncle ajouta qu'il ne doutait pas de ma joie et de ma reconnaissance. Le grade de colonel, que je partageais en France avec plusieurs de mon âge, était bien d'un autre prix au service de l'Empereur. D'ailleurs, en France, j'étais isolé, sans parents, sans autres connaissances que celles que j'avais faites à l'armée, tandis qu'à Vienne je me trouverais au sein de ma famille qui, par ses richesses et son crédit, pouvait m'aplanir le chemin de la fortune.

Ébloui par ces paroles, attaché à tous mes parents et surtout à lui par la reconnaissance, j'acceptai son offre, en me réservant seulement d'en prévenir l'ambassadeur et de lui faire accepter ma démission en lui exposant les motifs qui me déterminaient à la donner. Mon oncle me le permit. J'allai chez le comte du Chastelet. Mais celui-ci ne pensa pas comme mon oncle :

— Le service de France, me dit-il, ne peut se comparer à aucun autre pour l'agrément qu'il procure. La guerre ne peut plus durer. Avec le sort que vos parents vous ont fait, vous pouvez, comme garçon, mener en France la vie la plus heureuse. Comme colonel, pendant la paix, vous n'avez que quatre mois de service par an. Les hivers, vous pouvez les passer à Paris à vous amuser, à cultiver vos connaissances. Peut-être parviendrez-vous à y faire un mariage riche, au lieu qu'ici, à la paix, confiné dans un village de Bohême ou de Hongrie, vous aurez, tout au plus tous les deux ans, la per-

mission de venir passer l'hiver à Vienne, et cette demande, trop souvent sollicitée, vous ferait même tort. Vos parents, sans doute, sont très riches ; ils vous logeront, vous feront quelques présents ; mais vous serez dans leur dépendance et vous ne pouvez guère vous flatter d'une grande fortune militaire, puisqu'elles sont aussi rares ici que communes en France. Il n'y a pas d'héritières dans ce pays ; on épouse des filles sans bien. Ainsi cette ressource vous manquerait. D'ailleurs, colonel de bonne heure, si la paix se fait vous n'aurez pas d'occasion de justifier cette préférence ; elle excitera force jalousies contre vous, tandis qu'en France, où votre avancement a été le prix de votre conduite et de quelques actions heureuses, vous vivrez avec ceux avec qui vous avez servi et qui l'ont considéré comme une juste récompense plutôt que comme une faveur. Au reste, ajouta l'ambassadeur, c'est mon amitié pour vous qui dicte ces observations. Enivré de vos succès ici, de l'existence de votre famille, il n'est pas étonnant que vous voyiez l'avenir en beau. Mais je suis de sang-froid ; je vous connais ; quand vous serez à vous ennuyer dans un village, vous vous repentirez de n'avoir pas suivi mes avis. Pensez-y bien, et je ne recevrai votre démission que quand vous aurez fait vos réflexions.

Je retournai chez mon oncle, très tourmenté. Néanmoins, ses caresses et la joie de me voir passer au service de son maître me déterminèrent. Il me dit qu'il allait partir pour Luxembourg, où était la cour, et qu'il allait demander à l'Impératrice de permettre qu'il me menât porter à ses pieds mes remerciements. Il revint le soir et m'apprit que le jour de mon audience était fixé au dimanche suivant. J'en reçus la nouvelle sans ravissement. Mais le sort en était jeté. Je l'annonçai à l'ambassadeur. Il m'en témoigna du regret, mais ne me désapprouva plus.

Le dimanche arrivé, je fus à Luxembourg avec mon oncle. Mais nous ne pûmes voir l'Impératrice. Un courrier avait apporté, pendant la nuit, la fâcheuse nouvelle de l'échec que le maréchal de Serbelloni avait subi en Saxe[1], et Sa Majesté

1. Ayant attaqué les Prussiens après leur avoir longtemps résisté sur la Mulda, il dut battre en retraite devant eux, ce qui ne lui fut pas pardonné et entraîna sa destitution.

s'était renfermée pour mettre son chagrin au pied du crucifix et ne voulait voir personne. Mon oncle fut plus contrarié que moi de cet événement, dont je courus rendre compte à M. du Chastelet. Il savait la nouvelle, et je le trouvai occupé à m'écrire un billet par lequel il me mandait que la retraite du maréchal Serbelloni mettait la légion royale, à laquelle j'étais attaché et qui avait ses quartiers à Gotha, entièrement à découvert ; que, ma démission n'étant pas acceptée, il pouvait être désagréable pour moi que ce corps eût une affaire où je ne me trouverais pas ; qu'en conséquence, non seulement il me conseillait, mais même il exigeait, en sa qualité d'ambassadeur de France, que je me rendisse sur-le-champ au corps dont j'étais commandant en second sous M. de Vallière, brigadier. Il m'autorisa à faire usage de sa lettre vis-à-vis de mes parents, en me faisant remarquer qu'après la campagne, je serais toujours à temps de quitter le service de France, si je ne changeais pas d'avis.

Je portai cette lettre à mon oncle. Il approuva mon départ, que je fixai au surlendemain. Je partis, comblé des présents de mes parents. Jamais, je n'avais eu autant d'argent. Je passai par Prague, où je restai vingt-quatre heures, recevant toutes sortes de politesses des personnes à qui j'avais été recommandé. Enfin j'arrivai à Gotha. J'y trouvai la égion royale parfaitement tranquille. Je fus reçu comme colonel en second, et peu après nous eûmes ordre de nous rendre en avant de Minden, du côté d'Oslar. Pendant la marche, je demandai la permission d'aller remettre des lettres que j'avais pour le comte de Stainville, frère du duc de Choiseul, et qui venait de passer du service d'Autriche à celui de France comme lieutenant général, sous les ordres des maréchaux d'Estrées et de Soubise, à Cassel.

Je fus reçu parfaitement des uns et des autres. Le séjour que j'avais fait à Vienne, la manière dont j'avais été traité par la cour, les ministres et les personnes les plus considérables du pays, m'avaient donné une sorte d'aisance que je n'avais pas eue avant. Questionné beaucoup par les maréchaux, je leur témoignai le désir, s'il y avait une affaire heureuse, d'être choisi pour en porter la nouvelle à Vienne. Cette commission, agréable pour tout autre, l'eût été infiniment plus

pour moi. D'ailleurs une liaison que j'avais formée à Vienne avec une demoiselle fort jolie me faisait désirer un prétexte pour y aller. Le maréchal de Soubise me le promit positivement, et le maréchal d'Estrées me parut disposé à ne pas s'y opposer, mais ajouta, avec son air ricaneur en montrant ses longues dents, qu'il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.

Je joignis la légion à Moringen et ne pensais qu'à préparer mes paquets pour Vienne. A Gotha, je m'étais fait un bel équipage, quoique à la hâte. J'avais acheté des chevaux et des voitures; les tailleurs du corps étaient occupés de faire les habits des gens que j'avais ramassés un peu partout. J'avais pris un bon cuisinier et, à force d'argent, je m'étais monté une maison qui éclipsait celle du chef du régiment.

*
* *

J'obtins alors un congé pour aller à Vienne. Je dus laisser tout mon équipage entre les mains de valets fripons. Ils le mirent au pillage ou le vendirent, de telle sorte que je n'en tirai presque rien. Mon chasseur me vola toute mon argenterie; les gens de la cuisine, la batterie et le linge; des chevaux que j'avais achetés quatre-vingt louis furent vendus pour cinq; d'autres suffirent à peine pour payer le fourrage qu'ils avaient mangé. Mais tout cela ne me faisait pas grand'-chose. L'amour me rappelait à Vienne et ce sentiment assez vif en moi était considérablement augmenté par un motif de reconnaissance.

En partant, j'avais reçu un portrait que je portais toujours avec les lettres de l'original dans une poche de côté de mon habit. Auprès de Rothembourg, à l'attaque du château de Friedwald, où les ennemis avaient jeté un poste de chasseurs qu'on ne put déposter qu'en brûlant le château à boulets rouges, je reçus un coup de fusil qui brisa le portrait, mais qui, amorti par plusieurs papiers et par le cuir du portefeuille qui les renfermait, ne me fit qu'une légère contusion. Devoir la vie au portrait de celle qu'on aime me parut un si grand bonheur que tout calcul d'intérêt céda au désir de ne pas différer d'un jour d'aller porter à ses pieds toute ma recon-

naissance. Je partis de Francfort au mois de novembre. La paix n'était pas encore faite entre l'empereur et le roi de Prusse. Des partisans prussiens étaient en course autour de Bamberg. Le prince-évêque voulut me retenir, mais inutilement. Je bravai tout, et arrivai heureusement à Vienne, où je fus parfaitement reçu de mes parents, de la cour, et surtout de ma maîtresse.

J'y passai l'hiver le plus heureux du monde. Au printemps mon oncle Nicolas me mena avec lui en Hongrie, d'abord chez lui à Totis, ensuite à Papa, chez son frère l'évêque d'Erlau. Cette terre, ayant appartenu à mon grand-père, avait été confisquée au moment de sa proscription et donnée ensuite à son frère François, marié à une sœur de la maîtresse de l'empereur Joseph Ier. L'évêque me dit qu'il y avait à Deruze, château dépendant de Papa, un vieillard qui avait servi avec mon grand-père, qui lui était personnellement attaché, mais qui, ayant été blessé et pris à la bataille de Waag, s'était retiré à Deruze et qu'il lui avait été donné un asile au château d'où ses infirmités l'empêchaient de sortir. Sachant qu'il y avait à Vienne un petit-fils de son ancien chef, ce vieillard avait dit à mon oncle qu'il mourrait content s'il pouvait me voir. J'y fus; il baigna mon visage de ses larmes et me voyant vêtu à la hongroise, il me dit:

— Ce qui me plaît en toi, c'est que tu n'as rien d'allemand.

Après une course de six semaines environ, nous revinmes à Vienne. J'y retrouvai une sœur de ma grand'mère Nigrelli, qui était abbesse du couvent de Himmelspforte. J'assistai à son renouvellement de profession, et je dînai au couvent, avec l'Impératrice qui assistait ordinairement à ces sortes de cérémonies.

Je ne pensais plus à quitter le service de France; je préférais le séjour de Vienne au monde entier; mais je sentais que je pourrais y passer plus de temps en servant en France que si j'étais au service de l'Empereur. Et puis, l'idée d'être à Paris quand je voudrais me flattait d'autant plus que j'étais entouré de gens qui regardaient le bonheur d'obtenir d'y aller comme le plus grand de tous. Mes désirs se bornaient donc à ce que ma position n'éprouvât aucun changement, lorsqu'au

mois de juillet, des nouvelles de Paris annoncèrent une grande promotion : M. de Vallière fut fait maréchal de camp et la légion royale donnée à M. de Nicolaï, colonel de dragons, mon cadet, sous les ordres duquel je me trouvais, puisqu'on me laissait colonel en second. Je croyais n'avoir plus d'ambition. La paix générale conclue, je n'avais plus pensé au militaire, ni à mon rang. Plusieurs de mes cadets avaient obtenu la croix de Saint-Louis. Il eût fallu aller à Paris pour la solliciter comme grâce, n'ayant pas l'ancienneté voulue, mais y ayant plus de droits que plusieurs de ceux à qui on la donnait. Quelque désir que j'eusse de me la voir accorder, il avait cédé au plaisir de rester à Vienne et je ne le regrettais pas. Mais le passe-droit que j'éprouvais me fut vivement sensible.

Je m'étais attaché à la légion royale; j'y étais aimé. La grande dépense que j'y avais faite, pendant la campagne de 1762, m'y avait donné de la considération. Officiers et dragons, persuadés que je ne pouvais que succéder à M. de Vallière qui, ayant eu la même place que moi, avait remplacé M. de Malfort, semblaient attendre le moment de la promotion avec impatience. Sur la nouvelle qu'elle était faite et qu'elle allait paraître, j'avais déjà reçu mille compliments, et non seulement j'étais déçu de cette espérance, mais encore je me voyais préférer un cadet sur qui j'avais l'avantage de la naissance, qui n'avait servi ni aussi longtemps, ni aussi bien que moi. J'allai trouver l'ambassadeur et lui reprochai d'être cause que j'étais resté à un service où j'éprouvais un tel désagrément; je lui annonçai que j'allais quitter, et passer au service d'Autriche, avec le regret de n'avoir pas pris plus tôt ce parti.

Il m'écouta avec beaucoup de flegme, prit part à ma peine et finit par me prouver que mon plan était détestable. Quitter par humeur, c'était sortir par une mauvaise porte d'un service où, dans le fond, j'avais été bien traité, puisque j'y avais été fait colonel avant vingt et un ans, c'est-à-dire ayant à peine l'âge prescrit par l'ordonnance pour l'être. M. de Nicolaï était, à la vérité, moins ancien au service, mais il était plus vieux que moi. Nous étions colonels du même jour, et le rang que jusque-là j'avais sur lui était le fait d'une ancien-

neté imaginaire. L'ambassadeur ajouta que j'obtiendrais sans doute en Autriche ce qui m'avait été offert l'année précédente, mais que ce serait vu sous un jour tout différent. Alors mes parents le désiraient; c'était à eux que l'Impératrice avait accordé cette grâce. Aujourd'hui, c'était moi qui le demandais, et cela non parce qu'on m'avait fait un passe-droit, puisque je conservais mon rang, mais à cause du désagrément que je subissais. Mais, quel est le service où on n'en éprouve pas? Le maréchal de Villars disait que s'il avait quitté au dixième désagrément qu'il avait éprouvé, il n'eût jamais été fait maréchal de France. En résumé, l'ambassadeur me conseilla d'écrire une lettre de sensibilité, mais soumise et respectueuse au duc de Choiseul. Il y joindrait des observations sur les sacrifices que j'avais faits ici pour rester en France, il ne négligerait rien pour engager le ministre à me dédommager par l'un des mille moyens que donnait le service de France, d'autant que, par suite de la grande réduction opérée à la paix dans la légion royale, le commandement de ce corps avait perdu beaucoup de son importance.

Je me rendis à ses raisons, je rédigeai une lettre que je lui soumis. Il la corrigea et je la lui laissai pour qu'il la joignît à son paquet. Je reçus une réponse polie, mais qui m'ordonnait de me rendre à Annonay en Vivarais, où était la légion royale. Elle m'expliquait que des motifs particuliers avaient déterminé le Roi à donner le commandement à M. de Nicolaï, mais que mon désir d'être placé ailleurs serait connu de Sa Majesté. Le ministre finissait en me mandant de lui annoncer mon arrivée à Annonay. Il n'y avait plus de moyens d'éluder; il fallait partir.

A la douleur que je ressentais d'aller servir sous mon cadet, se joignait le regret de quitter Vienne. La personne qui m'y attachait partageait le chagrin de notre séparation, et un soir elle me proposa de me suivre. Sa naissance était illustre; elle était adorée de sa grand'mère qui lui destinait son bien. Elle avait fait son plan : nous devions nous marier en sortant des États de l'Impératrice; de là elle devait écrire à sa grand'mère, lui demander d'approuver son mariage sous peine de devoir se résoudre à ne plus la voir. De mon côté, je devais écrire à mes parents que c'était elle qui m'avait forcé à la prendre

avec moi, que j'y trouvais une fortune inespérée, et que je quittais dès ce moment le service de France, pour demander d'entrer à celui de l'Impératrice. De très beaux diamants, que son oncle l'Électeur de Cologne lui avait donnés, nous auraient fourni les moyens d'attendre la réponse. Enfin elle avait arrangé tout son plan, les risques n'étaient que pour elle et les avantages pour moi.

Ce fut précisément ce qui m'empêcha d'accepter et me donna le courage de résister à ses prières et à ses larmes. J'étais jeune et fort amoureux; elle était belle et pressante; mais je sentais les devoirs que m'imposait l'honneur et les reproches que j'aurais à me faire si ses parents étaient inflexibles. Le malheur de sa vie eût été mon ouvrage, comme la tache qu'une démarche de cette nature eût imprimée sur elle. Plus elle se compromettait, plus je crus devoir m'opposer à ce projet. J'aurais sans doute risqué ma vie pour elle; mais je ne voulais pas risquer son honneur. Un sentiment de moralité, qui ne m'a presque jamais abandonné dans mes erreurs, me donna le courage de la refuser, et je m'arrachai de ses bras, le désespoir dans l'âme, pour précipiter mon départ. La certitude d'avoir fait une bonne action calma les peines d'un voyage, dont la fin devait être aussi pénible pour l'amour-propre et l'ambition que le commencement en était douloureux à mon cœur.

Je passai par Strasbourg, Besançon, et j'arrivai à Lyon. J'appris dans cette ville qu'on n'y avait pas vu M. de Nicolaï, qui devait la traverser pour se rendre à Annonay. Je désirais qu'il arrivât à la légion avant moi, afin d'être dispensé de le recevoir moi-même. La phrase de la réception où j'aurais été obligé de dire : « De par le Roi, nous obéirons à M. de Nicolaï », me paraissait un peu dure à prononcer. Je restai quinze jours à Lyon en l'attendant. J'avais trouvé dans cette ville des personnes que j'avais connues à l'armée, et j'y passai mon temps aussi agréablement que le permettait ma position. Mais l'ordre que j'avais reçu de rendre compte de mon arrivée au ministre, me fit craindre qu'en la retardant, je ne me fisse tort auprès de lui, surtout s'il entendait qu'elle précédât celle de M. de Nicolaï. Ces motifs me déterminèrent à partir.

Je trouvai une consolation à mes peines dans la manière dont je fus reçu par les officiers et les dragons de la légion royale; ils ne me cachèrent pas qu'au plaisir de me revoir, se mêlait pour eux la douleur d'avoir un autre chef. Ils annonçaient même de la haine pour celui qui allait le devenir, et cette expression de leurs sentiments aigrit tellement mon âme, que je pris la résolution folle et absurde de défier M. de Nicolaï et de me battre avec lui, avant d'être obligé de le recevoir. La Providence me retint heureusement au bord du précipice où j'allais me jeter. Elle me mit dans l'impossibilité de me perdre, ce que j'aurais fait inévitablement en mettant à exécution mon ridicule projet.

Le jour de la Saint-Louis, la légion de Soubise, qui était à Tournon, donna une fête, où une grande partie des officiers de la légion royale, dispersés dans des villages du Vivarais, furent invités. Je ne pus me dispenser de m'y rendre. J'en revins avec une forte fièvre et, deux jours après, la rougeole se manifesta. Il y avait trois jours qu'elle était déclarée, quand M. de Nicolaï arriva. Il ne quitta pas le chevet de mon lit; je reçus de sa part les soins d'un frère, et quand je fus en état d'entendre parler d'affaires, il m'exposa d'une manière si franche les raisons qui lui avaient valu son commandement, que ma haine se changea en intérêt et qu'il me fut impossible de lui en vouloir.

Il était dépensier; il avait contracté des dettes à la tête du régiment de dragons, que le crédit de son oncle, évêque de Verdun, ami intime du Dauphin, père de Louis XVI, lui avait fait obtenir. Son père, très avare, refusait de les payer, alléguant qu'il avait déjà donné cent mille livres pour payer le régiment. En accordant au fils un régiment sans finance, tel qu'était la légion royale, on le tirait d'embarras. L'argent donné pour prix du régiment de dragons serait alors rendu, et pourrait être employé pour les dettes. Cette combinaison fut adoptée. Le duc de Choiseul, qui voulait obliger le premier président de la Chambre des comptes, dont il avait été content pour l'échange du duché d'Amboise, s'y prêta. J'étais loin; personne ne prit mon parti et je fus oublié. Un mot d'observation l'eût empêché; mais il ne fut pas dit.

Content des explications de Nicolaï, mais toujours choqué de devoir lui rendre compte, je profitai de ma convalescence pour ne pas rester à Annonay et j'allai attendre aux campagnes voisines la réponse du duc de Choiseul. Elle fut telle que je la désirais : approbation de mon exactitude, espoir pour l'avenir, permission de venir à Paris, et désir de faire connaissance avec moi. Cette lettre n'était pas même du bureau, mais du secrétaire particulier du ministre. Je m'arrêtai encore quelques jours à Lyon, et j'arrivai à Fontainebleau où était la Cour. J'y trouvai beaucoup de mes connaissances de la guerre; je débutai à la chasse du Roi et soupai avec lui. La feue reine Leszczinska me traita avec distinction, et se souvint de m'avoir vu enfant. J'éprouvai des politesses de tout le monde, et M. de Choiseul me dit même un jour :

— Cherchez une place qui puisse vous convenir et nous tâcherons de vous arranger.

M. du Chastelet avait préparé mon arrivée par les lettres qu'il avait écrites à ses amis, entre autres à madame la duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul, et qui avait un grand crédit sur lui. Elle me reprocha un jour, chez son frère, de ne pas aller la voir. J'y fus; elle me reçut fort bien; elle m'encouragea de m'adresser à elle quand j'aurais trouvé quelque chose qui me convînt : elle en ferait son affaire. Ma mère était en ce temps-là au couvent de Saint-Germain, où elle avait retiré ma sœur à sa sortie de Saint-Cyr. L'abbesse de Flines, fille du maréchal de Bercheny, m'avait engagé à lui donner celle-ci chez elle; elle était alors chez son père à Lusancy. J'allai la voir en revenant de Fontainebleau. En renouvelant ses offres pour ma sœur, elle m'engagea aussi à y mener ma mère; elles seraient plus agréablement et plus convenablement chez leur parente, dans une riche abbaye des Flandres, que dans un triste couvent. Ma mère et ma sœur acceptèrent la proposition, et, au mois de décembre, je les conduisis à Flines, où après avoir passé quelques jours, je les laissai chez l'abbesse et revins à Paris.

Je pensais à solliciter une place dans l'état-major de l'armée qu'on allait former d'une manière permanente. J'en parlai au général de Chabot, qui m'avait marqué de l'intérêt pendant la guerre. Il désapprouva mon projet et m'invita,

puisque madame de Grammont s'intéressait à moi, à tâcher de faire revivre l'espèce de promesse qui avait été faite à la mort de mon père, au sujet de son régiment et de la lettre que M. d'Argenson avait écrite à ma mère, à l'époque où M. David avait vendu ce régiment au comte Turpin. Ce n'étaient là que de bien faibles titres ; mais, avec des protections et de l'activité, il est quelquefois possible de se servir d'un compliment comme d'un titre de droit. En outre, M. de Chabot s'engagea à faire, de son côté, ce qui dépendrait de lui à cet égard, et je pouvais d'autant plus compter sur sa promesse qu'il désirait ma place pour le comte de Ludre, lieutenant-colonel de la légion de Soubise.

Je rassemblai les papiers, et nous fîmes ensemble une espèce de mémoire, dont je donnai une copie à la duchesse de Grammont, et une autre à une princesse Kinski, née Palfy, dont le duc de Choiseul s'était fort occupé à Vienne. Elle l'avait suivi à Paris, et, étant un peu de mes parentes, elle prenait intérêt à moi. Mes batteries disposées, je me présentai chez le duc de Choiseul, pour le prévenir que j'avais remis à sa sœur une note me concernant ; le comte de Chabot, de son côté, était à l'affût pour savoir quand cette note serait renvoyée au bureau pour l'y appuyer. Mais un certain Dubois, qui avait un grand crédit près du ministre, désapprouva la chose. A son sens, il était absurde de former un nouveau régiment, quand on venait d'en réformer seize, et de le donner à un jeune homme qui n'en avait jamais eu, quand il y avait douze colonels qui avaient perdu le leur. Ces raisons n'étaient pas sans fondement.

J'y opposai, d'une part, la promesse qui m'avait été faite à la mort de mon père d'une grâce dont il y avait plusieurs exemples. Le fils du maréchal de Lowendal et le duc de Fronsac avaient eu des régiments fort jeunes, avant d'avoir fait la guerre, tandis que c'était par des faits militaires que j'avais été fait colonel avant l'âge. Un sentiment louable de reconnaissance m'avait empêché de former des prétentions sur le régiment de Bercheny, auquel mon grade me donnait droit, et le désagrément que j'avais éprouvé étant colonel en second de la légion royale de me voir préférer mon cadet méritait un dédommagement que je recevrais par l'arrange-

ment proposé. Un nouveau régiment de hussards ne coûterait rien au Roi, si, des trois existant à douze compagnies, on en formait quatre de huit compagnies.

Le ministre, combattu entre les femmes et son premier commis, ne se décidait pas, et je dus craindre que le temps ne diminuât son intérêt. Je m'adressai de nouveau à madame de Grammont. Elle fut choquée d'apprendre que Dubois se mettait en travers d'une demande qu'elle avait appuyée. Elle me dit qu'elle l'enverrait chercher pour lui parler, et je conçus bonne espérance de voir sa vanité blessée. Vers la fin de janvier (1764), M. de Chabot me dit :

— Votre affaire va bien, mais ne vous montrez pas ; on cherche à faire naître des obstacles, mais avec de la discrétion nous les écarterons.

La princesse Kinski continuant à solliciter hautement mon affaire, j'en profitai pour aller voir ma mère en Flandre. Je priai seulement la princesse de m'y envoyer un courrier en cas de succès. Je partis pour Flines. Je ne parlai que d'une manière vague à ma mère et à ma sœur de mes espérances, dans la crainte qu'elles n'en fissent part à l'abbesse comtesse de Bercheny. Quoique je dusse compter sur son amitié, je savais d'autre part que ce que je souhaitais ne pouvait se réaliser qu'en ôtant quatre compagnies au régiment de son frère, et on a beau aimer les autres, on s'aime toujours un peu plus.

Enfin, le 13 février au soir, arriva le courrier de la princesse Kinski avec la nouvelle que, le 10, j'avais obtenu en propriété un régiment de hussards de mon nom, formé des compagnies enlevées aux autres. Je partis dans la même nuit ; j'allai remercier ceux qui m'avaient si bien servi. Je portai ensuite mes remerciements au Roi et je reçus les compliments de bien des gens qui enrageaient. M. de Chabot fut chargé de rédiger l'ordonnance et de procéder à la formation du régiment, qui fut terminée le 6 mai suivant. A la fin d'avril, je m'étais rendu à Lunéville chez le maréchal de Bercheny. Le roi Stanislas m'accueillit avec bonté et me dit qu'il voulait voir mon régiment, quand il passerait par la Lorraine. Il me rappela des espièglerie de mon enfance qu'on lui avait contées depuis que j'avais quitté sa Cour, et j'attendis là le jour

où les compagnies détachées des trois régiments se réuniraient à Toul pour former le mien. M. de Chamborand demanda un congé pour ne pas se trouver à un démembrement qu'il avait en vain tâché d'empêcher[1]. Sûrement le 6 mai 1764 a été un des plus heureux jours de ma vie.

*
* *

L'existence d'un colonel-propriétaire était la plus agréable dans le militaire de France. De toutes les pertes que j'ai faites par la Révolution, celle de mon régiment m'a été la plus sensible. Il m'a donné des jouissances constantes pendant vingt-six ans. Il n'y avait pas un officier que je n'y eusse placé, pas un hussard que je n'y eusse vu arriver. Je les regardais comme mes enfants, je les aimais de même.

Mon régiment traversa Lunéville trois jours après sa formation ; il parada devant le roi Stanislas, par qui furent reçus à dîner les officiers. Nous allâmes tenir garnison à Phalsbourg, d'où je ne partis qu'à la fin de l'été pour aller passer l'hiver à Paris. Ce que j'aurais à raconter de la vie que j'y menai tiendrait plutôt du roman que des mémoires, et ressemblerait à ce qui arrive à tous les jeunes gens : on est amoureux ou on croit l'être ; on prend une tête échauffée, l'activité des sens, pour de vraies passions. La moindre résistance est attribuée à un effort de vertu et les faiblesses sont honorées du nom de sentiment. Mais, sexe charmant pour qui les hommes ne sont que trop injustes, quelles obligations ne vous ai-je pas? Si j'ai eu quelques succès dans la société, ils ne sont dus qu'au désir de vous plaire ; c'est à vous que je dois mon attachement constant aux principes de l'honneur. Si mes sentiments sont devenus délicats, ce changement est votre ouvrage, et le goût que j'ai montré pour l'étude et l'application n'avait pour objet que l'espoir de vous paraître plus aimable.

Le commandant de Phalsbourg était M. de Seilhac, beau-frère de M. Dubois, premier commis. Il savait que c'était mal-

1. Malgré ce démembrement, le régiment de cavalerie hongroise, acheté en 1761 par M. de Chamborand et auquel il a donné son nom fut maintenu ; il devint ensuite le 2e hussard.

gré ce dernier que j'avais eu mon régiment et il crut faire la cour à son beau-frère en tracassant les officiers et les hussards de service. Je m'en plaignis au duc de Choiseul. Il me répondit : « Il n'y a qu'à vous faire sortir de là. » Je le demandai à Sainte-Rheuse, qui était à la tête du mouvement des troupes et qui n'aimait pas Dubois. Je lui remis une note signée et, quatre jours après, je reçus l'avis que mon régiment partirait pour Sarrebourg, petite ville ouverte à trois lieues de Phalsbourg, où les hussards étaient logés chez les bourgeois, au lieu d'être casernés. Mais sur les représentations du maréchal de Contades, commandant de la province, touchant la nécessité d'avoir des troupes à Phalsbourg même, on nous fit sortir de l'Alsace et on nous envoya dans les Trois-Évêchés, à Mouzon-sur-la-Meuse, et je fus relevé par un autre régiment qui alla à Phalsbourg.

Il y eut pendant l'été un camp à Compiègne, où j'eus la permission d'aller. Ce fut cette année où, à l'étonnement de toute la cour, feu M. le Dauphin parut en uniforme de son régiment, le commanda devant le Roi à toutes les manœuvres, et brava l'usage adopté par les princes de la maison royale et même les princes du sang, de ne mettre jamais d'uniforme, lequel d'ailleurs n'était jamais porté à la cour. Depuis cette époque, on l'a vu au moins plusieurs fois.

Après le camp, je retournai à Mouzon. Au mois d'octobre, mon régiment reçut ordre de se rendre à Clermont en Auvergne, pour se remonter. Je fis quelques marches avec lui; après quoi, le laissant aller sous la conduite du major M. de Waldner, je me rendis à Lusancy, ensuite à Paris et à Fontainebleau pendant le séjour qu'y fit la cour et qui fut très long à cause de la maladie de M. le Dauphin qui y mourut au mois de décembre.

A Paris, je vivais en bonne compagnie et m'occupais de mes plaisirs. J'allais tous les quinze jours à Versailles; je chassais une fois par mois avec le Roi, et, sur quatre voyages à Choisy ou à Marly, j'étais communément nommé un. Cela suffisait pour me classer parmi les gens de la cour, sans m'assujettir au métier de courtisan. Au printemps, je retournai en Auvergne. Mon grand-père maternel était mort l'année précédente. L'aîné de mes oncles, veuf et sans enfants, engagea

beaucoup ma mère à venir vivre avec lui. L'air des Flandres et la vie de l'abbaye ne plaisaient pas à ma mère ; elle désirait revoir son pays natal et accepta la proposition de son frère. Comme de raison, je tâchai de lui en faciliter les moyens. A la fin de l'hiver, je la conduisis avec ma sœur à Paris. Elles en partirent avec une personne de ma connaissance qui allait à Lyon, où mon oncle vint les prendre pour les mener chez lui.

Le Vigan n'était pas loin de l'Auvergne. L'été venu, je résolus de m'y rendre. Je fis ce voyage à cheval à travers les montagnes de l'Auvergne et celles des Cévennes. La route que je pris, impraticable aux voitures, était très bonne et pittoresque. Elle se déroule à travers des vallons riants, arrosés par des ruisseaux aussi rapides que limpides. A la descente des plateaux, se succédaient des zones très différentes, les unes plantées de chênes verts, les autres de châtaigniers, puis des vignes, des oliviers, enfin, au milieu des rochers, des buissons d'arbousiers couverts de fruits, et partout les herbes les plus odorantes. On admire l'industrie des hommes qui, dans un pays montagneux, ont su fixer l'abondance par la culture. Les eaux sont dirigées de manière à arroser de petites prairies qu'on fauche plusieurs fois par an, et avec la terre fixée entre des rocs, que la poudre a fait se séparer, on forme une espèce de caisse où croissent des mûriers dont la feuillée, en nourrissant des vers à soie, fait la richesse d'une contrée qui eût été la plus heureuse de la France, si elle n'eût pas servi d'asile à une religion persécutée, que le faux zèle de Louis XIV a voulu réunir à la dominante à coups de sabre et de fusil.

Il y avait dix-sept ans que j'avais quitté ces montagnes. J'éprouvai un vif plaisir à les revoir ; je n'y connaissais plus personne ; mais j'étais connu de tout le monde. J'y revis ma nourrice, les camarades de mon enfance, les lieux où j'avais porté mes premiers pas et qui avaient fixé mes premiers regards ; c'est une réjouissance vive dont on ne peut se rendre compte et que Saint-Lambert a si bien décrite dans une épître qui commence par ces vers :

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître.

Je quittai le Vigan avec regret au bout de quinze jours. Je devais me trouver à Clermont pour l'arrivée de M. de Poyanne, mon inspecteur, et je n'avais que le temps du retour. Je partis avec l'espérance de revenir l'année suivante. A mon arrivée à Clermont, je reçus une lettre de M. de Poyanne qui me mandait qu'obligé de rester à Saumur, où étaient les carabiniers qu'il commandait et qui devaient paraître à Compiègne l'année d'après, il avait été dispensé de se rendre à Clermont pour inspecter mon régiment. Il me faisait encore savoir que j'étais autorisé à procéder moi-même à l'inspection, sous la seule condition de venir ensuite lui en rendre compte, pour qu'il pût faire le travail avec le duc de Choiseul. Très aise de cette commission, qui témoignait de la confiance qu'on avait en moi, je partis à cheval, l'opération faite, pour aller à Saumur, avec M. de Kleinemberg, mon lieutenant-colonel, par la Marche et la Touraine.

A Saumur, madame de Poyanne, qui y était, avait attiré beaucoup de monde de ma connaissance : mesdames de Courteille, de la Suze, de La Rochefoucauld, avec leurs filles et une partie de la noblesse du voisinage. Le séjour que j'y fis se passa en fêtes militaires et en divertissements. J'allai de là voir, à Ruffec, le comte de Broglie que je n'avais pas revu depuis la guerre et qui m'avait donné tant de preuves de bonté. Il me montra ses terres, l'ordre qu'il y établissait, ses entreprises pour l'économie. Tout ce qu'il faisait était marqué au coin du génie et de l'activité, quoique tout ne lui ait pas réussi.

En le quittant, j'entrai dans le Limousin et m'arrêtai quelques jours à Limoges, où résidait le régiment de Bercheny. Le colonel n'y était pas ; il avait été appelé à Lusancy pour rendre des soins à sa mère qui était fort malade et qui mourut à peu près vers ce temps-là. Sombreuil commandait à sa place, ce même Sombreuil qui a été guillotiné, étant lieutenant-général et commandant des Invalides. Il y était amoureux d'une demoiselle qu'il a épousée depuis et qui a été la mère des deux infortunés, dont l'un a été guillotiné avec son père, et dont l'autre, fait prisonnier à Quiberon, a péri comme un héros.

Paris était désert quand j'y retournai. Le comte du Chas-

telet, revenu de son ambassade à Vienne, était à la campagne avec sa femme et sa sœur. Il me proposa de venir passer le reste de l'automne avec lui. J'acceptai, et nous menâmes une vie très douce. Il faisait bâtir, planter, faire des routes dans ses bois. Les ouvriers, la chasse, des visites chez les voisins remplissaient nos journées, et les soirées se passaient dans la société des deux dames, qui ont été mes amies intimes jusqu'à ce que la mort en ait enlevé une à la fleur de son âge et que l'autre ait péri sous le fer de Robespierre, sans qu'on ait jamais pu lui faire le moindre reproche. Son âme pure et sensible se cachait sous un extérieur froid. Mais il ne fut jamais une amie aussi tendre, une femme aussi douce, une tête mieux faite. Sûre dans la société, indulgente pour les autres, sévère pour elle seule, elle était adorée de ceux qui la connaissaient à fond, et estimée de tous. La douleur profonde que m'a causée son supplice est un des principaux motifs qui m'ont décidé à ne jamais mettre les pieds en France, théâtre de tant d'horreurs.

Je fus faire une course à Fontainebleau, pendant le voyage de Civry, après quoi, je revins à Paris au mois de décembre 1766. J'y étais amoureux d'une femme de beaucoup d'esprit, qui avait la tête exaltée. Je crois que je ne lui étais pas indifférent, mais soit sévérité, soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit peut-être d'autres motifs, elle ne répondait à mes hommages que par un sentiment d'amitié beaucoup trop froid pour celui qu'elle m'avait inspiré.

— Que je serais heureuse d'avoir un fils tel que vous! me disait-elle quelquefois.

Nous lisions ensemble de la morale ; elle s'occupait à m'instruire, épurait mes mœurs, me donnait des principes de vertu, de conduite avec les femmes, me faisait voir des vices, des crimes même, où je n'avais vu que de la gaieté ou de la légèreté. Elle semblait se plaire avec moi et, quoique sans droit, j'étais parfois jaloux. Une manière d'être aussi sensible, aussi tendre même, et en même temps, aussi calme ne pouvait exister, me semblait-il, que dans un cœur prévenu pour un autre. De là, je donnai l'essor à mon imagination, et il m'arriva un jour de lui faire la plus ridicule scène de jalousie ; j'en fus puni par le fait et la honte.

Le remords joint à la pluie que j'avais sur le dos en traversant tout Paris à pied, en habit brodé, le chapeau sous le bras, me donna une fièvre violente qui s'aggrava d'une espèce de fluxion de poitrine, je fus très mal. Elle n'envoya pas une fois savoir de mes nouvelles et cette indifférence augmentait ma maladie. J'ai su depuis qu'elle s'en informait exactement chez des amis communs. Enfin je guéris, je retournai chez elle ; elle ne me fit aucun reproche, me traita plus froidement qu'autrefois, mais toujours avec intérêt, quoiqu'il arrivât que sa porte me fût fermée. Enfin un jour, elle me dit :

— Je m'occupe de vous plus que vous ne pensez, et je voudrais que vous voyagiez ; vous en avez besoin au physique comme au moral. Paris vous est malsain.

Je combattis son projet ; il n'en fut plus question, mais il me devint de plus en plus difficile d'avoir accès chez elle, quoique je m'y présentasse tous les jours.

Il y eut, au printemps, un voyage de Marly dont je fus. Je faisais des courses à Paris, à cheval. Le comte de Boufflers[1] voyageait toujours de cette manière. Nous nous rencontrions quelquefois en chemin et nous allions ensemble. Un jour, nous fûmes dépassés par le duc de Choiseul, chez qui nous allions dîner à Marly. Il dit au comte de Boufflers qu'il était un vrai hussard. Celui-ci répondit qu'il était très disposé à le devenir, et demanda au duc de le faire colonel en second de mon régiment. Cela fut convenu et nous partîmes ensemble pour l'Auvergne au mois de juin.

*
* *

Ma santé n'était pas parfaitement rétablie ; je ne me ménageais pas au régiment, et, au moment où je me proposais d'aller voir ma mère, j'eus une fièvre double tierce, très opi-

1. C'est du poète, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde* qu'il est ici question. Il était le second fils de la célèbre marquise de Boufflers, l'amie du roi Stanislas, que ses contemporains désignaient sous le nom de Dame de Volupté. Destiné à l'état ecclésiastique, il porta quelque temps l'habit des sulpiciens ; on l'avait appelé d'abord l'abbé de Boufflers. Il le quitta, se fit chevalier de Malte et comme on le voit ici, devint hussard dans le régiment d'Esterhazy. Il fut maréchal de camp, gouverneur du Sénégal, membre de l'Académie française, siégea aux États-Généraux et mourut en 1815.

niâtre. Mes amis de Paris obtinrent un congé pour moi, et m'engagèrent à revenir pour changer d'air et consulter de meilleurs médecins que n'en pouvait fournir ma ville de province. Convalescent et encore très faible, je partis pour Paris. La Cour était à Compiègne; je m'y rendis. Les carabiniers y comparurent, le camp fut très brillant; je fus dispensé de retourner en Auvergne et j'allai passer l'automne à Civry où ma santé se rétablit. Nous revînmes de bonne heure à Paris. Le comte du Chastelet fut nommé ambassadeur à Londres. Il s'en était défendu longtemps; mais il fut obligé de céder; il avait obtenu le régiment du Roi et l'avait emporté sur plusieurs concurrents, il lui était difficile de refuser une commission que le Roi lui demanda d'accepter par un billet de sa main.

Je désirais voir l'Angleterre. C'était une bonne occasion et je me proposai d'y aller l'automne suivant, M. du Chastelet ayant tout l'hiver pour faire ses préparatifs, lorsqu'au mois de février, M. le duc de Choiseul me fit venir chez lui et me dit :

— J'ai envoyé en Prusse et en Autriche différents officiers pour me rapporter des notes sur les troupes. J'en ai reçu de très satisfaisantes sur l'infanterie et la cavalerie, mais il m'en manque sur le service des hussards, et j'ai fait choix de vous pour cette commission. Vous irez d'abord à Cassel pour les détails, où ils sont les mêmes qu'en Prusse; de là vous irez à Berlin, et quand vous aurez vu là ce qu'il y a à voir pour l'objet que vous avez à remplir, vous irez à Vienne, d'où il vous sera aisé d'obtenir de l'empereur Joseph la permission de le suivre dans différents camps qu'il doit aller voir. Préparez-vous pour partir avant Pâques, pour être à Cassel au moment du retour des semestriers, et choisissez un officier de votre régiment pour vous accompagner.

Mon régiment était alors à Mirecourt en Lorraine. Le quartier-maître, nommé Maréville, avait perdu au jeu et s'était brûlé la cervelle. La justice était saisie de l'affaire et, pour empêcher les poursuites, on avait donné un congé à M. de Kleinemberg, lieutenant-colonel, commandant en mon absence, qui avait un peu négligé les formes à remplir pour constater juridiquement le suicide. Je demandai à le prendre

avec moi. J'y joignis un secrétaire qui avait été au maréchal de Bercheny. J'achetai une berline et nous partîmes. Je pris Kleinemberg à Strasbourg, en passant. Je me doutais bien que toute cette commission et ce voyage avaient été arrangés par la dame qui avait à cœur de m'éloigner de Paris. L'absence effectivement produisit sur moi l'effet que ses rigueurs n'avaient pu produire; je pris mon parti et revins à la raison. Mais jamais je n'oublierai ce que je lui dois. Je désire, mes enfants, que vous vous attachiez un jour à quelqu'un qui sache rendre la vertu aussi aimable et qui puisse vous inspirer comme elle le goût des bons livres et de l'application.

Je parcourus, en quittant Francfort, les lieux où j'avais fait la guerre. Je m'arrêtai deux jours à Giessen, autant à Marbourg, et de là j'allai m'établir à Cassel. Il y avait plusieurs étrangers, entre autres le prince Alexandre Kourakin; les deux comtes Mniszeck y passèrent aussi, venant de Paris. La sœur du landgrave d'alors[1], l'abbesse d'Hererden, me traita à merveille. La princesse de Soubise y avait aussi une petite cour, et celle du landgrave était également très brillante. Il était le singe du roi de Prusse. Maréchal au service de celui-ci, il avait attiré plusieurs officiers prussiens. Au nombre près, l'armée hessoise imitait la prussienne. Jusqu'aux uniformes, tout était pareil. Mais les hussards étaient peu nombreux. Le colonel Dahlwig, qui les commandait, me communiqua tout le règlement; il n'y avait rien en grand et c'est là ce qu'il m'importait de savoir.

Au bout de quinze jours, je partis pour Berlin, chargé de lettres de recommandation de la princesse de Hesse pour sa sœur la princesse Henri[2], de tous les officiers qui avaient servi en Prusse pour leurs amis ou parents. Arrivé à Potsdam, j'écrivis à M. Anhalt[3], alors favori du Roi, qui me répondit une lettre fort polie, dans laquelle il me mandait de m'adresser directement au Roi. Je le fis et, le même jour, je fus prié à souper par le prince royal, aujourd'hui Roi[4]. La princesse était fort agréable. Elle avait été très jolie. Le mé-

1. Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel.
2. Femme de l'illustre général, frère du grand Frédéric.
3. Prince régnant d'Anhalt-Dessau. Son père avait été feld-maréchal en Prusse.
4. Frédéric-Guillaume II qui régnait à l'époque où furent écrits ces Mémoires.

nage était fort mal logé, dans le quartier assigné au mari comme colonel, et faisait très mauvaise chère.

Le lendemain, à la parade à laquelle j'assistai, je vis le général de Sedlitz et le général, aujourd'hui maréchal, de Mollendorf. Mais le Roi ne parut pas. Je dînai à mon auberge; le soir, je fus encore invité par le prince royal. Le lendemain matin, je reçus la réponse à ma lettre; elle était courte : « Allez à Berlin, je vous y verrai avec plaisir. — *Frédéric* ».

Je crus d'après cela ne pas devoir rester à Potsdam un quart d'heure, d'autant qu'il y avait toujours deux ordonnances qui ne me quittaient pas. La position d'un Français en Prusse était à cette époque assez embarassante. Il y avait eu une querelle entre les cours de Versailles et de Berlin pour Neufchâtel[1], et elles étaient sans ministres respectifs. Mais, sachant que le général de Nugent, avec qui j'avais été lié à Vienne, était ministre de l'Empereur à Berlin et qu'il y était aimé et considéré, je fus tranquille, bien sûr qu'il me présenterait et me rendrait tous les services qui dépendraient de lui. Je passai chez lui, dès mon arrivée, et il se chargea de moi. Je portai mes lettres de recommandation, je fus introduit dans le monde, prié à souper tous les jours, partageant mon temps entre les manœuvres où j'allais chaque matin, et la société qui était fort agréable. Chez la comtesse Denhoff à qui j'avais été vivement recommandé, et dans la famille de W... on me traitait comme l'enfant de la maison. Le lieutenant-colonel de Brettwitz, alors commandant du régiment de Ziethen, me conviait à toutes ses manœuvres, et me mettait à même de remplir l'objet de ma mission.

Le Roi revint à Berlin à l'époque des revues. Je lui fus présenté. Il me parla de Vienne, du risque que ma tante la comtesse de Paar avait couru à Rome d'être tuée par un soldat du pape, dont le fusil était parti, et voilà tout. Je ne fus pas prié à dîner, mais seulement aux revues de Poméranie; celles de Silésie me furent refusées. A mon retour de Poméranie, où je ne vis que ce que j'avais vu à Berlin, je restai quelque temps encore dans cette capitale. J'allai visiter Spandau, les maisons de campagne, et je m'amusai, étant fort bien reçu partout.

1. La principauté de Neufchâtel en Suisse qui appartenait à la Prusse.

Après un séjour de plus de deux mois, je partis pour Dresde. La cour était à Pilnitz. Le prince Xavier[1], sous les ordres de qui j'avais fait la guerre, administrait l'Électorat; le général Martange, que j'avais connu, était avec lui. L'Électeur et ses frères étaient des enfants ou traités comme tels. L'électrice douairière et ses belles-sœurs étaient occupées de leurs galanteries. Le tout ensemble rendait Pilnitz ennuyeux, mais à Dresde on s'amusait davantage. M. de Wurbrand, ministre de l'Empereur, avait épousé mademoiselle Tarouco, que j'avais beaucoup connue à Vienne. Les fils du comte de Brühl[2] y étaient, dont un avait servi en France. Il y avait avec cela des femmes qui se sentaient de l'ancienne manière de la cour de Saxe et qui étaient aimables, une vieille comtesse Meczienska et le comte de Saxe, enfants du roi Auguste et frère et sœur de la mère du maréchal de Saxe.

Je partageais mon temps entre la société et des courses sur les champs de bataille. Je visitai des camps fameux : Pirna, Plauen, Maxen, Dippoldiswald, Königstein. Plusieurs officiers saxons que j'avais vus à l'armée française me communiquèrent des plans et des relations des affaires qui avaient eu lieu autour de Dresde. Cette partie de mes Mémoires est une de celles qui me fait le plus regretter la perte de mes papiers. J'avais rédigé, avec beaucoup de soins, les détails de ce voyage militaire. La partie relative aux manœuvres avait été remise au ministre, et j'en avais gardé la minute. Le reste était accompagné de plans et de cartes.

*
* *

Je quittai la Saxe pour me rendre à Vienne. Les camps n'étaient pas encore commencés. J'en profitai pour séjourner à Gratzen en Bohême, chez la comtesse de B..., ma cousine.

1. Prince Xavier de Saxe, second fils d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne. Pendant la guerre de Sept Ans, il avait servi en France sous le nom de comte de Lusace. En 1763, à la mort de son frère Frédéric-Christian, électeur de Saxe, dont l'héritier était mineur, il administra l'électorat jusqu'à la majorité de celui-ci, qui devint roi sous le nom de Frédéric-Auguste Ier et régna jusqu'en 1827.

2. Homme d'État au service de la Saxe, un des hommes les plus fastueux et les plus excentriques de son temps.

Au cours d'une promenade que nous fîmes, son mari et elle, nous versâmes. Je fus seul blessé, mais je le fus assez grièvement, au-dessus de l'œil gauche. J'avais obtenu de l'Empereur de le suivre aux camps; ma blessure m'empêcha d'aller à Vienne. Je me rendis directement au camp de Moravie, où il me reçut avec bonté, bien qu'un emplâtre sur le front me rendît extrêmement ridicule. Je visitai à sa suite les travaux qu'on commençait à Theresienstadt, pour fermer le passage de la Bohême. Je le quittai à Budweiss, d'où il alla en Haute-Autriche, et je me rendis à Vienne. Ma plaie était guérie; il ne me restait qu'une légère cicatrice couverte d'une longue mouche.

La jeune fille que j'avais aimée et dont j'ai parlé, s'était mariée, après une fuite d'étourdie, à un jeune homme d'une grande maison de l'empire, mais fort borné. Sa grand'mère était morte, sans révoquer le testament qui lui donnait tout son bien, mais elle y avait ajouté une clause qui en laissait la jouissance à sa mère sa vie durant. La fille était venue voir celle-ci et devait retourner avant l'hiver à Mannheim. La conduite qu'elle avait eue avant et après son mariage, une coquetterie excessive, avaient servi de prétexte aux dames de Vienne, peut-être un peu jalouses de sa figure et de ses talents, pour ne pas la voir. Sa naissance et son rang lui donnaient entrée aux assemblées; mais, hors de là et du spectacle, on ne la voyait nulle part.

J'avais laissé un billet à sa porte et ne l'avais pas encore rencontrée lorsque je l'aperçus au théâtre. J'allai la saluer dans sa loge. Elle profita d'un moment où nous étions seuls pour m'assurer qu'elle n'avait jamais aimé que moi, et que mon absence était l'unique cause de ses torts, d'ailleurs bien exagérés. C'était, ajouta-t-elle, parce qu'elle m'avait su à Vienne qu'elle y était venue. Je la crus et devins l'esclave de sa volonté et de ses caprices. Je dus, pour lui plaire, cesser de voir les personnes dont elle n'était pas contente, fréquenter des sociétés où je n'étais jamais allé, et que l'usage de Vienne interdisait aux personnes de la première noblesse. J'encourus de la sorte le blâme des uns et la compassion des autres.

Enfin après avoir constaté l'empire qu'elle exerçait sur moi, elle affecta tant de préférence pour un autre, que je ces-

sai de la voir chez elle et tâchai, par une gaieté affectée, de faire bonne mine au mauvais jeu. Ma conduite parut la laisser indifférente. Elle affecta d'aller partout avec mon rival et de ne pas me faire l'honneur d'un regard. Mais cette manière d'être de sa part amena tout le monde de mon côté. On me félicitait d'avoir secoué une chaîne indigne, et l'opinion publique me dédommagea de ce que j'avais perdu du côté du plaisir.

Alors, elle voulut prouver que je ne lui avais échappé qu'autant qu'elle l'avait voulu. Elle me rechercha partout, se mettait à côté de moi à table, quand même je m'efforçais de l'éviter, traita durement en ma présence celui à qui je semblais avoir été sacrifié. Enfin, un jour, sa mère, à qui notre première liaison avait fait beaucoup de peine, se réunit à elle pour me rattacher. C'était à la veille de leur départ pour Mannheim. Elle me confia qu'elle craignait la tête de sa fille et la complaisance bête du mari. Puisque je devais retourner en France, je lui rendrais le plus grand service en partant en même temps qu'eux. Ayant un réel ascendant sur sa fille, je l'empêcherais de commettre des étourderies qui partaient plutôt de sa tête que de son cœur et qui la faisaient croire coupable quand elle n'était que légère.

Je m'en défendis, en alléguant l'incertitude où j'étais quant à la date de mon départ, la nécessité de prolonger mon séjour à Vienne autant que possible, qui m'obligerait ensuite à faire la route d'une traite pour arriver à l'expiration de mon congé. Bref, je donnai toutes les raisons que je pouvais alléguer à une mère qui semblait se contenter de s'en affliger, sans pouvoir y faire des objections solides, lorsque la fille entra :

—Vous ne pouvez, dit-elle, ne pas partir avec moi. Je vous attendrai, car je veux partir avec vous. J'irai comme vous voudrez, la nuit, le jour, tout me sera égal pourvu que nous allions ensemble.

Je répliquai; elle plaisanta, coqueta. Je sortis, résolu de ne lui pas annoncer mon départ. J'avais ordre de me trouver à Paris après Fontainebleau, pour rendre compte de ma mission et faire rédiger des instructions qui devaient être exécutées aux camps de Compiègne. J'avais bien fait partir Kleinemberg ; mais il parlait mal le français et, s'il pouvait faire

exécuter ce qu'il avait vu, il ne pouvait pas en donner d'explication. Nous étions à la fin de septembre et toutes les fois que la dame me voyait, elle me demandait tout haut :

— Quand partons-nous ?

Pressé par le temps, je pris congé et, pour qu'elle ignorât le jour de mon départ, je ne me montrai à personne qu'à mes parents. J'appris enfin qu'elle était partie. Je restai deux jours encore pour lui donner le temps de filer, bien résolu à quitter, dès Munich, la route de Mannheim pour être plus sûr de ne pas la rencontrer, et aimant mieux faire cinquante lieues de plus que de tomber dans les pièges de cette sirène. Mon projet échoua. A dix lieues de Vienne, je la trouvai dans une maison de poste où elle m'attendait depuis deux jours, sure que je n'avais pas passé. Son mari était allé en avant voir des terres qu'il possédait en Bavière. Elle l'avait persuadé qu'il était plus économique et plus simple qu'elle restât dans un endroit isolé, seule, en fixant le jour où ils se réuniraient à Munich que d'aller l'attendre dans cette ville, où elle ne pourrait pas se dispenser de voir du monde. Il crut tout ce qu'elle voulut, et moi je fus pris comme au trébuchet. Comment résister aux larmes, aux prières, aux caresses d'une femme que j'avais beaucoup aimée, dont je croyais avoir beaucoup à me plaindre, mais que pourtant j'aimais encore ? Elle avait trop peu de principes pour se reprocher son triomphe, et je pris les jouissances de son amour-propre pour les transports de l'amour.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce qui se passa depuis la fin de novembre jusqu'à la fête des Rois que je quittai Mannheim. Tout ce que la coquetterie la moins scrupuleuse peut faire pour retenir un homme, tout ce que la malice jointe à l'esprit peut imaginer pour le tourner en ridicule et le rendre malheureux, fut employé par elle dans ce maudit voyage. Tandis qu'elle se faisait un mérite près de moi de sa tendresse, du sacrifice qu'elle me faisait de sa réputation, elle me faisait passer pour un sot ayant la tête tournée pour elle, sans espoir. On ne la croyait pas tout à fait, mais le goût que j'avais pour elle, l'honnêteté et la discrétion qu'on doit à toute femme, m'imposaient le silence. La conduite de son mari, qui m'aimait et me l'avait confiée comme à un gardien du sérail,

donnait du poids à ce qu'elle disait. Je fus tourmenté, persécuté, persiflé par elle, et dans les moments où elle craignait que je ne lui échappasse, j'étais fondé à croire qu'elle avait pour moi la passion la plus vive. Enfin j'étais déjà la fable de la cour et de la ville à Mannheim, lorsqu'un jour que j'avais été très mécontent d'elle, nous allâmes ensemble au *Misanthrope*. La représentation de cette pièce me donna un courage qui m'avait manqué plusieurs fois. Je sortis avant la fin de la pièce; je courus à mon auberge, fis mettre des chevaux de poste, écrivis un billet au comte de Rupenheim chez qui je devais souper, pour lui dire qu'une lettre que je venais de recevoir me forçait de partir, et à elle, que grâce à Molière, je lui disais un adieu éternel. La joie de mes gens et surtout de mon secrétaire fut extrême; ils rougissaient pour moi du rôle que je jouais.

J'étais déjà près de Landau, quand elle reçut mon billet; elle m'envoya une estafette qui me joignit près de Strasbourg. Mais sa figure n'était plus là pour donner de l'éloquence à ses paroles, et son épître, quelque touchante qu'elle fût, n'eut de réponse de ma part qu'une lettre très polie et très respectueuse. J'ai su depuis qu'elle n'avait tant d'intérêt à me garder à Mannheim que parce qu'elle attendait le Rhingrave de Salm à qui elle comptait me sacrifier publiquement.

Si je suis entré dans autant de détails sur cette folie de ma part, c'est que c'est celle de ma vie qui m'a le plus humilié et qui m'a rendu le plus mécontent de moi-même : je la connaissais bien, je la méprisais, je voyais ses mœurs; et elle avait conservé un ascendant sur moi dont je rougissais, et auquel je me voyais forcé de me soumettre. Mais dans un état aussi violent, aussi désagréable, il ne m'est jamais arrivé de la compromettre ni de lui manquer du respect qu'on doit à tout ce qui est femme, quelques torts qu'elle puisse avoir.

COMTE VALENTIN ESTERHAZY

TURKESTAN, TIBET

CACHEMIRE

I

Au commencement de juillet 1903, je me trouvais à Tiflis. En route déjà depuis quatre mois, je venais de parcourir une partie de la Turquie d'Asie et je me disposais à gagner le Turkestan russe, comptant passer ensuite en Perse. J'eus la bonne fortune de rencontrer là, par hasard, un Américain, M. Oscar Crosby. Nous étions l'un pour l'autre des inconnus. Mais, aujourd'hui, le monde n'est plus qu'un grand village : nous nous trouvâmes bientôt des relations communes, et j'eus même le plaisir d'avoir par lui des nouvelles de mon frère, qu'il avait vu à l'ambassade de France à son départ de Washington. Je fus vite sous le charme de cet homme, qui, possédant toutes les qualités de sa race, agrémentées de beaucoup des nôtres, semble réaliser pour moi le type idéal de l'Américain. Une haute intelligence transparaissant à travers des yeux lumineux qui ne reflètent que de nobles pensées, une énergie vibrante, un calme imperturbable, une curiosité d'esprit universelle, une largeur d'idées qui, malgré des opinions personnelles très arrêtées, lui fait respecter toutes celles des autres, voilà Crosby. Bien qu'extrêmement occupé, il trouve parfois le temps de voyager. Il est vrai que c'est pour se reposer, dit-il. Il y a quelques années, il avait fait, pour se reposer, un voyage d'exploration en Afrique. Maintenant,

pour le même motif, il allait en faire un en Asie centrale. Son but était Lhassa. Il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Mais il avait une recette : un phonographe, où il avait fait enregistrer un petit discours en chinois à l'adresse du Dalaï-Lama et dans lequel il se recommandait en bons termes; malheureusement, l'instrument s'égara sur les chemins de fer russes.

Nous résolûmes de voyager ensemble dans le Turkestan russe, nos projets étant les mêmes jusqu'à Andijan. Peu après, faisant cause commune, lui renonçant à Lhassa, moi renonçant à la Perse, nous prîmes le parti de gagner les Indes, en traversant le Turkestan chinois et en faisant un crochet par le Tibet. Le 14 juillet, nous nous embarquions à Bakou sur la Caspienne. Nous emmenions avec nous un interprète, Joseph, Chaldéen persan, parlant très bien français. Le lendemain, nous débarquions à Krasnovodsk.

Sans nous attarder dans cette triste ville, environnée de rocs dénudés et de sables brûlants, nous prenons le train pour Boukhara. Nous traversons d'immenses déserts, plats, mornes et monotones, par une chaleur de 35 à 38 degrés. Mais nous ne pouvons pas nous plaindre : la saison est exceptionnellement fraîche; d'ordinaire, le thermomètre va jusqu'à 50 degrés. De loin en loin, de rares oasis : Gœk-Tépé, dont la forteresse fut si brillamment enlevée par Skobelef; puis Askhabad, Merv : c'est le pays des Turcomans Tekkés, qui se distinguent par leurs énormes bonnets d'astrakan.

Au delà de l'Amou Daria, qu'on franchit sur un pont de 1 600 mètres, à mesure que l'on approche de Boukhara, la plaine devient plus fertile. Boukhara est certes une des villes musulmanes les plus curieuses qu'il existe. N'ayant pour ainsi dire pas subi le contact des Russes, qui résident à Kagan, à 15 kilomètres de là, et jouissant des privilèges que le tsar laisse à l'émir, elle est restée la cité la plus typique du Turkestan. Les habitants, au nombre d'une centaine de mille, sont des Sartes, population qui occupe toute la plaine comprise entre l'Amou Daria et l'Alaï. Les hommes, vêtus de longues robes multicolores aux dessins variés, portent sur la tête un large turban blanc. Les femmes sont entièrement recouvertes de la tête aux pieds d'une enveloppe d'étoffe grise, dans laquelle elles sont

comme sous une cloche : un masque noir apparaît à la place de la figure impénétrablement cachée. Les préceptes de l'Islam sont strictement observés à Boukhara. A l'heure de la prière, les hommes affluent aux mosquées; les bassins voisins grouillent de gens se lavant les mains et les pieds. Il faut voir les fidèles écoutant l'instruction religieuse devant le médressé. Il n'y a pourtant chez ces gens aucune apparence de fanatisme. Ils sont doux et paisibles; on n'entend pas de cris, même dans le bazar; les marchés se font avec calme. Ces Sartes n'ont pas l'air belliqueux : l'émir a pu habiller et faire manœuvrer ses soldats à la russe, mais leur tempérament les prédispose mal au métier des armes.

Nous reprenons le train pour Samarcande, où nous rentrons en Russie. Notre première visite est pour le gouverneur, le général Médinski. Il nous invite à déjeuner. Sa résidence est au centre de la ville russe. Là, au milieu de larges rues tracées d'équerre, bordées de beaux arbres et encadrées de maisons européennes, on se croirait en pleine Russie. Les parties les plus reculées de l'empire du tsar ne sont que le prolongement de la terre russe et ne ressemblent en rien à nos colonies. Qu'ils soient à Erivan, à Samarcande ou à Vladivostok, les Russes se sentent chez eux; pour se transporter jusque là-bas, ils n'ont pas même à faire le petit saut brusque du Français qui, parti de Marseille, débarque à Alger : faites le voyage de Vladivostok par voie de mer et faites-le par voie de terre; vous verrez combien seront différentes vos impressions en arrivant au point final. De plus, les Russes, à demi orientaux, comprennent bien mieux les populations asiatiques et en sont bien mieux compris que nous : entre les deux, il n'y a pas la différence de mentalité et de mœurs qui nous sépare des indigènes de nos colonies.

A peu de distance de la cité russe, s'élève la ville sarte, avec les ruines des magnifiques monuments témoins de la grandeur de Tamerlan. Que ceux qui veulent les regarder se hâtent! Ils sont bien près de crouler. Un récent tremblement de terre leur a porté un coup fatal : depuis mon passage, s'est effondré l'édifice qui renferme le tombeau du grand conquérant, formé des deux plus gros blocs de jade connus. Actuellement encore, les mosquées de la place du Rhégistan

et quelques mausolées, construits dans ce style mongol qui devait, sous les descendants de Tamerlan, atteindre aux Indes son suprême degré de perfection, sont suffisamment conservés pour émerveiller les yeux.

Nous poursuivons notre route sur Andijan. De grands déserts s'étendent aux abords de la vallée du Syr Daria. Mais, en se rapprochant du fleuve, les oasis deviennent plus nombreuses. Nous ne faisons que toucher à Kokand. Le 24 juillet, nous arrivons à Andijan, point terminus du chemin de fer transcaspien. Les abords de la gare ont un aspect étrange. Des centaines de wagons juxtaposés couvrent une vingtaine de voies : ils sont bondés de gens qui y vivent. Nous entrons dans la ville. De toutes parts, des maisons éventrées, des pans de murailles, des tas de décombres. Par-ci par-là, on voit cependant quelques maisons debout : celles-là sont neuves ou fraîchement réparées : tout le reste est à bas. C'est l'effet du tremblement de terre du 12 janvier 1903. La catastrophe a coûté la vie a une quinzaine de milliers de personnes. En voici la cause, nous dit-on : il existerait dans la région d'immenses cavités souterraines servant de réceptacles aux eaux des glaciers, qui ne s'écoulent à la surface du sol que par un très petit nombre de rivières; brusquement la couche terrestre aurait cédé. Cette explication, si elle est juste, serait bien inquiétante pour l'avenir.

Nous quittons vite ces tristes lieux pour gagner en voiture Och, point de départ des caravanes pour l'Asie centrale. Nous traversons un pays très bien irrigué, donc riche et peuplé : les villages se succèdent tous les deux ou trois kilomètres. Il manque un hôtel à Och. Heureusement, à peine sommes-nous arrivés qu'un officier vient nous offrir l'hospitalité au *sobranié* (cercle militaire). Nous allons tout de suite nous présenter au colonel Zaïtsef, chef de district. Les formalités nécessaires pour obtenir l'autorisation de passer en Chine demanderont quelques jours. Le colonel nous promet de les faciliter. Nous employons le temps à compléter nos approvisionnements et à parcourir la ville, qui est très pittoresque. Des rochers nus, admirablement découpés, se dressent aux alentours. L'un deux est nommé Rocher de Salomon. Ses flancs sont couverts de tombeaux de saints musulmans : on y vient pieusement en

pèlerinage. Tout en haut, on montre l'endroit où Salomon aurait prié : les traces de ses mains, de ses coudes et de ses genoux sont imprimées sur le roc. Il paraît qu'à la vue du beau paysage qui s'étendait devant lui, il se serait écrié : « Och ! » nom qui serait resté à la ville.

Un soir, nous assistons à une fête au sobranié : concert, comédie, danses. On est très gai à Och et les réunions sont fréquentes. Ce jour-là, la petite colonie russe était au complet : officiers, fonctionnaires, et quelques civils avec leurs femmes et leurs filles ; on était même venu de la garnison voisine, Marghelan. La musique fut excellente, comme toujours chez les Russes. La comédie resta lettre morte pour nous. Quant aux danses : polkas, mazurkas, lesghienne et autres, elles nous ravirent. Hommes et femmes dansent avec une grâce naturelle incomparable : c'est le triomphe des Russes. Ici, Crosby trouva un compatriote : c'était bien inattendu. Ce vieux bonhomme, né dans l'Alabama, a été officier et a combattu à l'armée du Sud pendant la guerre civile. Puis, réduit à la misère comme tant d'autres, il a quitté son pays et a fini par s'échouer ici, ayant marié sa fille à un aumônier du régiment. Et il ne retournera pas en Amérique, nous dit-il, non ; depuis qu'il a su que ce *negrohead* de Roosevelt avait invité à dîner Booker Washington, il a renoncé pour tout jamais à revoir sa patrie.

*
* *

Enfin, le 29 juillet, la caravane est prête. Nous nous mettons en route pour Kachgar par la route de l'Alaï, emmenant notre interprète Joseph, un Sarte qui doit faire les fonctions de cuisinier, deux caravaniers kirghizes et dix chevaux. Hommes et animaux ne sont engagés que jusqu'à Kachgar. La distance à franchir est de 460 verstes. Le chemin est connu et assez facile : il est suivi deux fois par semaine par un courrier russe de la poste militaire ; on trouve de l'eau partout.

Au sortir d'Och, on prend une route carrossable à travers un pays riche et très peuplé. Une trentaine de kilomètres plus loin, l'aspect change. On aborde les montagnes : plus de cultures, plus d'arbres et presque plus d'habitants ; mais

des fleurs à profusion, des lis martagons et des sauges. Il fait chaud et c'est un plaisir de coucher à la belle étoile. Goultcha, où nous faisons halte, est un petit village, situé dans un bosquet de verdure et occupé par une compagnie d'infanterie. C'est le dernier point qui soit relié à l'Europe par le télégraphe, mais on travaille à prolonger la ligne qui atteindra cette année Kachgar et les postes militaires du Pamir. On travaille également à améliorer le chemin, qui n'est plus praticable aux voitures un peu au delà de Goultcha.

Nous cheminons au milieu de montagnes dénudées et presque désertes. Nous laissons sur notre gauche le chemin du Térek-Davane (Col des Peupliers), qui nous épargnerait soixante verstes; mais, en été, on ne peut pas y passer; la fonte des neiges rend les torrents infranchissables. De nombreuses caravanes nous croisent: chaque jour descendent cent à cent cinquante animaux, chevaux, chameaux ou ânes. Le commerce entre le Turkestan russe et le Turkestan chinois est considérable : on l'évalue à deux millions de roubles par an. De Russie, on exporte principalement des produits européens; de Chine, du coton et du feutre.

Nous voilà en plein pays des Kirghizes; la montagne est à eux comme la plaine est aux Sartes. Les Kirghizes peuplent de leurs essaims nomades toute la région montagneuse du centre de l'Asie. Ce sont de braves gens, hospitaliers, chez lesquels on est en pleine sécurité. Ils habitent des tentes, appelées *iourtes*, formées de clayonnages et recouvertes de feutre : un campement se compose généralement de trois à huit tentes. Ils vivent de leurs troupeaux et pour leurs troupeaux : moutons, chevaux, chameaux, yaks. La bêche leur est inconnue; jamais ils ne font la moindre culture. Les hommes ont la garde des bêtes : c'est tout. Le reste est l'affaire des femmes : ce sont elles qui fabriquent les clayonnages des *iourtes*, qui filent la laine, qui font le feutre et les tapis, qui dressent les *iourtes :* il ne viendrait à l'idée d'aucun homme de leur donner un coup de main. Elles ont une coiffure étonnante, un véritable monument d'étoffes blanches enroulées, autour duquel pendent de longs ornements de cuivre ou d'argent.

Les Kirghizes pratiquent assez rigoureusement l'islamisme :

on en voit qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. Comme chez la plupart des nomades musulmans, les femmes ne sont pas voilées et n'éprouvent aucune gêne au milieu des hommes, même étrangers. Leur langue est la même que celle des Sartes, un dialecte turc.

Nous voilà au col de Taldick (3 600 mètres) et nous passons de la vallée russe du Syr Daria dans la vallée chinoise du Kizil-Sou, dont le nom signifie eau d'or et qui est en effet remarquable par la couleur rouge vif de ses flots. Ici la flore change comme par enchantement : plus de lis ni de sauges, mais, à perte de vue, des edelweiss, des digitales blanches. Et, au milieu des prairies, des marmottes, des marmottes en quantité. Il y en a tous les vingt pas, jouant ensemble gentiment : à notre approche, elles s'enfuient avec des cris perçants près de leurs trous; là, assises comme de petits chiens savants, elles nous regardent tranquillement, d'un air étonné.

Laissant à droite la route du Pamir, nous longeons la chaîne neigeuse du Trans-Alaï, nous maintenant pendant un jour à l'altitude de 3 600 à 3 800 mètres. Puis nous tombons dans la vallée d'un autre Kizil-Sou, tout aussi justement nommé que le précédent : celui-là est un affluent du Tarim qui va se perdre dans les sables du Gobi chinois. Irkestan, dernier poste russe, est situé exactement à la frontière de Chine. Il n'y a là que deux bâtiments : la douane et un fortin où tient garnison un petit détachement. Le capitaine, un Cosaque d'Orembourg, dont la vie ne doit pas être gaie, nous offre l'hospitalité. D'autres voyageurs arrivent : toute une famille de Kachgar, composée d'une dizaine de personnes, hommes et femmes, vieux et jeunes. Les femmes portent de petits bonnets de fourrure et de grands voiles percés de deux trous à la place des yeux. Ce sont des pèlerins revenant de la Mecque : leur déplacement a duré huit mois, aller et retour. Ils étaient partis par le Transcaspien et la mer : ils reviennent par Bombay, Kaboul et Samarcande.

Après une bonne journée de marche au delà d'Irkestan, nous arrivons à Oulouktchat, premier poste chinois : un petit fort, entouré de quelques *iourtes*. Une dizaine de soldats chinois sont là; ils nous dévisagent avec l'expression d'ironie moqueuse et méprisante que prennent d'ordinaire les

Célestes vis-à-vis des « diables étrangers ». Le mandarin devant nous recevoir, ils revêtent leur uniforme et mettent sur leur épaule de longues perches portant aux deux bouts de grosses lanternes ornées de dessins bizarres : précédés par eux, nous entrons chez le représentant du Fils du Ciel, qui nous attend assis au banc d'honneur. Joseph traduit en russe nos discours français; notre cuisinier sarte traduit le russe de Joseph dans sa langue; un troisième interprète fait passer ce sarte en chinois. Il faut d'abord décliner nos noms qui doivent être pris par écrit. Le mien va à peu près; mais celui de Crosby soulève l'hilarité générale : les Chinois ne connaissent pas l'R; le malheureux mandarin, fort embarrassé, cherche vainement quel est celui des quatre-vingt mille caractères qui pourrait faire l'affaire. La conversation n'est pas facile avec tous ces intermédiaires. J'essaye de mettre le sujet sur Confucius, en lui disant que, dans mon pays, on admire beaucoup ce grand philosophe. C'est trop compliqué et nous sommes obligés de nous en tenir aux banalités.

Après Oulouktchat, nous traversons et retraversons le Kizil-Sou, dont les eaux sont assez grosses : il faut chercher des gués et recourir parfois aux chameaux pour les franchir. Le pays est aride, inhabité, mortellement triste, bossué de montagnes de terre argileuse, rouges, très friables, dans la configuration desquelles chaque pluie doit amener un changement notable. Enfin le 9 août, nous apercevons au loin de la verdure : c'est l'oasis de Kachgar. La campagne est couverte de cultures, céréales, coton, lin, et de bouquets d'arbres, saules, peupliers, mûriers, jujubiers. On se sent renaître à la vie.

*
* *

Lorsqu'on arrive dans le Turkestan chinois, à Kachgar, on est vivement surpris en retrouvant les mêmes populations que l'on avait laissées en deçà de l'Alaï et en constatant que ces énormes montagnes n'ont pas été réellement une barrière ou du moins une frontière. D'un côté les Sartes, de l'autre les Turkis. Mais le nom seul diffère. C'est la même race, se rattachant par l'origine à celle des Turcs; la même langue

offrant beaucoup d'analogie avec celle qui est parlée à Constantinople; la même religion, l'Islam. Les villes et villages des deux Turkestans sont formés de petites maisons de terre, contrastant par leur pauvreté avec la richesse du sol : telle photographie de Kachgar ou de Khotan pourrait aussi bien avoir été prise à Samarcande. Les Turkis sont la proie d'une maladie que nous avions déjà remarquée dans le Turkestan russe, mais qui chez eux est excessivement répandue, le goître : un quart au moins de la population en est atteint.

En fait de Chinois, il n'y a dans le Turkestan chinois que quelques mandarins, quelques soldats et quelques marchands. Il est assez curieux de voir, à notre époque, les Chinois dans la posture de conquérants. Ici, ils sont réellement conquérants, puisque, en 1871, à la mort de Yakoub-Beg, ils ont repris la Kachgarie les armes à la main. Pour moi, qui me trouvais dans le Pé-tchi-li en 1900 et qui avais été alors témoin de leur faiblesse et de leur incapacité, je fus vivement intéressé de les voir dans ce rôle militaire. Je constatai qu'ils sont bons et sages administrateurs, que l'autorité mandarinale n'est nullement fictive et que son action se fait sentir partout, bien qu'elle n'ait pour l'appuyer qu'une force militaire insignifiante; il est vrai que les Turkis sont essentiellement doux et pacifiques. Le *fou-taï* d'Ouroumtsi est gouverneur de la province de Sin-Yang, dont fait partie le Turkestan. Il a pour subordonnés des *tao-taïs* et des *ambans* placés dans les villes principales, auxquels obéissent des agents indigènes, *yeuzbachis* ou *begs*, ayant le commandement des villages et des tribus. Tout cela forme une organisation régulière, sous laquelle la population n'est pas plus malheureuse, je crois, que sous le régime russe.

Kachgar compte environ 400 000 habitants. C'est la résidence d'un *tao-taï*, d'un consul-général russe et d'un agent anglais. Notre première visite fut pour le consul-général russe Pétrowski : c'est un vieillard, occupant depuis de longues années ce poste dans lequel il a rendu les plus grands services à son pays. Nous allâmes voir ensuite le colonel Miles, agent anglais. Il nous reçut avec la courtoisie que j'ai toujours trouvée chez les officiers britanniques, nous offrit l'hospitalité et s'employa activement à nous aider de toutes façons.

Nous passâmes chez cet homme aimable quelques charmantes journées; nous lui gardons la plus vive reconnaissance. Son rôle consiste à soutenir les intérêts de quelques commerçants indiens établis dans le Turkestan; le trafic entre cette contrée et les Indes est assez important. Mais l'influence de la Russie est tout à fait prépondérante à Kachgar: son consulat est fortement organisé, il comprend un capitaine d'état-major, un lieutenant et cinquante cosaques de Sémiriétchensk : à quelques journées de marche, à Tachkourgan, il y a encore un peloton de cosaques.

Les employés du consulat, ceux de la Banque russo-chinoise, les agents de la douane et quelques commerçants forment une petite colonie russe d'une vingtaine de personnes. Nous fîmes la connaissance de la plupart d'entre elles à un joyeux dîner auquel le capitaine nous convia. Les officiers russes ont l'habitude d'associer leurs hommes à leurs plaisirs. Les Cosaques étaient donc de la fête qu'ils égayèrent de leurs chants et de leurs danses. A la fin du repas, une dizaine d'entre eux empoignent successivement chaque convive, et, entonnant une chanson en son honneur, le font sauter en l'air à la manière dont nos hommes font passer les bleus à la couverte. Puis les toasts commencent. A chacun d'eux, il faut s'embrasser sur la bouche. Je ne saurais dire combien de fois l'on but à la France, à l'armée française, au 86e, à M. Loubet, et, en l'honneur de Crosby, on but à Roosevelt, aux États-Unis, à l'Amérique du Nord et à l'Amérique du Sud.

Pour compléter le tableau de la colonie européenne, il ne faut pas oublier le P. Hendriks, missionnaire catholique hollandais, et la mission protestante suédoise. Malgré tous leurs efforts, le christianisme ne progresse pas beaucoup. Depuis trois ans que les Suédois sont là, ils n'ont fait qu'une conversion. Quant au P. Hendriks, il dit avoir une centaine de fidèles répartis entre Aksou, Kachgar et Khotan, sur un territoire grand à peu près comme la moitié de la France. L'église orthodoxe n'a pas de représentants : c'est un principe absolu chez les Russes de s'abstenir de toute action religieuse sur les peuples soumis à leur influence.

Le P. Hendriks est une curieuse figure. Fixé en Chine depuis une quarantaine d'années, il a parcouru les différentes

parties de l'empire du Milieu et connait mieux que personne les Chinois, les Mongols et les Turkis. Ayant établi définitivement sa résidence à Kachgar, il vit là à l'asiatique, aimé et respecté de tous, sans autre souci que de mettre en pratique la charité chrétienne. Sa demeure est une misérable masure, dépourvue du confort le plus élémentaire dont il a perdu toute notion. Il dit sa messe seul, dans l'unique pièce qui compose son logement. Qui pourrait croire que cet homme, avec l'existence qu'il a menée et qu'il mène encore, soit un savant? Et c'est pourtant la vérité. Il a tout étudié, philosophie, histoire, littérature, sciences, et a des idées personnelles sur chaque sujet. Il parle de nos classiques, de Victor Hugo, de Zola, comme le ferait le Parisien le plus érudit, et connait une douzaine de langues, depuis le sanscrit et le pâli jusqu'à l'anglais et le français.

La rencontre de ce vénérable prêtre fut une bonne fortune pour nous, car nous le décidâmes à nous accompagner jusqu'à Khotan. En même temps qu'un interprète parfait, c'était un charmant compagnon de route et il nous rendit des services inappréciables. La grosse affaire pour nous était d'obtenir l'appui du *tao-taï*. Le secrétaire du colonel Miles nous fit l'honneur de nous accompagner chez lui en qualité d'interprète. Je puis bien dire qu'il nous fit l'honneur, car c'est l'homme de plus haute lignée que j'aie jamais vu : il nous a montré sa généalogie, inscrite sur un rouleau de papier d'une longueur démesurée, remontant jusqu'à Adam, en passant par Mahomet. Donc nous fûmes reçus en grande pompe au *Yamen*. Les portes du milieu s'ouvrirent devant nous et au bout de l'enfilade nous aperçûmes le *tao-taï* qui nous attendait en grand costume de cérémonie. Crosby l'intéressa particulièrement : il n'avait jamais entendu parler de l'Amérique. Il lui demanda le nom de son roi et combien de temps il faudrait pour aller à cheval dans sa capitale. Après les banalités d'usage, nous venons au fait et nous lui demandons une lettre de recommandation. Pour aller où? Prononcer le nom de Roudok, que nous voulions gagner au delà de Polou, était imprudent; car on sait que les routes du Tibet sont interdites. Nous disons donc que nos plans ultérieurs ne sont pas bien arrêtés et seront subordonnés aux circonstances. Ne pas bien

savoir ce qu'on veut faire, c'est, pour un Chinois, la preuve de peu de sagesse. Le mandarin ne répond rien; nous réitérons la question : il réfléchit, bâille, prend un air fatigué, et finit par nous demander des nouvelles du colonel Miles. Enfin son secrétaire accède à notre désir et nous donne une lettre.

Une très sérieuse difficulté fut de trouver un interprète, le P. Hendriks ne voulant pas nous accompagner au delà de Khotan, et Joseph, malade, désirant retourner à Tiflis. Nous mîmes la main sur un jeune Turki, Akbar, qui avait appris quelques mots d'anglais à la mission protestante. Certes il était fort insuffisant. Nous le prîmes faute de mieux, bien heureux de l'avoir trouvé. Il vendit son petit fonds de boutique au prix de dix-huit tinguers, — environ cinq francs, — et se décida à partir. Nous embauchâmes un caravanier afghan, Mir Mollah, vénérable vieillard musulman très pieux et Lasso, tibétain de Ladak, très intelligent, débrouillard, bon cuisinier, qui avait fait le voyage d'exploration du capitaine Welby.

*
* *

Le 15 août, nous nous mettons en route pour Khotan. Le P. Hendriks nous suit dans une petite voiture du pays appelée *mapa* : le pauvre homme, ayant eu les mains gelées, ne peut monter à cheval. Crosby entreprend aussitôt — tâche ardue — d'apprendre l'anglais à Akbar; au prix de quels efforts et de quelle patience! Combien de fois lui ai-je entendu dire d'un ton triste et découragé : *Akbar, Akbar, you are dreadful!*

La route de Khotan n'offre pas de difficultés, c'est une piste très fréquentée par les indigènes. Mais bien rares sont les Européens qui y passent : au delà de Kachgar, on n'en voit plus. Il faut faire exception pour un seul, un marchand tatar d'Orembourg, établi à Khotan. Le dernier Français qui fût venu à Kachgar était le prince Louis d'Orléans, un an avant moi; les derniers qui fussent allé à Khotan étaient l'infortuné Dutreuil de Rhins et son compagnon Grenard. Il est donc naturel que l'Européen soit regardé partout comme une bête curieuse, mais il est toujours bien accueilli par les douces populations turkis et traité avec les plus grands égards.

La route traverse la partie occidentale du désert de Gobi, appelée Taklamakan. Elle est monotone : des sables nus à l'infini; parfois des tertres de terre argileuse, témoins d'un seuil ancien dont il ne restera bientôt plus trace. Rien qui fixe l'œil, sauf çà et là ces colonnes de poussière grise que le vent soulève en tourbillons et qui errent silencieusement à son gré. Cependant on ne fait jamais plus de 30 à 40 kilomètres sans trouver de l'eau. Et là où il y a de l'eau, il y a des cultures, des animaux, des hommes. L'eau! ceux qui ne connaissent que nos régions ne se doutent pas de tout ce que ce mot veut dire. L'eau, c'est la vie... Le P. Hendriks racontait qu'un jour un évêque, qui était venu le voir, lui dit : « Je n'aurai pas le temps d'aller visiter vos chrétiens à tel endroit, mais je prierai le Bon Dieu pour eux. — A quoi bon, lui répondit-il, ils ont de l'eau. »

L'oasis, grandie par le mirage, apparaît de loin comme quelque chose de fantastique. Mais il faut marcher, marcher longtemps encore pour y arriver. Lorsqu'on l'atteint, on croit entrer au paradis. Donc, tous les vingt ou trente kilomètres au plus on rencontre une oasis, parfois immense — telle Yarkand, qui compte 700 000 habitants, — parfois minuscule; et là, on trouve toujours des fruits, des légumes, des poulets, de la viande et un caravansérail. On peut vivre sur le pays et s'abriter. Nous n'avons pas besoin de toucher à nos conserves que nous réservons pour les régions difficiles que nous aborderons bientôt. Le colonel Miles a eu l'amabilité de prévenir les *aksakals* indiens de notre venue. L'*aksakal* est le chef de la corporation des marchands, il y en a un dans chaque ville de quelque importance.

A notre arrivée à Yarkand, nous apercevons une douzaine de cavaliers venant à notre rencontre en caracolant : c'est la *tamacha*, organisée en notre honneur par l'aksakal Gauri-Mall, escorté de quelques notables de la ville. Ils descendent de cheval et, nous croyant Anglais, nous tendent leurs mains pleines de pièces de monnaie en signe du tribut qu'ils pensent nous devoir. Une maison nous a été préparée par leur soin. Nous y restons deux jours. L'*amban* chinois, un Mandchou fort intelligent, nous reçoit avec beaucoup d'égards : il fait tirer trois coups de canon à notre entrée au *Yamen* et se

montre on ne peut plus aimable. Nous achetons des chevaux et nous prenons à notre service deux nouveaux caravaniers : Mohamed Jou et Osman. Le premier est un Cachemirien d'une force herculéenne, extrêmement intelligent et expérimenté; il a fait partie de l'expédition de Deasy : ce sera notre caravan-bachi. Le second est un Turki : c'est le type du bon serviteur dévoué, ne se plaignant jamais.

Au delà de Yarkand, nous rentrons dans le désert pour revoir de loin en loin les mêmes villages jusqu'à Khotan. Tous les soirs, à l'arrivée au gîte, le P. Hendriks nous lit une page de ses notes, rédigées en latin, qui sont le fruit de longues méditations et de nombreuses observations personnelles. Il y en a pour tous les goûts : exégèse, linguistique, art, sciences, histoire et mœurs des populations asiatiques : chaque branche des connaissances humaines a son chapitre.

Le 29 août, arrivée à Khotan. L'aksakal indien et son collègue russe se disputent l'honneur de nous héberger. Nous nous installons dans une belle maison préparée à notre intention par l'Indien. Khotan compte une trentaine de milliers d'habitants et ressemble à toutes les autres villes turkis. Mais, dans ses environs, on peut voir des curiosités toutes particulières : des ruines enfouies dans le sable, restes d'une ville qui fut un peu avant l'ère chrétienne un des principaux centres bouddhistes. Le docteur Stein les a explorées l'an dernier, et, chose étonnante, il a découvert des bas-reliefs et des médaillons établissant d'une manière indiscutable l'influence de l'art grec.

C'est ici qu'il faut faire nos derniers achats, et nous munir de tout ce qui nous sera nécessaire : chevaux, vivres, cordes, fers, bottes de feutre, manteaux de peau de mouton, etc. Nos caravaniers ne se pressent pas, voulant jouir des délices de Khotan, qui, paraît-il, est la Capoue du Turkestan. Les femmes de cette ville sont renommées dans la littérature musulmane, sans qu'elles paraissent justifier leur réputation; elles sont voilées moins strictement que dans le Turkestan russe. L'*amban* chinois, un très brave homme, nous accueille on ne peut mieux. Il vient de recevoir une lettre du *tao-taï* de Kachgar, lui enjoignant de nous dissuader par tous les moyens possibles de traverser le Kouen-Lun à

Polou : il nous représente toutes les difficultés qui nous attendent. Nous tenons bon et, après avoir fait nos adieux au P. Hendriks, nous nous mettons en route pour Polou.

Au delà de Khotan, on ne tarde pas à entrer dans la région montagneuse; mais on atteint assez facilement le village de Polou, situé à l'altitude de 2 500 mètres. Le 7 septembre, jour de notre arrivée, doit être une date mémorable pour les habitants de Polou, qui n'avaient jamais vu que quatre ou cinq Européens. Aussitôt descendu de cheval, je m'installe devant ma porte pour me raser. Tout le village s'attroupe. Mais voici bientôt un nouveau sujet d'étonnement que je partageai avec les indigènes. Un autre Européen paraît. Nous engageons la conversation par l'intermédiaire de nos interprètes. C'est un Russe qui, étant à Kiria, a appris par l'aksakal russe de Khotan que nous devions arriver ici : il a voulu venir nous voir. Pourquoi voyage-t-il? quelle est sa mission? Nous ne comprenons pas bien. Il a un phonographe et nous propose de nous le faire entendre. Quelques instants après, le grand air du *Toréador* retentissait au milieu des indigènes ahuris.

*
* *

Le 8 septembre, nous quittons Polou et nous nous engageons dans les monts Kouen-Lun. La caravane comprend : nos cinq hommes, Mohamed-Jou, Mir Mollah, Lasso, Akbar et Osman; seize chevaux portant vingt-cinq jours de grain et une quarantaine de jours de vivres pour nous, conserves, riz, farine, œufs. Nous prenons un guide qui doit nous accompagner pendant une huitaine de jours. Nous louons huit ânes pour décharger nos chevaux et embauchons un homme par animal pour aller jusqu'au col. Le chemin que nous prenons n'avait été fait avant nous que par quatre Européens : deux Français, Dutreuil de Rhins et Grenard, et deux Anglais, Carey et le capitaine Deasy. Ce dernier y avait perdu un homme, plusieurs chevaux et quelques bagages.

Nous remontons à travers des gorges sauvages le torrent Dorab. A une journée de marche, nous rencontrons des chercheurs d'or, qui font leur métier suivant le procédé pri-

mitif du lavage : ils ne s'y enrichissent certainement pas; c'étaient les derniers humains que nous devions voir de longtemps. La route se hérisse de difficultés. Il faut traverser le torrent vingt fois peut-être. Les hommes sont obligés de soutenir les chevaux qui risquent d'être emportés par le courant; l'un d'eux faillit bien être englouti; on le repêcha non sans peine, mais sa charge était perdue. La nature devient de plus en plus sévère. Le chemin est à peine frayé. Il faut tantôt marcher au milieu de rochers, tantôt escalader ou descendre des pentes extrêmement raides, tantôt filer sur des sentiers de chèvres le long d'affreux précipices. Constamment on est obligé de décharger les chevaux et de faire porter les bagages à dos d'homme. Parfois il faut presque porter les chevaux eux-mêmes : à la montée, on les tire par la bride et on les pousse par derrière; à la descente, on les tire par la queue et on les retient par la tête. Ce sont des tours de force. De temps en temps, un animal tombe, glisse, roule. Aussitôt nos caravaniers se jettent dessus, souvent au péril de leur vie : ils nous font frémir; Mohamed Jou surtout montre une hardiesse incroyable. Comment, malgré le dévouement de ces braves gens, aucune de ces chutes effroyables n'a-t-elle été mortelle? J'ai peine à me l'expliquer. Enfin, après trois journées terribles, trois journées de cauchemar, le 11 septembre, nous arrivons au col, à l'altitude de 5 100 mètres. Quelques chevaux sont blessés; mais la caravane est au complet; c'est prodigieux. Le froid est devenu très rigoureux : nous endossons nos manteaux de peau de mouton et chaussons nos bottes de feutre.

Nous allons camper au bord du lac Saraskoul, attendant les ânes qui sont restés en arrière. Le lendemain, rien n'étant venu, nous renvoyons deux hommes voir ce qui se passe. En attendant nous chassons : le lièvre, celui de nos pays, seulement un peu plus blanc sur le train de derrière, abonde ici; comme il n'est pas du tout sauvage, on en peut tuer en quantité.

Nos caravaniers reviennent. Ils n'ont vu ni ânes ni âniers; mais ils ont trouvé, abandonnés sur la route, quelques sacs de grain qu'ils rapportent : il en manque un bon nombre, sans doute perdus dans les mauvais passages. Est-ce pour

cette raison, par crainte de reproches, que ces hommes sont partis sans vouloir nous revoir? Est-ce une trahison de leur part? Nous ne le saurons jamais. Nous voilà donc avec cinq ou six jours de grain de moins pour les chevaux. C'est très fâcheux; mais n'ayant guère envie de retourner nous réapprovisionner à Polou, nous nous décidons à continuer notre route.

La région des hauts plateaux du Tibet, sur laquelle nous nous trouvons maintenant, est à l'altitude moyenne de 5000 mètres. Elle est inhabitée et inhabitable, c'est peut-être la plus triste et la plus désolée du monde. Des montagnes nues, couvertes de glace, se dressent de toutes parts, cerclant le sombre inconnu de ces contrées inexplorées. Çà et là, quelques petits cours d'eau en descendent, qui vont bientôt se perdre dans la terre ou dans des lacs sans écoulement. Le sol, formé de sable ou d'argile, est tout fendillé par les eaux qui, à l'époque de la fonte des neiges, transforment le pays en un immense marécage. En ce moment, il est absolument sec et aride. On peut marcher des journées entières sans voir une herbe. On se croirait à ces premiers âges du monde, avant l'apparition des êtres et des plantes. En face de cette nature sinistre, au milieu du grand silence que rien ne trouble jamais, on éprouve une impression de solitude et de tristesse infinie.

Cependant, de loin en loin, on voit deux plantes poussant ordinairement ensemble, une herbe maigre de la longueur d'un doigt, que les chevaux mangent avidement, et le *bourtza*, espèce de mousse ayant des racines très développées. Le bourtza est précieux : ses racines sont, avec le crottin de cheval, qu'on ramasse soigneusement et l'*argol*, crottin de yak, lorsqu'on en trouve, le seul combustible. Ces combustibles, dont nous avons d'ailleurs manqué quelquefois, ne suffisent qu'à faire un petit feu, auquel on peut à peine se réchauffer les extrémités des membres; mais ils permettent de faire bouillir l'eau, qui, là haut, ne bout pas à des températures bien élevées, et de faire du thé. Le climat est très dur. A ces grandes altitudes, on souffre du mal de montagne, qui cause des oppressions extrêmement pénibles et qui m'éprouva particulièrement. Je fus haletant à l'état perma-

nent et épuisé de fatigue après le moindre effort, tant que je ne descendis pas à 4 000 mètres.

L'atmosphère est très sèche : jamais de pluie ni de brouillard. Pendant le jour, le soleil est encore assez chaud ; mais un vent glacial, généralement d'ouest, souffle violemment presque sans interruption, et, la nuit, le froid devient excessif. Au lac Saraskoul, le thermomètre marquait 13 degrés au-dessous de zéro ; peu de jours après il descendit à 20 et 25, et plus tard jusqu'à 30. La faune est plus variée que la flore. Çà et là on voit des antilopes, des gazelles, des yaks, des chevaux et des chiens sauvages. Mais tous ces animaux sont inapprochables : nous ne pûmes jamais en tirer que de très loin et nous n'en tuâmes pas un seul. En fait d'oiseaux, on voit celui que l'on trouve partout, sous l'équateur comme dans les climats les plus rigoureux, le corbeau.

Conduits par notre guide, nous nous mettons en route vers l'est en suivant un sentier assez mal tracé ; de loin en loin, des tas de pierre indiquent la direction. Nous traversons un bassin volcanique, entourant les lacs sans écoulement, Atchikoul et Oulongkoul, et après avoir franchi un col à 5 500 mètres, nous tombons, à l'est de Baba-Hatoun, dans la vallée d'une rivière, le Kiria Daria. Deasy avait passé par Baba-Hatoun, localité inhabitée, marquée par les ruines d'un vieux fort. Pourquoi notre guide prit-il une autre route? Je ne saurais le dire. Là, un fâcheux incident se produisit. Ce guide, un vilain homme à l'air bestial, donnait depuis quelque temps des signes de mauvaise volonté. La confiance régnait si peu que nous le faisions lier la nuit. Mais lier à quoi? il n'y a pas d'arbre. On lui attachait chacune des jambes à la jambe de deux de nos caravaniers qui se couchaient à côté de lui. Néanmoins, une nuit, il parvint à rompre ses liens et s'évada, bien que n'ayant reçu que la moitié de son gage. Était-ce prémédité? craignait-il d'être réprimandé par les Chinois pour nous avoir indiqué une route du Tibet?

Continuant à remonter la rivière, nous atteignîmes ses sources. Là, au milieu d'un enchevêtrement inextricable de montagnes et de vallées, il faut se décider à choisir un chemin. Étant donné le peu de grain que nous avons pour nos chevaux, nous renonçons à marcher sur Roudok et nous

nous proposons de nous diriger sur la passe de Lanak pour gagner Leh. Mais nous n'apercevons plus de tas de pierres pour nous guider et nous craignons de nous jeter trop à l'ouest, ce qui nous ferait tomber dans le désert Aksaï-tchin. Après différents tâtonnements, nous nous engageons dans une vallée sablonneuse, qui a l'avantage d'offrir une route aisée, mais qui, à notre insu, nous mena tout droit dans ce désert que nous voulions éviter.

La vallée dans laquelle nous cheminons est bordée de chaque côté de chaînes de montagnes infranchissables. Des effets de mirages prodigieux nous font passer une journée dans une véritable hallucination. Nous longeons un lac, long d'une quinzaine de kilomètres, dont nous avions comme d'ordinaire apprécié la distance deux ou trois fois trop court; nous le dépassons, constatant qu'il est sans écoulement; nous dépassons un autre petit lac sans écoulement également. Bientôt, nous voyons sur notre gauche à une distance vague se dessiner un grand fleuve d'un bleu cru. Nous retournant, au lieu de nos deux lacs, nous n'en voyons plus qu'un seul, mais immense, d'où sort le fleuve. Devant nous, nous apercevons un autre lac, dont les eaux surélevées se dressent comme une muraille. Nous prenons comme point de direction son bord. Mais bientôt ce bord s'écarte, empiète sur les montagnes voisines : nous obliquons vers la droite; quelque temps après, le lac se retire : nous obliquons à gauche. Rien de plus déconcertant; c'est à se demander si l'on ne devient pas fou. Enfin, après plusieurs zigzags, nous atteignons la rive.

CAPITAINE ANGINIEUR

(La fin prochainement.)

L'IMAGE SCIENTIFIQUE

EN LITTÉRATURE

D'abord, quelques exemples. Stendhal écrit dans son livre *de l'Amour* :

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures et voici ce que vous trouverez : aux mines de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes; les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire, de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de vous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Cette image est devenue courante. Tellement, qu'à l'usage elle s'est déformée et que la cristallisation représente volontiers, non plus ce travail d'embellissement, ces parures dont s'orne l'idole, mais la prise en masse, en un bloc aux vives arêtes, d'un état de pensée naguère indécis et flottant. Mais dans son sens primitif comme dans son sens faussé, la cristallisation a fait fortune.

Dans la *Dernière incarnation de Vautrin*, Balzac écrit, sur le désespoir et l'affaissement du célèbre forçat après la mort de Lucien de Rubempré :

Le fer cède à certains degrés de battage ou de pression réitérés... Sans être en fusion, le métal n'a plus la même vertu de résistance. Les maréchaux, les taillandiers, tous les ouvriers qui travaillent constamment ce métal, en expriment alors l'état par un mot de leur technologie : « *Le fer est roui.* » Eh bien, l'âme humaine, ou si vous voulez, la triple énergie du corps, du cœur et de l'esprit, se trouve dans une situation analogue à celle du fer, par suite de certains chocs répétés. Il en est alors des hommes comme du fer : ils sont rouis.

Sully-Prudhomme, en tête de son livre intitulé *le Prisme*, a mis ces vers :

Comme un rayon solaire, au sortir de sa source,
Droit et blanc, s'il rencontre un prisme dans sa course,
Au choc s'y décompose et d'un spectre irisé,
Va colorer l'écran qui le reçoit brisé,
L'âme perd sa candeur en traversant la vie...

Ainsi, dans ces trois cas, des opérations de l'esprit deviennent sensibles grâce à leur analogie avec des faits d'ordre matériel. C'est la définition même de l'image. Mais de ces exemples se dégage la nature spéciale de l'image scientifique, qui compare des phénomènes du monde mental à ceux que la science nous révèle dans le monde physique.

***

Comment naissent et se répandent ces images? Pour les comprendre, pour les goûter, il faut avant tout connaître la notion scientifique sur laquelle elles se fondent. C'est la condition nécessaire à leur succès. Aussi voit-on que Balzac, Stendhal et Sully-Prudhomme, prennent grand soin de décrire le fait d'expérience dont ils entendent rapprocher le phénomène moral. Ils se sont défiés — peut-être à juste titre — de la science de leurs lecteurs. Ils dissipent l'igno-

rance, ou tout au moins réveillent la mémoire. Ils éclairent leur image. C'est encore le procédé qu'emploie Dumas fils, dans *l'Étrangère*, pour comparer l'action néfaste du duc de Septmont à celle du vibrion. Il commence par définir la nature et le rôle de ce minuscule organisme. « Ils sont chargés d'aller corrompre, dissoudre et détruire les parties saines des corps. Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines parties à de certains moments, et qui produisent des vibrions à face humaine. »

Mais, souvent aussi, les connaissances scientifiques sont suffisamment vulgarisées pour rendre cette précaution inutile. Les métaphores qui les utilisent sont alors comprises de tous, sans initiation préalable. Les images qui empruntent leur force et leur relief à des notions techniques déjà populaires, se diffusent vite, et passent aussitôt dans la langue. Et lorsque le même Dumas, dans *l'Ami des femmes*, fait dire d'un homme sans cesse violent et passionné : « Il est comme l'alcool, il ne gèle jamais », la salle accueille l'image d'un rire unanime, car le thermomètre a répandu cette notion que l'alcool reste liquide même aux plus grands froids. C'est ainsi que Paul Hervieu a pu imposer au public un titre de roman comme *l'Armature*, qui s'inspire de la construction métallique, et Brieux un titre de pièce comme *l'Engrenage*, qui relève de la mécanique. C'est encore ainsi qu'une connaissance vague de l'électricité et de la métallurgie a permis d'apprécier et d'adopter des expressions comme une volontée bien trempée, un regard magnétique, deux êtres rivés l'un à l'autre, une foule électrisée, un mot à l'emporte-pièce...

Puisque ces petits symboles ont besoin d'une base matérielle accessible à tous, des formules neuves doivent donc éclore chaque fois que la culture scientifique de la foule gagne du terrain. En effet, dès qu'une découverte sort du laboratoire et tombe pour ainsi dire dans le domaine public, on peut être sûr qu'elle va fournir à la langue quelques images nouvelles. Bien entendu, ces images sont rudimentaires, puisque la foule n'a devant les yeux que de la science de rue. C'est de l'imagerie plutôt que de l'image. Mais elles témoignent de son aptitude pour ces figures. Ainsi, l'aéronaute évite une chute

trop rapide en précipitant par-dessus bord quelques sacs de sable : aussitôt on dira de quiconque sacrifie une partie de son bien pour sauver l'autre, qu'il « jette du lest ». Les chemins de fer ne roulent guère que depuis une soixantaine d'années. Et déjà, l'homme qui sort de sa voie « déraille ». S'il s'engage dans une nouvelle direction, il « s'y aiguille ». Et s'il recule il fait « machine arrière ». Du jour où l'on prend l'empreinte des planches typographiques, la phrase banale, souvent reproduite, devient « un cliché ». La photographie rend sensible l'opération délicate de la mise au point ; et l'attitude, le geste vivant cueillis au vol dans un regard, sont baptisés des « instantanés ». Le cinématographe n'a pas dix ans : que de fois déjà n'a-t-on pas comparé ses projections animées à la succession rapide des images dans l'esprit !

Ce n'est pas tout. Au-dessus de la langue officielle, et comme une écume à sa surface, bouillonne sans cesse un idiome léger, trivial, argotique, dont une partie s'évapore et passe aussi vite qu'une mode, mais dont l'autre portion, au contraire, persiste et peu à peu se mêle et s'incorpore à la substance du langage admis. La nouvelle image tient sa place dans ce dialecte provisoire, que guettent le dictionnaire ou l'oubli. L'art des chemins de fer réapparaît dans ce vocabulaire fantaisiste : le quidam impatient de se voir ouvrir la voie « siffle au disque ». Le machinisme y laisse sa trace : l'effort d'influence grâce auquel un candidat médiocre passe un examen devient un « coup de piston ». La boussole, parce qu'elle est un instrument de direction, y devient synonyme de lucidité d'esprit ; et s'affoler, c'est la perdre. La galvanoplastie même intervient : d'extrémités que la paresse immobilise, on dira qu'elles sont nickelées ; Tristan Bernard, humoriste exquis et styliste délicat, a même pris ce néologisme d'avant-garde pour titre d'une piécette. L'automobilisme, avec son allumage docile à l'avance ou au retard, son pneu qui dérape ou qui crève, ses pannes hélas ! fréquentes, l'automobilisme prête aux images pittoresques. Et il offre un titre de roman tout prêt à l'écrivain désireux de peindre ces défaillances féminines où l'héroïne ne s'écarte qu'un instant de la route droite : l'*Embardée*.

*
* *

Mais l'analogie scientifique ne se borne pas à des jeux de phrases. Elle est aussi un moyen de démonstration, un instrument de recherche. Elle ne se contente pas de coiffer, pour ainsi dire, chaque phénomène mental d'un phénomène physique. Elle entend aussi, isolant chacun des grands mouvements de l'esprit, se pencher sur lui, descendre dans le détail minutieux de ses rouages et rendre sensible et clair la vie de tous ses organes. En un mot, elle ne s'exerce pas seulement en surface, mais encore en profondeur.

L'amour, sans doute parce qu'il est le plus intéressant des mobiles humains, l'amour a déjà subi cette enquête de détail. Prenons-le donc en exemple. Quelques citations encore montreront les résultats acquis par cette étude. Quelques vues succinctes indiqueront ensuite comment on pourrait la prolonger, la creuser plus avant.

La cristallisation, modèle de l'image scientifique, est également le type de ces métaphores heureuses qui éclairent droit un phénomène, nous le font voir et toucher dans la phase où elles le saisissent. Stendhal a échelonné les progrès de la passion sur sept degrés, depuis l'admiration jusqu'à la conclusion coutumière. La cristallisation porte le numéro 5. Mais la clarté nette et crue, projetée sur ce cinquième moment de l'amour, nous le montre avec une vigueur de tons, une précision de lignes, un relief scintillant qui manquent aux six autres.

Treize ans plus tôt, Gœthe, par une de ces audaces qui ne réussissent qu'au génie, donnait à un roman d'amour ce titre chimique : *les Affinités électives*. Et c'était bien, en effet, de la chimie appliquée à l'amour. Cette fois, l'analogie scientifique n'étudiait plus la passion dans ses phases successives, mais dans sa genèse. On en connaît l'affabulation. Le baron et la baronne font excellent ménage. Mais un second couple, le capitaine et la cousine, entre en réaction avec le premier. Dès lors, des combinaisons nouvelles vont se produire. Dans un entretien qui explique et prépare l'avenir, le baron et le capitaine initient la baronne à ces lois d'attraction qui régis-

sent la matière et les humains. Rien d'étrange comme ce cours de chimie amoureuse, cette causerie de salon où les deux hommes, avec les connaissances scientifiques de leur temps, s'efforcent de faire comprendre à une femme ces mystères ingrats. C'est la baronne qui, ayant entendu prononcer le mot d'affinité, veut absolument en connaître la valeur. Car elle ne sait rien de plus sot que d'employer à faux un terme scientifique. Le baron est fort embarrassé. « Comment lui donner l'explication qu'elle désire? » dit-il au capitaine. Ce dernier se décide. Après un long préambule sur la cohésion, il touche au vif du sujet.

... Nous nous servons du nom d'affinité pour désigner telle faculté qui, dès que certaines substances se rencontrent, les oblige à se saisir mutuellement. Cette affinité se manifeste le plus visiblement chez les acides et les alcalins, qui, bien qu'opposés les uns aux autres, et peut-être par cela même, se cherchent, se saisissent, se modifient et forment ensemble un corps nouveau. La chaux, par exemple, a un penchant prononcé pour tous les acides.

La baronne, qui a déposé son ouvrage et qui écoute attentivement, fait avec justesse remarquer en passant : « ... On peut comparer ces affinités à celles qui rapprochent et unissent des personnes opposées d'esprit et de caractère. » Le baron intervient. Il annonce que ces affinités, qui opèrent des unions, provoquent aussi des divorces. La baronne se récrie. Elle préférera toujours, dit-elle ingénument, l'art d'unir à celui de séparer. Mais le capitaine poursuit sa démonstration :

— ... Ainsi, la pierre calcaire provient d'une terre unie à un acide subtil, qui ne se révèle que sous forme de gaz (l'acide carbonique). En mettant un morceau de cette pierre dans de l'acide sulfurique, cet acide s'empare de la chaux et se transforme avec elle en plâtre, tandis que le gaz subtil s'envole. Voilà donc une séparation suivie d'une combinaison. Ne pourrait-on pas voir dans ce phénomène la rupture d'une union ancienne et la formation d'une nouvelle? Quant à nous, nous appelons ces sortes d'affinités *électives*, parce que l'ancien lien ayant été brisé pour en contracter un nouveau, les faits semblent indiquer qu'il y a eu choix, élection, préférence.

La baronne a l'âme tendre : « Le seul qui m'intéresse en

tout cela, dit-elle, c'est le pauvre acide aérien désormais condamné à errer dans l'infini. » Mais le baron la rassure : « Les chimistes ne sont pas des barbares, ma chère amie. Ils savent mettre le remède à côté du mal, et découvrir une quatrième substance destinée à égaliser les rôles. » Et le capitaine confirme, avec humour : « Le pauvre gaz n'a qu'à contracter lui-même une autre alliance, — à s'unir à l'eau par exemple — où le nouveau couple reparaîtra à l'état de source minérale, pour la plus grande satisfaction des malades et même des gens bien portants. » Puis déplorant de ne pouvoir tenter une expérience sous les yeux de la baronne, il ajoute : « Essayez donc, madame, bien que le procédé sente un peu l'école, de vous figurer le corps A d'abord inséparable de B, puis C inséparable de D. Rapprochez les deux couples et vous verrez peu à peu A s'unir à D, et C à B, sans qu'il soit possible de dire lequel des deux a le premier abandonné son conjoint, cherché et contracté un nouveau lien. »

Montrant ces quatre corps, unis deux par deux et mis en présence, qui se dédoublent et changent de partenaire, il résume : « C'est dans cette quadruple nécessité de s'abandonner et de fuir, de se chercher et de s'unir, que réside pour nous la loi en quelque sorte fatale sur laquelle repose notre théorie, bref ce que les chimistes appellent à juste titre *affinités électives*. » Et s'échauffant à mesure qu'il parle, il termine sur cette vue véritablement prophétique : « Il faut voir de ses yeux les substances en apparence inertes et néanmoins toujours prêtes à s'émouvoir sous l'action d'une vitalité latente, il faut les voir tour à tour se chercher, s'attirer, se saisir, se dévorer, se détruire, pour reparaître, après une nouvelle et mystérieuse alliance, sous des formes inattendues et neuves. C'est alors, mais seulement alors, qu'il est permis de leur attribuer non seulement une vie immortelle, mais une âme et des sens !... »

Et le récit, ouvert sur cet aride entretien, se poursuit uniquement en scènes romanesques et passionnées, où les personnages démontrent par eux-mêmes cette toute-puissance des affinités dont la mort seule aura raison.

Gœthe défendait donc, dans le roman, dès 1809, l'analogie entre les phénomènes de l'amour et les réactions de la matière. Depuis, nombre d'écrivains ont ressuscité cette théorie et renou-

velé cette tentative. Il est curieux de constater que, bientôt cent ans après *les Affinités électives*, le jeune chef de l'école naturiste, Saint-Georges de Bouhélier, s'exprime ainsi dans la préface de son roman *Julia ou les Relations amoureuses* : « ... Par des exemples tirés de la science qu'il cultive, l'un d'entre nous, un chimiste éminent, nous montra que ces phénomènes spirituels, si singuliers, dans lesquels les âmes se rejoignent, s'influencent, se fécondent, ou enfin se séparent, ne sont en somme guère différents de ceux qu'expose la chimie : seulement, on les connaît moins. Et les lois qui président à ces combinaisons sont encore aujourd'hui à peu près ignorées. » Et dans ce roman de passion, que l'auteur présente comme « un récit *d'expérience*, fait en termes nets, scientifiques » on ne s'étonne pas de voir définir la communion de deux êtres, la possession complète : le *lieu géométrique* de l'amour.

Alexandre Dumas fils, dont l'œuvre étincelante est pénétrée de l'esprit scientifique, s'est plu à ces rapprochements entre l'amour et les sciences physiques. Il y a, dans *l'Étrangère*, un passage qu'il convient de rappeler ici. Car c'est encore une contribution à cette enquête de détail dont Stendhal et Gœthe nous ont fourni des exemples. Cette fois, la passion n'est plus étudiée au point de vue de ses étapes successives, ni de sa naissance, mais de ses relations avec le mariage.

Voici la scène :

RÉMONIN. — ... L'amour et le mariage appartiennent à deux ordres complètement différents.

MADAME DE RUMIÈRES. — Ah! à quel ordre appartient donc l'amour?

RÉMONIN. — A la physique.

MADAME DE RUMIÈRES. — Et le mariage?

RÉMONIN. — A la chimie.

MADAME DE RUMIÈRES, *riant*. — Expliquez-vous.

RÉMONIN. — L'amour fait partie de l'évolution naturelle de l'être; il se produit à un certain âge, indépendamment de toute volonté et sans objet déterminé. On éprouve le besoin d'aimer avant d'aimer quelqu'un. C'est par là que l'amour appartient à la physique, qui traite des propriétés existant à l'intérieur des êtres. Tandis que le

mariage est une combinaison sociale qui rentre dans la chimie, puisque celle-ci traite de l'action des corps les uns sur les autres et des phénomènes qui en résultent. Les grands législateurs, les grands religieux, les grands philosophes, qui ont institué le mariage sur la base de l'amour ont donc purement et simplement fait de la chimie et de la physique, et de la plus belle et de la plus haute, dans le but d'en extraire la famille, la morale, le travail, et par conséquent le bonheur des hommes, qui est contenu dans ces trois produits. Tant que vous vous conformez à cette donnée première et que vous choisissez deux éléments propres à la combinaison, cela va tout seul; l'expérience se fait et le résultat s'obtient. Mais si vous êtes assez ignorant ou assez maladroit pour vouloir combiner deux éléments réfractaires, au lieu d'obtenir des combinaisons, vous ne constatez que des inerties, et les deux éléments restent éternellement en face l'un de l'autre, sans pouvoir s'unir jamais.

Ainsi, Gœthe, Dumas, Stendhal, ont illustré leurs études sur l'amour, sur sa genèse, son développement, ses crises, par une série d'images scientifiques. Mais l'analogie pourrait être poussée plus loin, dans les voies qu'ils ont indiquées. Si elle n'a pas été prolongée c'est que, la plupart du temps, le phénomène expérimental n'eût pas été compris du lecteur. L'ignorance est le seul obstacle à cette marche en avant. L'un des deux termes de la comparaison fait défaut; elle est boiteuse.

Cependant des connaissances très élémentaires de chimie permettront de franchir une étape encore. Il suffira de rappeler les circonstances qui aident une combinaison, pour montrer qu'elles ressemblent singulièrement à celles qui favorisent l'éclosion de l'amour. Quand deux corps hésitent à s'unir et semblent ignorer leurs affinités latentes, des causes extérieures peuvent en effet déterminer leur jonction.

Parfois, la présence d'un troisième élément réussit à précipiter les deux premiers l'un sur l'autre. Or, dans le plan humain, un tiers n'intervient-il pas souvent pour souder une intrigue? Tantôt c'est un rival possible qui pique la jalousie et éveille l'amour. Tantôt, une de ces âmes tendres qui aiment à « faire des mariages » ou même à préparer des liaisons.

Lorsque deux substances en présence semblent se mécon-

naître, hésitent à se saisir, des agents comme la lumière, la chaleur, l'électricité, parviennent fréquemment à les rapprocher en les excitant. De même, de nombreuses influences peuvent stimuler deux partenaires et décider de leur union. Il suffit parfois d'entendre chaleureusement vanter les grâces d'une indifférente, pour soudain souhaiter de les connaître; ou d'apprendre qu'elle vous trouve des mérites, pour vouloir les lui prouver. Et aussi mille circonstances extérieures, une atmosphère orageuse, un ciel de printemps, une toilette heureuse, peuvent décider de l'amour, tout comme l'électricité, la lumière et la chaleur poussent à la combinaison.

La pression exercée sur deux gaz en présence les amène parfois à réagir mutuellement. N'est-ce point à l'image de ces épreuves traversées en commun, et sous le poids desquelles deux êtres se rapprochent? La fusion, la dissolution des deux éléments sont encore des circonstances favorables à leur alliance étroite. Ainsi un état de confiance, un échange de confidences, qui amènent deux vies au contact, préparent les aveux définitifs.

Enfin, on sait qu'en chimie, ces causes d'union — troisième corps, pression, électricité — appliquées dans des conditions différentes à des corps composés, peuvent devenir des agents de dissociation, de divorce. Cette action inverse et contraire s'exerce également sur les êtres. Ainsi, des couples sont désunis après une dispute orageuse, une catastrophe, et surtout par la présence d'un tiers.

Mais l'amour ne ressemble pas seulement à la chimie. D'autres sciences concourent à l'enquête; elles aussi, produisent des phénomènes d'expérience qui rappellent, éclairent et démontrent les phases et les jeux de la passion. Sur les confins de la chimie et de la physique, la photographie nous fournit une image qui pourrait, comme la cristallisation, symboliser l'une des époques de l'amour : la révélation. Dans l'ombre rouge du laboratoire, la plaque impressionnée, qui pourtant semble intacte et blanche, est plongée dans le bain de développement; et, peu à peu, des ombres paraissent, des tons montent, des nuances s'affirment, tout un ensemble sort, complet, définitif. Ainsi le regard remarque un visage, au début de l'amour. La mémoire paraît n'en avoir gardé qu'une

trace légère, invisible, et cependant, par un obscur travail, dans la solitude, le recueillement, et sous l'influence de réactifs mystérieux, cette empreinte s'affirme, se développe, monte en nuances et en vigueur, et grave, au plus sensible de l'être, un portrait qui ne s'efface plus.

Le langage usuel a déjà rapproché l'électricité et l'amour. Il parle de coups de foudre, d'effluves et d'attraction. Mais, là encore, on peut reculer les limites de l'analogie. On sait ce qu'il faut entendre par induction : un courant qui passe dans un circuit développe un second courant dans un circuit voisin. Ce phénomène ressemble à cette contagion de l'amour grâce à laquelle on est souvent aimé à force d'aimer, et surtout à cette tendresse ménagère qui se gagne et se développe entre époux dans la vie commune.

Autre exemple électrique. Tout le monde connaît ces lampes à arc dont les globes dépolis répandent leur clarté lunaire par les avenues et au fronton des devantures. Or, des deux charbons que le courant traverse et dont le contact établit la lumière, l'un diminue, l'autre augmente. Les parcelles de l'un se portent sur l'autre. Ainsi de deux êtres entre lesquels jaillit l'étincelle : l'un aime toujours plus fortement que l'autre, et le second se borne à recevoir la tendresse active que le premier tire de lui-même.

Inutile de multiplier ces exemples. Aux autres branches de la science, on en pourrait récolter d'analogues. Cependant, comment quitter ces images de l'amour, sans signaler celles que nous fournit, parmi les sciences naturelles, la botanique? Depuis l'instant où le grain de pollen la féconde, jusqu'à l'heure où sa beauté se fane et tombe devant le fruit, toute la vie courte et charmante de la fleur n'est qu'amour. Et ses moindres actes sont étroitement applicables à la nature humaine. D'où une série d'images vives et frappantes sur lesquelles il est à peine utile d'insister, et qui sauraient si chastement initier au vaste mystère qui perpétue l'espèce...

*
* *

On vient de voir, par un exemple, comment des sciences diverses peuvent concourir à éclairer d'images, jusque dans

ses profondeurs, un phénomène mental isolé; et comment ces sortes d'enquêtes pourront être poussées, au fur et à mesure que les faits scientifiques deviendront plus familiers.

Inversement, il faudrait montrer que chaque science est capable de fournir des images variées, de s'adapter par analogie à des mobiles humains différents, et que le nombre de ces applications augmentera avec celui des connaissances techniques vulgarisées. Mais une telle esquisse serait encore plus vaste que la précédente. On ne peut qu'en amorcer quelques traits, à titre d'indication.

La chimie, que les Gœthe, les Stendhal et les Dumas ont si volontiers rapprochée de l'amour, la chimie se prête à d'autres comparaisons. Par exemple, nous lui devons la notion sensible d'un phénomène déplorable et fréquent : l'instabilité. Grâce à elle, nous voyons des substances non seulement quitter un allié, s'attacher à un autre, l'abandonner encore, voltiger ainsi sous des influences légères, mais encore changer de tendances, d'aspects et de caractères, avec la plus décevante facilité. Sans doute en est-il de certains cerveaux comme de ces corps : frivoles, oublieux, infidèles, ils promettent et ne tiennent pas, s'engouent et se détachent : ils sont instables.

La microbiologie nous offre aussi, mais dans l'ordre organique, des exemples de métamorphoses. La fermentation, ce travail d'ensemble que déchaîne dans la masse la présence d'un germe, peint d'un seul mot l'effervescence d'un esprit, d'une foule, sous l'influence sourde d'une idée. D'ailleurs, cette science des micro-organismes a déjà donné d'autres images à la langue : les cerveaux ou les milieux préparés à la propagation d'une semence deviennent, par analogie avec les liquides où l'on développe des bactéries, des « bouillons de culture ». Et les batailles continuelles que se livrent dans l'organisme humain des infiniment petits nuisibles ou favorables à son existence, cette lutte incessante du bien et du mal dans notre être, fourniront sans doute, lorsqu'elles seront mieux connues, de saisissants rapprochements avec les combats intérieurs de nos instincts. Enfin, les images empruntées à la vie organique et à la notion de la cellule ne s'appliquent pas seulement à l'être humain, mais aussi au

corps social. On a vu comment Dumas décrit les exploits du vibrion lâché par le monde. Et Paul Bourget, dans sa théorie de la Décadence (*Essai de Psychologie contemporaine*, à propos de Beaudelaire) est amené à identifier l'individu avec la cellule et la vie sociale avec celle de l'organisme.

En physique encore, certaines lois sont analogues à celles qui régissent les sociétés. L'endosmose, qui désigne les échanges de deux liquides séparés par une cloison membraneuse, sert aussi à caractériser la pénétration des classes ou des groupes sociaux. Et l'on entend par capillarité sociale cette tendance de chaque couche populaire à hausser son niveau, par analogie avec le liquide qui s'élève dans le tube ou le réseau capillaire.

L'électricité, maîtresse branche de la physique, nous ramène à l'étude de l'individu isolé. On compare volontiers les nerfs à des fils électriques. La télégraphie est, en effet, l'image la plus rapprochée et la plus vive de la marche des pensées. Et pour rendre sensibles les conditions de leur naissance, M. Le Dantec, le biologiste bien connu, compare le cerveau à un réseau électrique infiniment complexe et ténu. Tout récemment, la télégraphie sans fil est venue donner aux partisans de la télépathie comme une réalisation matérielle de leurs expériences. Les lois du magnétisme ressemblent à celles de la volition et de la sympathie. Dans son roman *le Maître de la mer*, M. E.-M. de Vogüé, décrivant l'influence qu'exerce le milliardaire américain sur l'héroïne, s'exprime ainsi : « Un puissant courant électrique produit un *champ magnétique* ; il aimante les corps voisins et crée un pôle d'attraction. Rapprochée d'une énergie dominatrice, Madame Fianona recevait cette aimantation ; elle était attirée vers ce pôle. »

Parmi les sciences métallurgiques, nombre d'opérations — comme l'avait vu Balzac — sont appliquables aux vicissitudes de l'être humain : le passage à la filière, au laminoir, l'affinage sous les coups de pilon, la coulée dans le moule...

Les locutions et les procédés des sciences mathématiques sont peu répandus. Mais comme ils condensent heureusement la pensée ! En voici un exemple. L'asymptote est une ligne droite dont se rapproche sans cesse une courbe, mais qui ne

doit la rencontrer qu'à l'infini. Or, Tolstoï a dit : « L'homme est asymptote à Dieu. » Et un autre penseur : « L'homme est asymptote au bonheur. » Que d'idées en six mots ! La mise en équation, les variations d'une fonction, l'intégrale, la différentielle, sont des vocables encore barbares. Cependant, ils correspondent à des opérations usuelles de l'esprit et les ramassent en une formule. Les diagrammes employés dans de nombreux appareils enregistreurs — ceux aussi où le médecin inscrit la température de son malade — ont vulgarisé une notion de géométrie analytique, celle de la courbe. On sait comment ses ascensions, ses sommets, ses chutes, ses maxima et ses minima absolus et relatifs dépendent des variations de ses coordonnées. Et l'on conçoit comment ces oscillations peuvent représenter, en une sorte de graphique, une crise de l'esprit.

En mécanique, les forces, diverses d'intensité et de direction, qui s'exercent sur un point, se composent en une résultante unique, dont une construction géométrique élémentaire donne la grandeur et le sens. Ainsi les divers instincts qui nous sollicitent en même temps déterminent, avec la même rigueur, une résolution définitive.

Enfin, la découverte de la radio-activité humaine a rendu en quelque sorte sensible l'extériorisation de l'être et jeté des clartés nouvelles sur les manifestations qui s'y rattachent : télépathie, suggestion, sympathie. L'effluve s'inscrit en lueurs sur l'écran fluorescent. Ici, l'expérience matérielle et l'opération de l'esprit se superposent étroitement, s'épousent, se confondent presque. Il n'y a plus d'images à proprement parler. Dans ce groupe naissant des sciences psychiques, la ressemblance entre le phénomène mental et le phénomène physique tend à l'identité.

*
* *

Quel sera l'avenir de l'image scientifique? A en juger par la langue usuelle, elle gagne du terrain à mesure que la culture scientifique se répand. Et elle peut prétendre à illustrer de plus en plus l'étude des phénomènes mentaux, à en exposer la marche, à la façon de ces petits drapeaux qui jalonnent sur la carte le mouvement des armées. Mais peut-être

n'est-ce qu'un élan factice et l'image scientifique, vouée à une prompte décadence, laissera-t-elle seulement quelques locutions populaires et quelques curiosités de littérature? Or deux puissants arguments lui promettent l'existence et l'essor.

Voici le premier. Une loi semble régir toutes les manifestations de la vie : l'évolution. Tout s'use et tout se transforme. La langue n'échappe pas à cette règle. Sous l'empire de cette nécessité, elle élimine, en particulier, les symboles trop fatigués. Elle retire de la circulation les effigies effacées par un trop long usage. C'est ainsi que beaucoup d'images nées de l'observation directe de la nature ont vécu. L'écrivain — pour ne prendre qu'un exemple élémentaire — en composant sa palette descriptive, n'ose plus employer la blancheur de la neige, le bleu du ciel, le rouge des cerises, le noir de l'ébène. Ne fût-ce que pour remplacer des locutions périmées, la langue littéraire, — qui prépare la langue courante — a donc besoin d'ouvrir des mines nouvelles. Or, le sol neuf, le dernier terrain ouvert au pionnier de lettres, est le domaine de la science. Elle offre, à des recherches rendues nécessaires, des filons vierges, dont les richesses jailliront d'autant plus abondantes qu'on les explorera, qu'on les pénétrera plus profondément.

Seconde loi favorable à l'image scientifique : l'unité de la vie, l'identité des phénomènes dans tous les règnes de la nature. Notion qui chaque jour progresse, étayée de preuves nouvelles et qui tend à reconnaître, ici latente et cachée, là merveilleusement épanouie, une même énergie dans le métal, la plante, le cristalloïde et l'homme. Ce n'est pas ici la place de défendre cette conception. Il suffira de renvoyer aux plus récents travaux sur la question, à la *Théorie nouvelle de la vie* de Le Dantec, et aussi au livre de M. A. Dastre, *la Vie et la Mort*. On verra, dans ce dernier ouvrage, comment le fil de cuivre soumis à la torsion — pour prêter à ces actions le nom que nous donnons aux nôtres — semble en garder le souvenir; comment le fil d'acier, aminci par l'étirage, concentre sa force et sa résistance au point faible; comment les cristaux se défendent, se réparent, se nourrissent, se reproduisent et constituent de véritables individualités. Travaux infiniment curieux,

que domine et que résume la grande parole de Claude Bernard : « Tous les corps vivants sont exclusivement formés d'éléments minéraux empruntés au milieu cosmique. Descartes, Leibniz, Lavoisier, nous ont appris que la matière et ses lois ne diffèrent pas dans les corps vivants et dans les corps bruts; ils nous ont montré qu'*il n'y a au monde qu'une seule mécanique, une seule physique, une seule chimie communes à tous les êtres de la nature.* »

Un tel principe d'unité une fois admis, on conçoit clairement que, pour rendre sensibles les phénomènes de la vie chez l'homme, on puisse indistinctement les rapprocher des manifestations de cette vie dans les autres ordres de la nature. On ne fait plus que comparer les signes d'une même énergie, les fleurs issues d'une même tige. Et on ne s'étonnera plus de trouver cette phrase prophétique dans un roman de M. E.-M. de Vogüé, phrase qui pourrait servir d'épigraphe à cette étude : « Quand les études physiologiques seront plus avancées, elles nous découvriront sans doute d'exactes correspondances entre les phénomènes du monde physique et ceux du monde mental. »

Malgré ces deux moyens de défense, on peut condamner l'image scientifique par un argument péremptoire : elle ne sera jamais du domaine de l'art. Il est certain que la plupart des poètes en font fi. Ils n'ont pas besoin de cette intruse pour avoir du génie. Grands prêtres de la langue, ils excommunient l'étrangère, la barbare. Et le plus redoutable adversaire de la science, l'organisateur de sa défaite, le grand syndic de sa faillite, a écrit quelque part : « On ne fera jamais de l'art avec de la science et de l'industrie. » Toutes les citations exposées dans cette étude, les noms dont elles sont signées, la fine pensée d'un Sully-Prudhomme, la thèse scintillante d'un Dumas, protestent contre de pareilles prétentions. Et à ce propos, il est remarquable qu'Andrieux, l'auteur du charmant *Meunier-Sans-Souci*, Andrieux qui fut vingt ans professeur de littérature au Collège de France et dont les jugements sont souvent sertis dans les traités de rhétorique comme des modèles de délicatesse et de goût, ait précisément commencé sa célèbre fable par une image scientifique. Il compare les écarts de l'homme aux variations atmosphériques, à celles « du

liquide métal balancé sous le verre ». Image qui fut d'ailleurs condensée par Victor Hugo lui-même en un seul vers :

L'homme est au mal ce qu'est à l'air le baromètre.

On objectera qu'il n'est pas des meilleurs. Mais il faut le considérer comme un avant-coureur. Le mot scientifique qui paraît ici déplacé, étranger, finira peut-être, avec l'âge, par conquérir son droit de cité.

Dans ce débat, c'est peut-être du fond du passé que nous viendra la sentence suprême. Il y a vingt-deux siècles que fut prononcée une de ces paroles qui s'élèvent, se fixent et scintillent au-dessus des hommes et qui dureront autant qu'eux : « Le beau est la splendeur du vrai. » A l'abri de cette large formule, il y a place même en poésie pour une image scientifique, comme dans le roman pour une école franchement physiologique.

On a beaucoup discuté sur cette union de l'art et de la science, sur la possibilité de leur pénétratoin, de leur mutuel concours. Bien des discours officiels les ont célébrées. D'âpres polémiques les ont combattues. Grâce à ces deux conceptions de l'unité de la vie et de l'évolution de la langue, à la condition d'une culture scientifique grandissante, cette alliance se réalisera peut-être sur le terrain littéraire, sous les couleurs de l'image scientifique.

MICHEL CORDAY

VICTOR HUGO A GUERNESEY[1]

— SOUVENIRS PERSONNELS —

IV

Je touche au terme d'une relation complète et définitive, que je ne pouvais pas me permettre, il y a un tiers de siècle, avec cette licence de tout dire qu'on finit par laisser aux survivants d'un temps disparu. Il fallait attendre, avec l'ascension triomphale du héros dans une gloire inaccessible à l'impertinence des anecdotes, le néant où sont rentrés les autres personnages, pour que je pusse jouir du seul cadeau que nous fasse la mort en nous rendant libres de rapporter la vérité nue et entière. Kesler, détruit corps et âme, si son matérialisme a gain de cause, ne souffre pas plus aujourd'hui de mes francs propos sur son compte que Victor Hugo immortel.

Le 15 octobre 1868, je repris ma place dans la salle à manger de Hauteville House. Je ne sais plus à quelle occasion Victor Hugo me dit qu'il avait été conçu sur le sommet du Montanvert. Est-ce la fierté de cette haute origine qui lui avait dicté la réponse qu'il venait de faire en Angleterre à deux Anglaises?

Ces dames, qui ne le connaissaient pas et qui le prenaient

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

pour un monsieur comme un autre, se trouvant avec lui en chemin de fer dans le même wagon, lui dirent en français :

— Cela doit vous mettre mal à votre aise de ne pas savoir l'anglais, quand vous voyagez en Angleterre.

— Mesdames, — leur répondit Victor Hugo, — quand l'Angleterre voudra causer avec moi, elle apprendra ma langue.

Le poète s'amusait beaucoup de la stupéfaction de ses deux interlocutrices, l'attribuant à l'ignorance où elles étaient de son identité; il semblait croire que, si elles avaient su le nom de leur grand compagnon de route, elles auraient trouvé sa réponse toute naturelle. Ce n'est pas sûr. Elle est surprenante dans les deux cas, donc comique, si le comique est un effet de surprise; mais le comique de caractère a toujours passé pour le meilleur.

Victor Hugo, bien qu'ayant vécu dix-huit ans sur terre anglaise, n'a jamais su qu'un seul mot d'anglais : *Christmas* (Noël), qu'il prononçait Christm*us*. Il connaissait pourtant aussi le mot *iron*, puisqu'il a proposé quelque part cette étymologie vraiment neuve : « *Iron* est un mot anglais qui veut dire *fer* ; ne serait-ce point de là que viendrait *ironie* ? » (Le grec, de son propre aveu, était, comme l'anglais, sa partie faible.)

En matière d'étymologies, il remarquait judicieusement qu'il est périlleux d'avoir trop d'esprit, et il me citait l'exemple suivant :

— Les anciens imprimeurs retournaient la lettre *a* pour indiquer un a double. Nausicaa s'imprimait Nausicæ. C'est de cette coutume que le trop ingénieux Charles Nodier dérive le proverbe : « Un bon a (verti) en vaut deux. »

Le 22 décembre, Victor Hugo me dit qu'il savait par cœur six mille vers latins. (Avec l'inscription du VIIIe siècle que je lui avais apprise le 21 juin, le total est de six mille deux.) La fabrication des vers latins lui était aussi familière que celle des vers français. A son fils François rentrant du lycée avec trois couronnes, il dit tout naturellement et comme s'il se fût exprimé dans sa langue maternelle :

Incedis triplici devinctus tempora lauro.

En 1815, étant en rhétorique, il lisait tous les soirs avant

de se coucher et apprenait une trentaine de vers de Virgile; puis il lisait attentivement trois ou quatre traductions en vers (Delille, Malfilâtre, etc.) et s'imposait, avant de s'endormir, la tâche de traduire le même passage mieux, ou, au moins, aussi bien.

— Cette gymnastique — m'a dit le grand virtuose du vers français — m'a été merveilleusement utile.

Il me dit encore que Plaute était l'égal de Molière et qu'il serait l'égal de Shakspeare s'il avait la grandeur tragique; moins philosophe que Molière, moins profond, il est plus poète dans son style que lui.

— J'évite de lire Plaute, — ajouta-t-il (et je transcris avec surprise ce propos comme un des plus singuliers qu'il m'ait tenus), j'évite de lire Plaute, parce que, quand j'ai commencé à lire une de ses comédies, je ne puis plus m'en détacher. Voilà toute ma matinée prise. C'est cinq cents francs que je perds. « Vous êtes donc bien intéressé ! » me direz-vous. — Non. Mais j'ai mon ouvrage que je veux finir.

Cela brille et sonne comme une petite médaille de La Bruyère. Mais qui donc se serait attendu à voir en Victor Hugo un si passionné amateur de Plaute? Où sont dans ses ouvrages les traces de ce commerce ou de cette affinité? Je pose cette question peu banale aux érudits qui ont beaucoup pratiqué l'un et l'autre poète.

— Je suis un grand pédant, — continua le maître, — je n'ai pas de plus vif plaisir que de me trouver avec des pédants et de causer avec eux.

Dans la gracieuse intention de cette phrase personne ne doutera qu'il n'ait enveloppé une épigramme à mon adresse. Le fait est qu'il avait, dans sa conversation avec des lettrés, la forme ordinaire du pédantisme, celle qui consiste à faire activement la chasse aux fautes de langue et de style. Je l'ai nommé, dans un livre, « le grammairien de Hauteville House », et vraiment, à considérer le tour favori de ses entretiens littéraires, cette périphrase le qualifie aussi bien que le qualifiait, au physique, mon autre périphrase homérique et pittoresque : « l'homme à la jambe de prince. »

C'est le 22 décembre que Racine reçut sa dernière volée de bois vert, et il la reçut comme écrivain. On peut avoir en-

tendu parler de cette cinglante fustigation, ainsi que de plusieurs autres, que j'ai mentionnées à leurs dates; car mon professeur de latin, M. Paul Mesnard, leur a fait une célébrité en réfutant, dans sa belle étude sur le style de Racine, au tome VIII et dernier de la grande édition Hachette, certaines critiques de Victor Hugo recueillies et divulguées par son ancien élève de Sainte-Barbe. Cette fois encore, « le grammairien de Hauteville House » daigna faire la réserve que nous connaissons : comme observateur du cœur de l'homme et surtout de la femme, psychologue de l'amour et compositeur d'ouvrages dramatiques, il honorait Racine d'une estime relative. Mais il me répéta que ce mauvais écrivain en vers fourmille de fautes de français et d'images fausses.

— Il n'y a pas une image fausse dans Homère. Il n'y pas une image fausse dans la Bible.

Timidement j'osai contester la parfaite et irréprochable justesse de ces comparaisons célèbres du *Cantique des Cantiques* :

Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent du lavoir et qui vont toutes deux à deux... Ton cou est comme la tour de David bâtie à créneaux, à laquelle pendent mille boucliers... Notre petite sœur est comme une muraille sur laquelle nous bâtirons un palais d'argent... Ton nombril est comme une tasse comble... Tes deux...

— Je ne vous dis pas — interrompit Victor Hugo — que ces images soient proportionnées; elles sont hyperboliques, orientales, elles ne sont point fausses. C'est ainsi que, dans l'*Iliade*, toute l'armée des Grecs est couverte par l'ombre du casque de Pallas. Mais voulez-vous voir une image fausse? Voici, d'*Iphigénie*, des vers fort admirés :

et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.

» Mais c'est justement quand la mer est immobile que la rame est utile!... Et puis, quoi de plus faux, quoi de plus mesquin que l'image de cette mer « *fatiguée?* » Eh! la mer se fatigue-t-elle jamais? Ce sont les rameurs qui se fatiguent.

Il fallait montrer les rameurs en sueur courbés sur la mer infatigable. Voilà ce qu'aurait fait Homère.

La critique est ingénieuse et frappante; on pourrait en recevoir une forte impression. Mais bien ingénieusement aussi et victorieusement, M. Paul Mesnard a répondu. D'abord, pour ce qui est de l'expression : « *fatiguer la mer par les rames* », ce fin lettré rappelle qu'elle est empruntée à Virgile, et que l'image est particulièrement juste dans le vers de Racine, où il s'agit (l'idée n'est pas dans Virgile) d'efforts impuissants, que la mer, vainement frappée, doit souffrir avec impatience. Il fait encore cette remarque péremptoire, que le poète parle, aux vers 47 et 51 d'*Iphigénie*, d'un « prodige étonnant », d'un « miracle inouï » : le prodige, le miracle consiste précisément en ceci, que les lois de la nature étant suspendues, la rame, par quelque volonté des dieux et contrairement au cours normal des choses, demeurait sans effet sur cette mer immobile.

Victor Hugo critiqua ensuite ce couplet fameux de l'héroïne :

> D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
> Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
> Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

— Voici une fille qui va tendre sa tête au fer (on dit « *tendre le cou* » et « *présenter sa tête* »), d'un œil content et d'un cœur soumis, du même œil et du même cœur dont elle aurait bien voulu se marier! La suave harmonie de ces quatre vers... (si l'on passe sur les deux *que* du second, vétille qui n'est une faute que chez un écrivain vanté pour sa musique divine) cette harmonie ne les empêche pas d'être un galimatias grotesque.

L'expression, fréquente chez Racine : « le jour que je respire »; le dernier vers du récit de Théramène :

> Et que méconnaîtrait l'œil même de son père

étaient d'autres incorrections pour notre sévère « grammairien ».

Victor Hugo relevant les fautes de français de Racine fait

pendant à Voltaire relevant les fautes de français de Corneille. Les critiques de Voltaire procédaient d'une certaine ignorance de l'histoire de la langue française, et il faut en dire autant des critiques de Victor Hugo, malgré ses prétentions bien fondées et sa réelle supériorité à cet égard. De nombreuses autorités littéraires, qu'il ne désavouerait pas, justifient « *tendre la tête* », *respirer le jour* », « *méconnaître,* » au sens de « ne pas reconnaître », etc. Ce serait d'ailleurs un zèle bien puérilement superstitieux de vouloir tout justifier chez ce divin poète. Il est probable qu'il doit quelquefois, d'un cœur soumis, « *tendre sa tête* » à l'exécuteur, et qu'il y a dans ses ouvrages plusieurs fautes qu'il aurait mauvaise grâce à « *méconnaître* ». Et après? Les fautes de *Phèdre* n'ôtent pas plus à *Phèdre* sa gloire éclatante de chef-d'œuvre, que l'anachronisme sur la Sorbonne ne l'enlève à *Aymerillot*.

*
* *

Les quelques propos qu'on vient de lire composent toute ma récolte d'auditeur du grand homme pendant les derniers mois de 1868: elle est maigre, et celle de 1869 est nulle. J'attribue cette disette de souvenirs et de notes à une grande lassitude que je commençai à sentir vers la fin de mon séjour à Guernesey. Je dus éprouver alors le même ennui qui accabla les fils de Victor Hugo et les tint éloignés de l'île pendant les dernières années d'exil de leur père.

Un poète grec a dit que, du miel savoureux et des fleurs elles-mêmes, on finit par en avoir assez. J'avais la satiété de l'île délicieuse dont j'avais exploré tous les coins et recoins. Que pouvais-je, après trois ans, attendre encore d'un charmant séjour dont j'avais épuisé les plaisirs monotones? Que pouvais-je espérer d'une fonction provisoire qui ne m'ouvrait aucune carrière, qui ne me réservait point d'avenir? La plus importante de mes deux thèses était terminée; pour l'autre, j'ajournais à mon retour en France l'usage de certains gros instruments de travail que je n'avais pas emportés avec moi, j'entends mes dictionnaires latin-français et français-latin. J'expérimentais toute la vérité de cette pensée profonde de

madame Victor Hugo, au dîner de janvier 1867 : « On ne travaille qu'à Paris; on ne s'amuse qu'à Paris. » Le patriarche lui-même, le père, l'Homère « à la barbe fleurie », d'où la sagesse était descendue avec tant de grâce sur ma jeune tête, commençait à me faire l'impression d'un vieux livre lu et relu. Le vaste bâillement des dimanches désœuvrés; l'impuissance irritante à pénétrer le mur de glace derrière lequel la société anglaise se retranchait; un certain manque de liberté, de bonhomie, de cordialité partout, sauf dans l'atelier du photographe, grand enfant sans culture et riant aux mouches; le dégoût d'un enseignement abécédaire à peine supérieur au métier de maître d'école montrant à lire à des bambins; enfin, et surtout peut être, l'absence de toute espèce de vie publique et d'intérêts généraux occupant la conversation des hommes rassemblés, — la durée triennale de ces épreuves diverses avait imprimé à la longue sur mes nerfs exaspérés sa douloureuse meurtrissure. Et ce qui est inexcusable, c'est que je le laissai voir; bien plus : je le montrai; pis encore : j'étalai ma blessure intérieure.

Si les bons Guernesiais que je connus il y a trente-cinq ans et qui vivent encore ont gardé de moi le moindre souvenir, ce ne peut être que celui d'un sermonneur fâcheux et plein d'impertinence. A ma première conférence publique sur Alfred de Musset en avait succédé, le 5 février 1869, une seconde, sous ce titre : *Comment la littérature affranchit l'homme.* Quelques semaines après, le 23 avril, dans un troisième et dernier discours intitulé *Excelsior*, je fis au public mon compliment d'adieu sous la forme d'une vraie mercuriale. Oh! sans doute, j'eus grand soin de dire que c'était mon amour même pour Guernesey qui m'inspirait de désagréables vérités à son adresse; mais on aime mieux en général être moins aimé que d'en recevoir des preuves si rudement convaincantes. La simple vérité est que je me mêlai de ce qui ne me regardait point; je fus indiscret, je fus importun et parfaitement insupportable. Les gronderies de la fin donneront une idée de ce sermon morose :

... Guernesey, île heureuse, belle terre de liberté dont j'aurais voulu faire ma seconde patrie, pourquoi faut-il qu'avec tant de souvenirs chéris que mon cœur conservera de toi, j'en emporte quelques

autres qui pourront me consoler de t'avoir quittée pour jamais? Mesdames et Messieurs, supportez ma franchise : la franchise est la politesse qu'on doit aux personnes qu'on estime. Je vous aime plus que vous ne le pensez, et de tous les côtés où je jette mes yeux, j'aperçois des visages amis; mais je puiserai dans l'affection même que j'ai pour vous le courage de vous parler sincèrement... Les barrières qui séparent les classes deviennent, chaque jour, je le constate avec plaisir, de moins en moins infranchissables; il y a dans ce sens un progrès dont je vous félicite; mais ne vous faites point d'illusion : il vous reste une foule de préjugés; on ne se débarrasse ni vite ni aisément d'une vieille routine, et vous avez encore presque tout à apprendre en fait de relations sociales.

La conversation est aussi nécessaire aux gens d'étude que l'indépendance et le loisir : dans une société organisée comme la vôtre, comment la vraie conversation du monde existerait-elle? Il n'y a de conversation que là où il y a des salons, des salons fréquemment et familièrement ouverts aux amis qui aiment à se rencontrer pour causer, et je ne puis pas donner le nom de salons à ces sanctuaires inaccessibles, qui, fermés des semaines et des semaines de suite, s'ouvrent enfin, un soir par extraordinaire, pour quelques privilégiés, après huit jours d'une invitation cérémonieuse... Il se peut que dans vos maisons vous étudiiez et lisiez beaucoup : mais comment le savoir? Vous éprouvez si peu le besoin d'échanger vos idées et de communiquer vos lumières! réserve d'autant plus déplorable, que, par le double privilège de sa liberté politique et de sa situation géographique, Guernesey pourrait être une sorte de trait d'union intellectuel entre l'Angleterre et la France.

Vous avez l'honneur de posséder parmi vous l'homme qui est, sans contredit, le premier personnage littéraire de l'Europe, et vous le laissez vivre dans la solitude d'un oubli profond, comme dans une espèce de second exil, indifférents à sa présence, indifférents à son absence, et sans avoir l'air de vous douter que, pour les siècles à venir, le nom de Victor Hugo enveloppera celui de Guernesey dans sa gloire.

Parce que je signale tes imperfections, parce que je fais des vœux pour ton progrès, ne t'irrite pas contre moi, chère île de Guernesey: je te parle ainsi parce que je t'aime. Non, ne t'irrite pas contre moi, si, en m'arrachant de tes rivages, où je laisse la moitié de mon cœur, je te crie pour dernier adieu : « *Excelsior! excelsior!* »

En même temps, j'imprimais à Guernesey mes *Causeries guernesiaises*. C'est un affreux volume in-octavo, d'aspect lourd et massif, contenant douze leçons de littérature comparée et surtout discursive, adressées à un auditoire féminin;

avec l'autorisation de leurs auteurs, dix lettres en anglais, que les plus sérieuses ou les plus hardies de mes auditrices m'avaient écrites sur les sujets variés de mes causeries, s'entremêlent bizarrement à cet étrange cours, et le tout est suivi de mes trois grandes conférences publiques.

Dans ce livre, il est peu question de Victor Hugo, et pour cause; je ne voulais traiter cette matière qu'avec liberté, et le voisinage de l'homme me gênait. Naturellement, je lui fis hommage d'un exemplaire : il ne pouvait pas trouver dans le volume une grande satisfaction pour ses appétits de louange; mais il ne m'en a témoigné aucun déplaisir. Quant à Kesler, plus royaliste que le roi, je veux dire plus ardent ennemi des classiques français du XVIIe siècle, de Racine en particulier, que le chef même du romantisme, il refusa, dans une lettre d'ailleurs aussi cordiale que franche, de faire sur mon livre l'article que je lui avais demandé pour la *Gazette officielle* de l'île.

J'ai lu, dans vos *Causeries*, des choses qui m'ont fait bondir. Je ne pourrais éviter d'en parler ni en parler avec modération. En France, si je ne vous connaissais pas, j'attaquerais le livre à fond; ici ce n'est pas absolument mon devoir, ce serait sans profit pour personne et ce serait un chagrin pour moi.

Un critique plus célèbre que Kesler refusa également de faire sur mes *Causeries* un de ces articles ardemment désirés qui sont si utiles aux pauvres auteurs, puisque sans eux leur œuvre n'a la vie qu'en puissance, non en fait et en acte. Quand l'exotique volume sortit, fauve et hideux, de la presse guernesiaise, je m'empressai d'envoyer un exemplaire à Sainte-Beuve en le priant naïvement (on ne doute de rien quand on est jeune) de le faire connaître au public français. Sainte-Beuve ne répondit à mon ambitieuse demande que par une lettre qui était déjà une grande faveur, mais où se marque l'effroi que la vue du monstre lui avait causé :

... Revenez vite en France, monsieur, et faites-nous part de vos richesses de littérature comparée sous forme facile, directe et sans tant de couvercles et d'enveloppes... Votre première publication avait été trop compliquée et trop subtile de forme pour réussir... La seconde se dégage mieux, quoiqu'elle soit encore empreinte d'un *particula-*

risme un peu singulier pour Paris. Ce n'est peut-être pas à moi qu'il appartiendrait de vous faire cette remarque, puisque j'ai moi-même, en mon temps, cherché des apartés et des *isoloirs* pareils à Lausanne et à Liège. Vous avez eu à Guernesey le grand mérite et la force de vivre à deux pas de la haute montagne d'aimant et de n'y avoir point aussitôt et fixement adhéré... Vous êtes assez fort pour n'avoir point à craindre ici la corruption, et vous y aurez vite acquis le courant et le coulant, la mesure, ce qui est nécessaire à tout écrivain français, un agrément non exotique... Je parlerai de votre livre aux personnes qui viendront chez moi (car je ne sors plus). J'en ai parlé hier à M. Buloz, qui l'a vu sur ma table. Scherer pourrait rendre compte du livre plus convenablement que moi : je suis usé ou muet désormais sur Musset, Hugo et *tutti quanti*. J'ai abusé, à leur égard, du droit que peut avoir un critique dans sa longue vie de dire, redire et se contredire. J'en ai assez d'eux, et eux, ils en ont assez de moi pour l'éternité. Nous sommes soûls les uns des autres. Mais d'autres heureusement sont plus frais et plus neufs, et vous êtes de ces jeunes qui recommencent.

J'avais cassé publiquement beaucoup de vitres. Ce scandaleux éclat ne m'empêcha point de prendre congé de tous mes amis et de toutes mes amies individuellement, dans les termes les plus affectueux, et de commencer avec mes élèves, tant du collège royal que de mon cours libre, ces éphémères relations épistolaires, qui deviennent si vite pour la réflexion un sujet de grande mélancolie, parce qu'il est inévitable que l'absence, après les avoir ralenties peu à peu, finisse par les abolir tout à fait.

Victor Hugo fut bon et paternel, comme toujours, s'intéressant avec sollicitude à mon avenir littéraire et plein d'indulgence pour mes hérésies. Il me donna un conseil d'habile homme, qu'on devine : c'était de prendre pour sujet de quelques conférences publiques à Paris, les propos que je lui avais entendu tenir, assurant avec raison qu'il y avait là pour moi, si seulement je savais mon métier, l'occasion « d'un très grand succès ». J'avais souvent eu l'impression que l'exilé de Guernesey comptait un peu sur mon intermédiaire pour faire entendre ses paroles en France, et que, loin d'appréhender mes indiscrétions, il versait dans mon oreille des discours pour tout l'univers. Cet immortel a toujours pris soin de la publicité de l'heure présente ; il ne dédaignait nullement,

pour la construction du temple de sa gloire, la petite pierre que j'y pouvais apporter.

Je suivis son excellent conseil en 1872, mais avec une telle maladresse que je n'eus pas le moindre succès; en vérité, on n'en mérite aucun quand on se montre, soit par insouciance, soit par bêtise, si profondément étranger à l'art de réussir et de parvenir. Offrons aux jeunes auteurs, pour leur instruction, le fruit sec et amer de cette comique expérience.

Je rapportai bien quelques bribes des conversations de Victor Hugo ; mais où? mais comment? Dans les chapitres deuxième et troisième d'une œuvre à titre vague, à sous-titre bizarre, consacrée à un sujet plus général. Ce n'était donc pas *pour elles-mêmes*, mais comme un développement de seconde importance et subordonné à autre chose. Qu'était-ce que cette autre chose? *Les Artistes juges et parties*. Entendez par là une étude de littérature, de psychologie et un peu aussi de morale sur la critique littéraire issue des grands poètes et des grands prosateurs, qui, étant d'inventifs génies venus au monde pour créer, et non des critiques de profession, montrent dans leurs jugements beaucoup de profondeur et beaucoup d'étroitesse, à la fois pénétrants et exclusifs, sensibles à fond aux qualités qui sont celles de leur famille, mais fermant leur esprit aux beautés d'un autre ordre. Sujet intéressant peut-être, mais prétexte absolument inutile à ce que j'aurais bien mieux fait de dire sans ambages. J'avais commencé cette complexe étude sur « les Artistes juges et parties » dans mes *Causeries guernesiaises*, dont mes *Causeries parisiennes* étaient la suite. Victor Hugo, sur lequel j'avais tant de choses à conter tout bonnement, comme on conte *Peau d'âne*, arrivait dans le second volume, avec son numéro d'ordre, après Chateaubriand, Byron, Gœthe, Lamartine, avant Béranger, Paul-Louis Courier et madame Sand! C'était un nouveau cours extrêmement discursif de littérature comparée ; et, pour comble, ce cours s'adressait encore à des jeunes filles, chaque chapitre commençant par ce mot : « Mesdemoiselles »!!

Depuis ma *Petite comédie de la critique* jusqu'à mon *Essai sur les réputations*, qui est mon testament littéraire, j'ai presque toujours enveloppé ainsi ma pensée, comme me le reprochait Sainte-Beuve, dans des détours, des biais et des complications,

dont la moindre a été de vouloir faire une double étude dans le même cadre : *Shakspeare* ET *l'Antiquité*, *Molière* ET *Shakspeare*, *Racine* ET *Victor Hugo*, etc... Oh ! comme on m'aurait lu davantage si j'avais dit les choses simplement! Ce n'est qu'après avoir écrit plus de vingt volumes que je commence enfin à savoir comment il faut écrire; ce n'est qu'après une vingtaine de *vestes* que j'ai fini par apprendre à mes dépens, en théorie, — et trop tard, — comment on se procure et comment on endosse la bonne robe de chambre chaude, ample et moelleuse du « succès ».

ÉPILOGUE

Le 1er avril 1870, je subis en Sorbonne l'épreuve qui s'appelle une soutenance de thèses pour le doctorat ès lettres. Elle consistait en ce temps-là et elle consiste souvent encore à écouter, sans mot dire, les brillantes dissertations que font, à tour de rôle, les membres du jury, pour l'émerveillement de la galerie. J'avais beaucoup redouté cette passe d'armes : elle fut sans douleur et sans fatigue, mes courts et rares engagements n'ayant été qu'une figuration à peine aperçue dans un spectacle où le public avait les vrais acteurs en face et entendait très bien leurs discours, mais ne distinguait, de l'autre côté de la grande table au tapis vert, que l'humble dos du candidat se trémoussant sur la sellette.

Quand ma thèse sur Sterne fut publiée, je l'envoyai à Victor Hugo, qui me fit le très grand honneur de me répondre par une lettre datée de Hauteville House, le 5 juillet 1870.

L'usage des auteurs citant des lettres de ce genre est d'en supprimer la partie élogieuse ou de ne la transcrire qu'avec mille excuses, dans la confusion profonde de leur indignité. On me dispensera de cette grimace. La lettre est de Victor Hugo. Elle est tournée supérieurement. Elle fait sentir, sous l'éloge, d'intéressantes et loyales réserves. Elle nous montre dans un tête-à-tête curieux l'auteur des *Misérables* et celui de *Tristram Shandy* : cela suffit, je pense, pour que je la transcrive tout entière :

J'ai lu, monsieur, et je relirai votre travail sur Sterne. C'est un livre. Je suis en désaccord avec vous, vous le savez, sur plusieurs points essentiels en littérature et en politique, mais je rends pleine justice aux fortes qualités de votre excellent esprit. Vous êtes un écrivain ingénieux et vif, et vous avez une pénétration sagace, qui mériterait de ne se tromper jamais. Votre œuvre sur Sterne abonde en pages qui forcent le lecteur à des temps d'arrêt. Vous avez ce grand don de l'écrivain : rendre le lecteur pensif. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre remarquable livre. De même qu'il y a des épées de chevet, il y a des livres de solitude. Un livre qui résiste à un solitaire est un bon livre. Votre livre m'a résisté. Je lui ai fait porter cette surcharge de mes longues heures de rêverie et de travail, et toutes les exigences de ma pensée si difficile à distraire. Il s'est très bien tiré de la tâche que je lui imposais; il m'a charmé, il m'a enseigné et renseigné, et je vous envoie mon cordial applaudissement.

VICTOR HUGO

*
* *

Quand l'Empire, après une durée beaucoup plus longue que ne pensaient les proscrits de 1851, eut eu la fin prédite par les *Châtiments* et quand la patrie fut en péril, Victor Hugo revint en France et s'enferma dans Paris assiégé. J'y restai moi-même jusqu'à ce que la Commune me forçât de m'enfuir, prenant, comme garde national, une part peu héroïque à la vie militaire. Un jour, je reçus d'un de mes chers élèves du Collège Elizabeth, le brave et charmant George Lee, que je surnommais familièrement « don Carlos », depuis qu'il avait fait ce personnage dans nos lectures d'*Hernani*, un billet touchant et affectueux, qui m'arriva je ne sais comment, par pigeon voyageur ou par ballon monté, et qui portait cette vague adresse, assez amusante :

A monsieur Paul Stapfer,
à Paris,
ou à quelqu'un de ses amis qui y demeure,
ou à monsieur Victor Hugo.

Le contenu finissait par cette instante supplication d'un bon petit cœur qui m'était resté fidèlement attaché :

Prière à quiconque lira ces lignes de les faire parvenir à mon ami M. Paul Stapfer, docteur ès lettres, auteur des *Causeries guerne-*

siaises et d'autres ouvrages spiritueux. S'il sera absent, qu'on les envoie chez M. Victor Hugo, ou aucun autre de sa connaissance, les priant d'avoir la bonté d'écrire de ses nouvelles à l'adresse ci-dessus.

Le 2 décembre fut, dans la guerre de 1870, une grande journée, en même temps qu'un anniversaire doublement mémorable. Je ne voulus pas laisser passer ce jour historique sans avoir au moins déposé ma carte chez Victor Hugo, et je pris le chemin de sa maison en revenant du cimetière du Père-Lachaise, où j'étais allé voir ce que, de cette hauteur, on pouvait découvrir de la bataille de Champigny.

Il demeurait alors avenue Frochot. Au moment où je tirais la sonnette de sa porte, Cham sortait de chez lui. Le vieillard reconduisait son visiteur jusqu'à la rue avec sa grande politesse coutumière. Il était cinq heures. Il faisait nuit noire. Je me nommai, et je fus acueilli avec cette vieille bonté de père ou d'aïeul, que je connaissais depuis quatre ans.

S'excusant de marcher devant moi, il me conduisit par des couloirs obscurs jusque dans une petite chambre où brillait un feu de charbon; mais aucune lampe n'était allumée. Nous n'avions pas encore fini de marcher, que je lui demandai s'il avait des nouvelles de la bataille.

— Non. Pas de nouvelles, à proprement parler; mais de vagues rapports, qui sont favorables. On dit que tout va bien. J'ai bon espoir.

— Ce que j'ai pu constater avec tout Paris, — repris-je, — c'est que, cet après-midi, le bruit de la canonnade semblait s'éloigner.

— C'est un bon signe. Mais ce n'est peut-être pas encore la victoire. Avec la formidable armée des Prussiens, il y a toujours une chose à craindre : c'est qu'il ne leur arrive, au dernier moment, un renfort de trois cent mille hommes. Au reste, le général Trochu, qui sait son métier (ce n'est pas un grand capitaine, mais c'est un bon officier), le général Trochu a prévu cela. Il y a dans Paris une armée de réserve toute prête à marcher : soldats, gardes mobiles et gardes nationaux. Mes deux fils sont dans l'artillerie de la garde nationale. J'ai prévenu Schœlcher que si l'artillerie de la garde nationale est appelée, je partirai avec la batterie où sont mes fils.

— Connaissez-vous — lui demandai-je — le plan du

général Trochu? Et, me reprenant : Ma question est peut-être indiscrète.

— Nullement. Car le plan est visible. C'est de s'emparer de la route de Fontainebleau, de s'y établir fortement, et par là de ravitailler Paris.

» Il y a, d'ailleurs, d'autres projets. J'ai entendu tout à l'heure, dans la direction de Saint-Denis, où commande mon ami La Roncière, un coup de canon qui m'a fait penser qu'un de ces projets pourrait bien être en voie d'exécution. Il s'agirait de surprendre à Gonesse le parc d'artillerie des Prussiens. S'ils n'ont pas eu la prudence de le dégarnir, un coup de main est possible de ce côté, et c'est deux cents canons qu'on leur prend. Mais ce serait trop beau !...

» Quel que soit le résultat de tout ceci, la loi qui veut que le genre humain marche ne peut pas recevoir de démenti. Si la France est vaincue, si le progrès semble vaincu avec elle, ce ne sera qu'une apparence... La Prusse triomphante, c'est l'empire d'Allemagne reconstitué tel qu'il était au xve siècle, c'est le despotisme le plus écrasant. Eh bien! croyez-vous que les peuples ne réfléchiront pas? Quoi! c'est pour cela que nous avons donné nos vies! Et les écrivains, les penseurs ne continueront-ils pas à répandre sur eux la lumière?

» Pour moi, le séjour en France ne me conviendrait pas plus sous la loi du Prussien que sous la loi du Bonaparte. Je retournerais en exil et je dénoncerais le roi de Prusse à la civilisation... Mais j'ai confiance.

» Les Prussiens ont commis une imprudence énorme : ils ont compté qu'ils vaincraient toujours et partout, sans contestation et sans limites. S'ils perdent une seule grande bataille, ils sont perdus. Leurs forces sont disséminées, et il ne leur sera plus facile de les concentrer maintenant. Le paysan, qui est lâche, n'attend que leur défaite pour se soulever. Il sciera le cou aux vaincus, il plantera leurs têtes au bout des piques. Ce sera notre tâche alors de faire entendre la voix de l'humanité et de sauver nos envahisseurs...

» Oui, si Dieu, auquel je crois plus que jamais, s'en mêle (et je crois qu'il s'en mêle), nous aurons la victoire. Si jamais il y eut une cause juste, c'est la nôtre. Moi, président du Congrès de la paix, je suis devenu prédicateur de la guerre,

et jamais je ne me suis senti plus d'accord avec moi-même...

» Mes amis s'étonnent que j'aie prophétisé si juste dans les *Châtiments*. Oh! je savais bien quelle serait l'issue. Pour le savoir, je n'ai eu qu'à écouter la voix de la conscience, qui ne trompe jamais.

» La conscience! je ne veux pas d'autre démonstration de l'existence de Dieu. Vous est-il jamais arrivé de faire une chose ou de vouloir une chose que quelque chose en vous désapprouvait? Ce quelque chose n'était pas vous, puisqu'il vous contredisait; ce quelque chose, c'était Quelqu'un, et je l'appelle Dieu. J'ai souvent agi en opposition avec cette voix; je ne suis point impeccable, mais je savais ce que j'aurais dû faire, bien que je ne le fisse pas... Être saint, c'est l'exception; être juste, c'est la règle.

Suivant mon invariable et ancienne tactique, je présentai à Victor Hugo, non pour le contredire, mais simplement pour le faire causer davantage, la banale objection tirée de l'existence du mal et de l'impossibilité de concilier certaines catastrophes publiques ou particulières, qui sont atroces et révoltantes, avec la justice de Dieu.

— C'est juste, — répondit-il. — L'objection est sérieuse. Le mal est le mal. Ni aucun sophisme, ni aucune alchimie ne le changera en bien. Rendre Dieu responsable, comme presque tous les chrétiens le font aujourd'hui, des maux qui, sans déguisement possible, sont des maux, et quelquefois même l'en remercier, c'est chose grave, inacceptable au cœur ainsi qu'à la conscience.

» Et voilà pourquoi je ne suis pas homme à traiter dédaigneusement le manichéisme. La croyance en deux puissances ennemies luttant l'une contre l'autre ne me semble contraire ni à la raison philosophique ni à la saine religion. Mais cette lutte doit avoir une fin, qui sera la victoire de Dieu. Le mal n'est que le relatif; l'absolu, c'est le bien. Le mal doit disparaître absorbé dans le bien...

» L'enfer existe, et la terre en fait partie; elle est le monde *inférieur*, le lieu d'épreuve, le séjour transitoire et provisoire que les anciens appelaient *Inferi*. Oui, nous habitons la partie basse de la création, celle où règne le mal, où

souffrent les hommes, et, qui pis est, puisqu'elles ne l'ont pas mérité, les bêtes, ces pauvres chevaux innocents, par exemple, dont j'ai peint l'horrible agonie dans *Melancholia*...

» Il y a deux erreurs de même nature : l'une consiste à diviser l'univers en trois zones : le ciel, la terre, l'enfer. Comment dire, dans cette suite infinie de mondes, parmi lesquels la terre tient si peu de place, où l'enfer finit, où le ciel commence? Et l'autre erreur est de diviser le temps, par rapport à nous, en trois époques : le néant antérieur, cette vie, l'éternité future. La vie humaine n'est vraisemblablement qu'une étape dans une série sans fin de métamorphoses et d'épreuves destinées à nous rendre dignes par degrés d'une existence de plus en plus élevée. S'il en est réellement ainsi, l'immortalité à laquelle notre nature aspire ne s'ouvre pas un beau jour devant nous tout entière à la fois; mais nous en jouissons dès à présent et continuerons à en jouir par portions successives. Où allons-nous? Mystère. D'où venons-nous? Mystère non moins obscur. Sommes-nous certains de n'avoir pas déjà paru sur la terre? Savons-nous si nous n'y paraîtrons pas encore?

» *Ille ego (nam memini), Trojani tempore belli,*
Panthoides Euphorbus eram... »

Le spiritualisme de Victor Hugo étant constitué, non par quelque doctrine homogène et solide, mais par toutes les idées belles et généreuses qu'il est possible de concevoir ou plutôt d'imaginer sur Dieu et sur l'âme, comportait à la fois l'orthodoxie et l'hérésie, le christianisme et le paganisme, le théisme et le panthéisme, la foi en la survivance de la personne et la croyance en la métempsychose, les arguments classiques de Socrate exposés dans le *Phédon* de Platon et les mystiques rêveries d'un Swedenborg ou d'un Lavater, l'odyssée planétaire de Jean Reynaud et la palingénésie terrestre de Pierre Leroux. Le grand poète me démontra d'abord l'immortalité de l'âme par les raisons fameuses de l'*Anti-Lucrèce*, étayées sur cette expérience personnelle, qu'à mesure que son corps dépérissait, son intelligence, loin de décliner parallèlement, devenait plus ferme et plus maîtresse d'elle-même qu'elle ne l'avait jamais été.

— J'ai plus de livres devant moi que derrière moi, et je me sens de plus en plus capable de les faire : cela prouve surabondamment l'ineptie du matérialisme.

Il développa non seulement en poète, mais en naturaliste, la célèbre et antique comparaison de l'âme avec le papillon qui sort de la chenille devenue chrysalide.

— Quel juste et profond sentiment du vrai l'antiquité a montré dans cet admirable symbole! Tous les organes de la chenille se retrouvent dans le papillon, à l'analyse; chaque partie de l'être rampant subsiste dans l'animal ailé. C'est la même chose, et c'est tout autre chose. La métamorphose est si complète qu'on croit voir une nouvelle créature. Ainsi, dans notre existence d'outre-tombe, nous ne serons point de purs esprits : — car c'est là un mot vide de sens pour la raison comme pour l'imagination ; qu'est-ce qu'une vie sans les organes de la vie? qu'est-ce qu'une personnalité sans la forme qui la définit et qui la fixe? — Mais nous aurons vraisemblablement un autre corps, rayonnant, divin et, pour ainsi dire, spirituel, qui sera la transfiguration de notre corps terrestre.

Je croyais entendre saint Paul. Ce beau discours m'intéressait, comme on pense, au plus haut point, et je ne craignais qu'une chose : c'était de le laisser finir. Je dis donc n'importe quoi pour le prolonger, et voici le sens, sinon les termes mêmes, du propos que je hasardai :

— N'y aura-t-il pas une petite difficulté pour les parents, amis et anciennes connaissances qui se retrouveront, après la mort, dans le costume des papillons ou des anges? Ce sera de se reconnaître... Mais, après tout, la chose pourra être rendue assez facile par la très grande rareté de ces glorieux élus. J'ai peine à m'imaginer que toutes les chenilles humaines deviennent des papillons ; j'ai peine à croire que tous les hommes, par cela seulement qu'ils sont hommes et qu'ils ont vécu, doivent être immortels. Cette seconde naissance, cette résurrection que l'humanité espère, ne serait-elle pas la conquête ou la récompense de quelques-uns, plutôt que la condition naturelle de tous? Pourquoi sauver tant de paresseux qui n'ont pas construit leur cocon? N'est-il pas rationnel et juste que ces chenilles-là, j'entends les hommes qui n'ont point

déposé leur âme dans une œuvre utile et honorable, qui n'ont laissé d'eux-mêmes ni un monument ni un exemple, et qui n'ont vécu que pour leur ventre, meurent tout entiers et rentrent dans la terre où ils ont rampé un instant? Il y a une hypothèse que je ne trouve point absurde et qui me séduit même beaucoup : c'est celle de l'immortalité dite *facultative* ou *conditionnelle* et réservée aux âmes qui s'en sont montrées dignes, toutes les autres retournant à ce néant auquel elles n'ont pas cessé d'appartenir.

Pendant que je parlais, Victor Hugo était tombé dans une profonde rêverie, plus féconde que mon vain babil, plus créatrice d'idées que mes questions et que mes doutes. Il en sortit enfin, pour dire avec une solennelle gravité :

— *Je sais que je suis immortel.* Si d'autres n'ont pas le sentiment de leur immortalité, j'en suis fâché pour eux, mais c'est leur affaire. Je ne leur conteste point ce qu'ils sentent. Ils ont sans doute raison pour ce qui les concerne, et leur instinct n'est pas trompeur.

» Je disais cela un jour à un matérialiste déclaré, que vous avez connu, notre pauvre ami Kesler, mort, hélas! et rendu à la terre peu de temps après votre départ de Guernesey, et j'illustrai mon idée par une comparaison dont il parut si vivement frappé, qu'en voyant l'effet qu'elle produisait sur lui, j'écrivis ensuite mes paroles. Vous les lirez plus tard dans un livre intitulé *Explications*. Kesler me disait donc :

» — Je suis sûr, absolument sûr de mourir tout entier. Rien de moi ne survivra après moi. Ce que vous appelez mon âme mourra avec mon corps. J'en ai la certitude intime, l'inébranlable conviction. Je le sais, je le sens; c'est pour moi l'évidence. A votre persuasion, que vous dites claire et profonde, j'en oppose une autre, qui ne l'est pas moins. Lequel de nous deux a raison?

» — Je répondis :

» — Nous avons raison tous les deux.

» — Et comment cela?

» — Voici. Un poète, un grand esprit (appelez-le Dante, Eschyle ou Shakspeare) écrit deux vers. Puis il sort, il s'en va rêver. Pendant son absence, les deux vers entrent en conversation : « Que nous sommes heureux! dit l'un; nous voilà im-
» mortels. Quelle gloire, ô mon ami! et quelle durée! L'éternité

» nous appartient. Aussi longtemps que l'esprit humain sub-
» sistera, aussi longtemps qu'il y aura un langage humain, nous
» vivrons dans la mémoire des hommes. — Bah! tu crois ça, dit
» l'autre. Quelle singulière idée! Je n'ai pas du tout ce sentiment.
» Je vis, oui, mais... c'est drôle... il me semble... je sens que,
» dans un instant, je serai mort... » Là-dessus, le poète rentre dans son cabinet de travail, s'approche de la table où il a écrit les deux vers, les relit, prend sa plume, biffe l'un, conserve l'autre... Et vous voyez comment tous deux avaient raison.

Victor Hugo, qui avait improvisé cet apologue dans une conversation avec Kesler, l'a raconté plusieurs fois à d'autres interlocuteurs. Il l'a traduit en vers dans *Religions et Religion*. Il en a laissé un texte en prose, plus bref que le récit oral, et que les éditeurs de ses œuvres posthumes ont publié dans le fragment *De la Vie et de la Mort* inséré au *Post-Scriptum de ma Vie*.

Au mois de janvier 1871, Victor Hugo était logé au Louvre dans le pavillon de Rohan. C'est là que j'allai lui faire visite, un soir, avec mon ami Guillaume Guizot, qui, aspirant à l'honneur d'être présenté au grand poète, m'avait d'abord invité chez lui à un festin de guerriers assiégés : un morceau de l'éléphant du Jardin des Plantes, immolé l'avant-veille, était insidieusement promis à mon appétit friand et curieux, pour plat de résistance. Mais, comme ce pachyderme coûtait soixante francs la livre, Guillaume Guizot avait réfléchi, et nous nous contentâmes du noble et fougueux animal qui traîne les canons et les omnibus.

L'estomac généreusement chargé de la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite, nous nous acheminâmes vers le Louvre. Il faisait une forte gelée. Le clair de lune était superbe. On entendait gronder l'artillerie des forts.

L'homme qui allait écrire *l'Année terrible* était dans son salon, debout contre la cheminée, en vareuse de garde national. Il nous reçut très gracieusement. Au fils de M. Guizot il parla de son père avec estime, répétant le magnifique éloge que je l'avais entendu faire à Guernesey du puissant orateur, mais passant sous silence la critique de l'écrivain au style terne. Naturellement, on causa surtout de la guerre. Le grand garde

national nous dit qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire dans l'extrémité où était la France : prier Dieu de nous prêter Napoléon pour un mois, en promettant de le lui rendre aussitôt qu'il aurait fait repasser à l'envahisseur les frontières de la patrie française.

*
* *

Je ne revis plus Victor Hugo. Professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, puis à celle de Bordeaux, j'avais cessé de nouveau d'être parisien. Je ne le suis pas redevenu. La province m'aura gardé en somme bien plus que Paris où je suis né, et je ne m'en plains pas; la vie cachée et tranquille qu'on y coule n'est-elle pas plus conforme au type normal de l'existence du sage? Établi loin de la « capitale du monde », où le géant de la littérature moderne installé désormais et adoré de tout l'univers entrait vivant dans son apothéose, je faisais à Paris de trop rapides voyages pour avoir le temps d'y entretenir d'autres relations que les plus indispensables et pour cultiver celles de grand luxe. Avouons, d'ailleurs, la vérité : ce n'est point pour ce motif banal que cessèrent mes visites au *Jupiter Optimus Maximus*, à mon hôte très bon et très grand de Guernesey.

Ma destinée avait fait de moi un homme de lettres, accessoirement orné et pourvu du titre de professeur, et mon vague besoin d'écrire avait pris la forme précise de la critique littéraire faute du génie d'invention qui inspire des œuvres plus originales. Être un simple critique, c'est être peu de chose assurément; mais enfin, puisque j'avais choisi ce métier et qu'il y en a de plus sots, je m'appliquai à y faire honneur. L'étude de Victor Hugo était une de celles qui m'attiraient le plus; j'admire passionnément ses beaux ouvrages, et je sentais bien que la connaissance personnelle que j'avais de l'auteur était une condition singulièrement favorable pour parler de lui avec compétence. Mais je tenais, par-dessus tout, à l'indépendance de ma critique; c'était une chose plus précieuse encore à mes yeux que l'avantage de fréquenter les vivants objets de mes études, plus sacrée que les égards dus aux personnes dans l'intimité desquelles on eut le privilège

d'être admis, plus chère que les devoirs de la reconnaissance.

Je n'avais pas partagé la sympathique indulgence du vieil ami des « Misérables » pour les sombres incendiaires de la Commune, et je l'avais dit avec quelque dureté dans un mauvais article sur *l'Année terrible* ; l'apocalypse du *William Shakspeare* m'avait paru, dans certaines pages, involontairement bien plaisante, et j'avais eu l'impertinence d'en rire et de m'en égayer comme à la comédie ; j'avais douté que *l'Ane*, *l'Homme qui rit*, *Religions et Religion*, *la Pitié suprême*, *la Vision de Dante*, fussent des modèles de concision, à l'instar de Tacite, et j'avais osé manifester cette opinion peu hardie en soi, mais contraire aux prétentions de l'auteur. Voilà, au fond, la vraie raison pour laquelle, dès 1872, je ne me sentis plus la liberté ni le droit d'approcher un demi-dieu qui, moins encore qu'aucun autre grand homme, aimait le franc-parler de la critique, et qui voulait bien qu'on fît son portrait, mais à la condition de choisir lui-même son attitude et de diriger le pinceau.

Qu'un poète préfère la pure louange à la critique, rien de plus naturel ; c'est le contraire qui serait trop beau pour être vraisemblable. Mais qu'un critique sacrifie à quelque considération que ce soit l'espèce d'excellence qu'il peut atteindre, dans sa modeste sphère, par le plein exercice de son jugement et de sa liberté, cela m'étonne toujours. Je trouve si facile de dire et du bien et du mal des grands auteurs que j'étudie ! Et cela, par la très bonne raison, cyniquement égoïste, que si leurs œuvres m'intéressent et si je les aime, je m'intéresse davantage encore à l'ouvrage que leurs œuvres m'inspirent et le chéris d'une plus tendre affection. Or, si l'on a reçu du bon Dieu le moindre talent, je ne puis pas comprendre que, lorsqu'on a choisi un très beau sujet d'étude, Calvin ou Bossuet, Voltaire ou Rousseau, Hugo ou Chateaubriand, on aille misérablement le gâter par la faiblesse féminine ou puérile de changer l'histoire en apologie, de réduire à la fadeur des éloges un régal de haut goût pour l'intelligence, et de tout applaudir ou justifier chez son héros.

Mais quand Victor Hugo mourut, j'éprouvai que, dans la surprise d'un deuil douloureux, la critique s'amollit et fond

tout entière comme la plus vaine des vanités de l'esprit: — et cette défaite du jugement bouleversé, confondu, anéanti par l'émotion, est à l'honneur de notre nature.

Le 27 mai 1885, je montai dans ma chaire de littérature française, et, interrompant le cours que je faisais alors sur nos vieilles « chansons de geste », je dis à mes étudiants de Bordeaux :

Messieurs, la mort a beau venir à son heure quand elle frappe un *mortel* de quatre-vingt-trois ans, ce mortel a beau être, comme on l'a magnifiquement dit, un génie entré vivant dans l'immortalité, elle n'en est pas moins toujours la brutale et cruelle énigme, et aucune créature intelligente ne peut, sans une émotion profonde, voir disparaître celui qui était, entre tous ses contemporains, la plus haute incarnation de l'esprit. Ce n'est pas ici une appréciation littéraire, c'est la pure et simple constatation d'un fait. Parmi tout ce que le monde actuel peut compter de grands hommes, à l'étranger comme en France, la personne de Victor Hugo occupait non seulement une place très illustre, mais la plus belle et la plus brillante. Et c'est pourquoi, quelques honneurs que l'on rende aujourd'hui à sa dépouille et à sa mémoire, il est impossible de rien exagérer. Demain fera toutes les réserves qu'il voudra. Aujourd'hui appartient tout entier à l'admiration et au culte. Et quoi qu'on dise, et quoi qu'on fasse, dans un tel cortège de la France et du monde menant au tombeau son plus grand homme, il n'y a point d'hyperbole possible.

Avec un sentiment juste, je crois, de ce qui convenait à l'heure actuelle, je m'abstins de tout jugement d'ordre littéraire. La seule chose que j'avais à cœur de montrer, c'était le vide immense que la disparition d'un tel génie faisait pour nous, au milieu de l'indifférence de l'univers, et les vers que je choisis pour les citer sont ceux où l'auteur des *Feuilles d'Automne* déplore la destinée de l'homme souffrant, vieillissant et mourant en face de la nature immortelle :

... Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux!

Mais, si je ne faisais pas de critique littéraire, je voulais, à l'exemple du maître glorieux que je pleurais, inspirer à la nouvelle génération le courage, la foi, l'espérance, dont il m'avait donné, dans les jours d'exil et de deuil, de si belles et si généreuses leçons.

Ce qu'il y a de plus admirable que tout le reste, disais-je à mes jeunes auditeurs, ce qui distingue Victor Hugo entre tous les poètes modernes, ce qui fait de lui un homme de la grande race saine et robuste dont il était, à notre époque, le dernier représentant de génie, c'est qu'avec lui le doute et la mélancolie n'ont jamais le dernier mot. « Il est optimiste. Il espère. Il croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme, comme y croyaient nos pères, comme y croyaient les classiques, comme y croyaient les anciens. »

Je rappelai tous les plus célèbres textes en vers et en prose où le noble poète console et relève l'humanité par la promesse d'une vie meilleure. Si la dernière page du *Post-Scriptum de ma Vie* avait été connue alors, je l'aurais citée. Je développai, d'après ses ouvrages, la belle doctrine de l'immortalité conditionnelle, de cette survivance qu'il faut mériter et qui n'appartient qu'aux âmes supérieures, aux esprits victorieux de la matière, aux natures d'élite que Gœthe nomme, après Aristote, « les grandes entéléchies ».

Mes souvenirs personnels complétèrent les textes. Je racontai successivement l'apologue des deux vers de Dante, l'antique symbole du papillon ailé qui sort de la chenille, et cette belle fable du bourdon, recueillie le 5 mai 1868, qui est probablement la perle la plus précieuse de ma récolte commencée à Guernesey et finie à Paris.

Mais alors je songeai que j'avais bien mal répondu à l'honneur immense, à l'inestimable privilège que j'avais eu pendant plus de trois ans d'entretenir un tel homme, et je me repentis de ma légèreté. J'eus honte d'avoir opposé quelquefois la résistance de ma personnalité à des paroles de grand prix que j'aurais dû boire aussi avidement que la terre hume et absorbe la rosée du ciel. Je regrettai ma prétention outrecuidante et folle de m'être fait le juge du poète, au lieu d'avoir été uniquement son scribe et son greffier modeste. Je sentis la haute impertinence de mes libres allures, le scandale

de mes rires et de mes irrévérencieuses gaietés. Cette fière indépendance de ma critique, revendiquée si orgueilleusement, me fit l'effet d'une sottise amère et d'une noire ingratitude. J'eus la vision poignante de l'exquise et infatigable bonté que le grand vieillard avait témoignée à ma jeunesse sans éclat, sans expérience, sans titres, sans œuvres, sans idées fortes, sans longue et solide instruction.

Et, parmi ces remords qui troublaient ma conscience, je me rappelai avec une volupté mélancolique les séduisantes douceurs de l'île enchanteresse et de son tiède climat, les heures d'inoubliable ivresse littéraire que j'avais vécues à Hauteville House... Mon cœur défaillit à tous ces souvenirs. Des larmes remplirent mes yeux et coulèrent. Les sanglots étouffaient ma voix. Je ne pus pas continuer.

PAUL STAPFER

M. MAURA

Le nom de M. Maura n'est guère connu en France que depuis l'attentat de Barcelone; par cette tentative d'assassinat, on apprit que, Président du Conseil des ministres en Espagne, M. Maura en était à l'heure actuelle l'homme politique le plus en vue, le nouveau Canovas, comme l'appellent déjà ses compatriotes. Plus soucieux de la réalité du pouvoir que de ses apparences, il n'a point cherché à imposer une personnalité encombrante. C'est même à sa simplicité qu'il doit son salut. Au moment où il fut frappé, il portait un uniforme sombre en drap uni, sans autre passementerie qu'une étroite baguette. Eût-il cédé à l'innocente manie de ces fonctionnaires qui disparaissent sous les ornements et les dorures, rappelant ces bouteilles de champagne trop dorées dont on rehausse la marque inconnue par la splendeur de l'étiquette : il payait de sa vie cette petite vanité.

Nul n'était moins désigné aux haines politiques par la manière dont il comprend et exerce le gouvernement. Ce conservateur, qui passerait ailleurs pour un réactionnaire ultramontain, fait mieux en Espagne que professer le libéralisme le plus tolérant; il le pratique au point d'étonner et, dans certaines circonstances, de scandaliser son propre parti. Ses premières paroles, quand on vint le féliciter d'avoir échappé à l'arme

du meurtrier, furent pour remercier la Providence, non pas tant de l'avoir épargné lui-même, que d'avoir sauvé le pays de la réaction, qui eût été inévitable s'il avait succombé à l'attentat. Et c'est cet homme que la presse révolutionnaire avait marqué pour l'assassinat. Le journal *el Pueblo* imprimait tranquillement à la veille du voyage que « M. Maura ne mourrait pas dans son lit ». On avait tiré sur le train qui l'emportait en Catalogne. Le lendemain de la tentative de Barcelone, une feuille de Valence constatait « que M. Maura avait déjà reçu deux avertissements, qu'un troisième lui serait funeste, que sa disparition avait été résolue par la presque totalité d'un peuple qui ne désignera pas l'exécuteur de la décision, mais la laissera s'accomplir ».

L'homme ainsi menacé et frappé reste néanmoins inébranlable dans sa doctrine. Il prétend toujours ne gouverner que par la parole et ramener ses adversaires par la persuasion. Il allie les sentiments les plus libéraux aux sentiments les plus religieux, — nous dirions en France : les plus cléricaux, — car il n'a pas craint de faire un jour à la tribune l'éloge des congrégations, et cette démonstration publique de ses convictions ardentes avait gêné même quelque peu le ministère Silvela[1] dont il faisait alors partie.

Dans ce cabinet Silvela, où il était ministre de l'Intérieur, il avait tenté d'appliquer ses théories de tolérance et d'impartialité, en présidant aux élections législatives du 26 avril 1903. Répudiant hardiment toute pression administrative, il avait, du même coup, supprimé les subsides aux journaux et proclamé une neutralité impassible. Bien d'autres avant lui, peut-être même en Espagne, ont affiché ces théories, qui sont de langage courant en période électorale ; mais les faire presque passer dans la pratique apparut une innovation d'une fatuité naïve. Le premier résultat fut d'obtenir une presse déplorable des deux côtés : en Espagne, où l'alternance des partis est périodique, les journaux de l'opposition, qui peut devenir le gouvernement, sont l'objet de ménagements courtois ; jour-

1. M. Maura, depuis la mort de M. Gamez, son beau-père, était considéré comme le chef du groupe libéral ; il se rallia au parti conservateur peu de temps avant le cabinet Silvela, à la formation duquel il contribua pour une grande part en acceptant le ministère de l'Intérieur, en septembre 1902.

naux conservateurs et journaux libéraux figurent sur les mêmes listes d'émargement. Et non content de supprimer les fonds aux journalistes, M. Maura avait osé s'attaquer aux prérogatives traditionnelles des bureaux électoraux, dont les présidents réglaient à leur fantaisie l'attribution des voix aux candidats. Une circulaire, destinée à apporter quelques tempéraments à ces mœurs patriarcales, fut jugée révolutionnaire : paradoxale fut estimée la conduite d'un ministre espagnol qui, chargé de faire les élections, avait eu l'idée de les laisser se faire toutes seules.

Le paradoxe de M. Maura ne lui réussit guère. A Madrid, les candidats conservateurs et libéraux qui s'étaient unis contre les républicains furent battus : de cet événement désastreux, on fit remonter la responsabilité à M. Maura. Les conservateurs furent consternés. Du Palais même, partirent des appréciations peu bienveillantes; on les attribua même à une personnalité placée bien près du Roi : « Après tout, se serait-on écrié en apprenant le résultat du scrutin, l'institution monarchique importe plus à l'Espagne que la réputation d'un Caton! » Cet échec n'était pourtant pas entièrement imputable à M. Maura. M. Villaverde, ministre des Finances, qui s'était retiré brusquement, le 26 mars 1903, avait emporté la confiance des hommes d'affaires. Ajoutez les effets du zèle déployé par les anciens ministres libéraux, qui s'étaient trouvés au pouvoir lors de la confection des listes électorales : ils avaient mis un tel soin à éliminer leurs adversaires qu'on vit M. de Abarzuza, ministre d'État, se présenter à son bureau de vote sans pouvoir être admis à voter. A sa grande surprise, il dut constater qu'il ne figurait plus parmi les électeurs : son nom avait été rayé.

On prétend qu'après les élections, M. Maura offrit sa démission. M. Silvela la refusa : une première fois déjà, même pour conserver M. Villaverde, il n'avait pu se résoudre à se séparer de M. Maura. Une sourde rivalité existait entre M. Maura et M. Villaverde. Également dominateurs, ces deux caractères devaient se heurter. M. Villaverde, qui représentait tant en Espagne qu'en Europe une des forces du cabinet, aspirait à la Présidence du Conseil où le poussaient, dit-on, les conseils ambitieux de sa femme, la marquise de Pozo-

Rubio. N'ayant pu obtenir que le ministère s'allégeât de M. Maura, M. Villaverde se résolut à mettre tout le monde dans l'embarras en choisissant le premier prétexte pour se retirer : il le fit à la veille des élections. Le calcul de M. Villaverde réussit. Sa retraite précipitée affaiblit le ministère Silvela dont il recueillit très peu de temps après la succession, le 20 juillet 1903. Cette petite manœuvre aurait été encouragée en sous main par la Cour qui, en vue des élections municipales, désirait voir M. Maura quitter le Ministère *de la Gobernacion* (Intérieur) : on redoutait ses expériences vertueuses.

Mais cette chute ne fit que grandir M. Maura : à la Chambre, il allait se révéler comme un puissant orateur. Nulle part l'éloquence ne joue un rôle aussi considérable qu'en Espagne dans les débats parlementaires. Comme tous les Latins, l'Espagnol est épris de beau langage. Un étranger s'étonnait un jour de la longueur des discussions dans lesquelles se complaisent leurs Chambres : « Sans doute, lui répondit avec une bonhomie sceptique un ancien Président du Conseil, mais, croyez-moi, cet abus de la parole est aussi une garantie conservatrice; si nos Assemblées n'avaient pas le goût des discussions démesurées, elles nous feraient trop de lois et des pires. » Le talent de M. Maura charme moins qu'il ne subjugue. Plus d'une fois, la majorité s'est cabrée sous la hardiesse et l'intransigeance de ses affirmations; mais, à la longue, elle se laisse dominer par la hauteur de ses principes, la rigueur même de sa doctrine et ce courage que donne la confiance dans un idéal.

Son débit a quelque chose d'entraînant qui remue les auditoires. Il en donna une curieuse preuve dans la séance de novembre dernier, où, quatre mois après être tombé du pouvoir, il fut ramené à la tribune par ses adversaires. Un député républicain, M. Alvarez, attaquait avec violence la pression administrative dans les élections municipales. Il la comparait à l'impartialité dont avait fait preuve M. Maura dans les élections législatives. Il rappelait cette neutralité que le manifeste républicain avait qualifié de « parenthèse ouverte aux applaudissements de l'opinion publique ». Et, par une transition habile, M. Alvarez revint sur la démission du

cabinet Silvela, sur le rôle douteux qu'avait joué M. Villaverde, puis, se tournant vers M. Maura et le prenant à témoin, il l'appela à la tribune pour mettre en évidence les dissensions intimes du parti conservateur. Enfermé dans l'alternative de renier son parti ou de couvrir certaines intrigues dont il avait eu personnellement à souffrir, M. Maura ne se déroba point. Il se leva lentement, déclara tout d'abord qu'il n'avait pas à parler au nom du gouvernement, n'étant plus qu'un simple député, mais qu'il ne porterait pas atteinte à l'union des conservateurs. Puis il fit l'éloge de l'ancien chef, M. Silvela, dont la retraite, espérait-il, n'était pas définitive et auquel un seul reproche pouvait être adressé, celui d'avoir montré trop de condescendance envers des personnages qui n'étaient pas exclusivement guidés par les intérêts supérieurs de leur parti. Il termina cette improvisation en proclamant avec un geste tutélaire qu'il soutiendrait le ministère actuel.

Comme il quittait la séance sur cette déclaration, tous les députés lui firent une ovation. La majorité conservatrice l'entoura pour l'acclamer et l'accompagna, enthousiasmée, pendant que M. Villaverde, le Président du Conseil, prenait la parole devant une salle presque vide. La manifestation se continua dans les couloirs et M. Maura retourna chez lui escorté par un grand nombre de ses collègues. A partir de ce moment, les jours du cabinet Villaverde furent comptés. Non pas que la valeur de M. Villaverde fût contestée : dans son pays même, ce qui est un rare succès, on souscrit à l'opinion étrangère qui reconnait en lui un des meilleurs financiers de notre époque; partisans et ennemis n'ont jamais cru devoir préconiser d'autre programme que celui qu'il a tracé pour le relèvement économique de l'Espagne. Il avait été, en effet, un merveilleux ministre des Finances; avec lui, le crédit national s'était relevé, la Bourse avait marqué d'une hausse constante son passage au ministère. Mais, à tort ou à raison, il était considéré comme plus homme d'affaires qu'homme de gouvernement; il lui manque, semble-t-il, cet ascendant oratoire et cette ténacité dans la décision qu'on reconnait à M. Maura. Mal soutenu désormais par les conservateurs, qui ne lui avaient pas pardonné la dislocation du ministère Silvela et les divisions qu'elle avait engendrées dans leur parti, M. Villa-

verde sentit qu'il ne pourrait vaincre l'obstruction systématique contre le vote du budget. Deux semaines environ après la séance que nous venons de rappeler, le 4 décembre 1903, il se retirait découragé.

Sa succession n'était pas tentante : jamais le morcellement des partis et surtout la prédominance des questions personnelles sur les intérêts généraux n'avaient rendu le gouvernement plus difficile. La Cour elle-même paraissait inquiète : les hommes politiques avaient été usés les uns après les autres. Le jeu de bascule entre libéraux et conservateurs, qui, sous la Régence, avait assuré le bon fonctionnement du pouvoir avec les Canovas et les Sagasta, ne semblait plus possible. Aucun parti n'apparaissait, uni et discipliné, en face du parti républicain qui venait récemment de se reconstituer : le 25 mars 1903, dans une réunion au *Lyric* de Madrid, 4 000 délégués, comprenant 93 députés ou anciens députés et un grand nombre de professeurs et d'étudiants, avaient semblé opérer la fusion si difficile des éléments républicains sous la direction de M. Salmeron, ancien Président de la République; ils avaient lancé un manifeste où l'on voulait déjà voir un nouveau Serment du Jeu de paume. Depuis la mort de Sagasta, les libéraux n'offraient plus dans leurs nombreuses réunions que le spectacle de lieutenants se disputant la succession, sans qu'aucun fût de taille à la reprendre : toutes les tentatives d'union libérale n'avaient abouti qu'à montrer les mésintelligences les plus profondes entre MM. Moret, Le Vega de Armijo, Canalejas, Montero Rios.

Restait le parti conservateur, également miné par les dissensions intimes et les jalousies. Son union avait été compromise par la brusque retraite de M. Villaverde et les indécisions de M. Silvela. Ce dernier, qui seul gardait quelque autorité sur ses troupes, se refusait à rentrer en scène; pourtant, les conservateurs continuaient à s'incliner devant ses conseils; il restait une sorte de chef *in partibus*. Son dilettantisme spirituel l'avait amené à une lassitude pessimiste. Il comprenait que dans le désordre des esprits, il fallait une énergie, une ardeur au combat pour laquelle il ne se sentait aucun goût. Il se consolait, en répétant que « son estomac se trouvait fort bien de la diète politique ». Dans une lettre à un

de ses fidèles de Palma, il dépeignait cet amour du repos qui l'amènerait — espérait-il — à dépasser les soixante ans que les Silvela avaient rarement pu atteindre.

La nation pourtant s'habituait à ces crises répétées et inexpliquées. En moins de six mois, deux ministères, sans qu'on les renversât, étaient tombés d'eux-mêmes. L'opinion à Madrid s'amusait de ces changements qui fournissaient matière à combinaisons, à bavardages de salons, de cafés et de couloirs. C'est dans cet état d'incertitude générale que, les premiers jours de décembre 1903, M. Maura fut mandé au Palais. La Présidence du Conseil lui fut offerte : sans hésiter, il accepta. Jusqu'ici il ne s'était imposé à l'attention que par la haute probité de son caractère, le respect que commande l'intransigeance d'opinions bien arrêtées et le prestige de la parole, qualités auxquelles tout le monde rendait hommage, mais qui ne suffisent pas à faire un homme d'État. On lui reprochait d'avoir fait de la politique en théoricien. Allait-il, à la Présidence du Conseil, ne pas ployer sous la responsabilité du gouvernement?

*
* *

Ses débuts furent discrets ; il se réclama tout d'abord de M. Silvela, proclamant à son exemple que, s'il entendait rester conservateur, il se montrerait libéral dans ses procédés de gouvernement, un « libéral impénitent », pour employer les termes mêmes de son ancien chef, « un homme amoureux du gouvernement du pays par le pays ». Tout en reconnaissant que les circonstances réclamaient une direction énergique, il aimait à répéter aussi le mot de M. Silvela qui, en haine de la dictature sous toutes ses formes, énonçait ce principe « que tous ceux qui prétendent y recourir rappellent les gens qui pour s'enrichir mettent tout leur espoir sur un billet de loterie ». Cette modestie du nouveau Président du Conseil valait à M. Silvela, de la part de M. Salmeron, la qualification plaisante « de Reine mère de M. Maura ».

En constituant son Cabinet, M. Maura se garda bien de heurter de front les difficultés; clérical ardent, il eut soin, dans le choix de ses collègues, d'écarter ceux qui pouvaient

représenter la réaction religieuse. Le premier résultat de sa prudence fut de désarmer l'opposition irréductible contre laquelle s'était brisé M. Villaverde. M. Salmeron déclara, au nom des républicains, qu'il cesserait l'obstruction contre le vote du budget. Pourtant, M. Maura eut à soutenir à la tribune de rudes assauts auxquels se plaisait d'ailleurs son tempérament de lutteur : la majorité ne pliait pas sans regimber sous cette raideur qui dédaigne de caresser; mais il sortit fortifié de la bataille oratoire. M. Villaverde, qui n'avait que les sympathies les plus tièdes à l'égard de ce successeur, dut marcher à ses côtés, entraîné par le reste des troupes conservatrices. Son plus beau succès fut de forcer M. Montero Rios, un des chefs libéraux qui se laisse volontiers désigner comme son remplaçant éventuel, à déclarer au Sénat « que le rôle de l'opposition libérale devrait être de critiquer M. Maura, mais non de le renverser ».

Cependant M. Maura ne bornait pas son ambition à assurer son existence ministérielle. Sa tâche première, pensait-il, devait être de donner à la couronne la popularité indispensable. Mais, ici, il ne se heurtait pas seulement aux préventions des éléments anticonstitutionnels : il rencontrait aussi les répugnances et les préjugés de la Cour. Il osa dire tout haut ce que beaucoup d'Espagnols se répétaient à l'oreille : qu'il fallait montrer le Roi à l'Europe et surtout à l'Espagne. Au lendemain même de ces élections qui avaient donné à Madrid une représentation républicaine, le duc de Sotomayor, grand-maître du Palais, qui connaît la population madrilène, déclarait qu'il n'hésiterait pas à conduire, le jour même, le Roi se promener dans les quartiers les plus populaires de la capitale : « Cela peut surprendre des étrangers, ajoutait-il; mais le peuple espagnol aime à voir son Roi et à sentir son action. » Le point le plus délicat était de triompher des appréhensions bien légitimes de la Reine mère. Il n'est pas besoin d'attribuer à la Reine le regret jaloux de son autorité d'autrefois, pour comprendre qu'elle ait voulu garder au Palais et entourer de précautions défensives le jeune roi son fils.

On vit Alphonse XIII se rendre inopinément à l'Université de Madrid, accompagné d'une seule personne, et, après avoir par-

couru toutes les salles, s'asseoir au cours du député républicain Azcarrate. A la sortie, tous les étudiants lui firent fête et le reconduisirent à travers les rues jusqu'à la cour du Palais. Le Mardi-Gras, dans la confusion du Carnaval, on put remarquer le Roi suivant en voiture la Castillana : on fut enchanté de l'espièglerie familière avec laquelle il s'assit dans la capote de son landau pour lancer des confettis. Le peuple espagnol aime la simplicité et la belle humeur ; quand le roi se mêle aux jeux de tous, il n'a plus autour de lui d'adversaires.

Puis Alphonse XIII visita Tolède, Lugo et quelques autres villes. Puis M. Maura, avec une hardiesse stupéfiante, fit décider un voyage en Catalogne, dans ce pays qui semble un foyer de grèves perpétuelles, d'insurrections, de propagandes anarchistes, à Barcelone dont tous les habitants, ou peu s'en faut, nous sont représentés comme carlistes, républicains ou séparatistes. La première qualité d'un homme d'État est la connaissance approfondie du pays qu'il prétend gouverner. M. Maura, qui est originaire des Baléares et que la haute société madrilène traite volontiers de provincial, connait précisément les provinces de la monarchie et l'esprit qui les anime. Avant lui, aucun ministre n'avait osé parler d'une visite royale à Barcelone. Il comprit que ce qui doublait les craintes, c'était la confusion qu'on établissait entre le catalanisme et le républicanisme. On exagérait ainsi la force de ces éléments réfractaires, en leur donnant, suivant une formule de notre jargon parlementaire, l'apparence d'un bloc anticonstitutionnel.

Au lendemain des élections espagnoles, certains de nos journaux ont attribué à l'opposition républicaine toute la force des sentiments régionalistes qui subsistent si puissants dans les provinces du Nord. Le régionalisme, en Catalogne, est, il est vrai, très puissant ; il prend même la forme extrême du séparatisme ; mais, aux yeux des républicains, cet état d'esprit est rétrograde. A Barcelone, aussi bien que dans la province de Catalogne, les hautes classes, qui sont restées profondément conservatrices et cléricales, sont imbues des idées et des traditions archaïques qui font considérer le Roi comme *Comte de Barcelone* : lorsque la Reine se rendit en

1898 dans cette ville, elle trouva dans la société des sympathies qui se fondaient sur de curieuses réminiscences historiques; on rappelait qu'elle était Autrichienne et que Barcelone avait jadis soutenu l'Archiduc contre Philippe V.

Des esprits aussi attachés aux souvenirs du passé peuvent aller loin dans leurs revendications d'autonomie : ils ne passeront jamais aux progressistes. A Barcelone, les éléments socialistes et les éléments régionalistes se sont combattus. Quant au parti républicain proprement dit, qu'il faut aussi se garder de confondre avec le parti révolutionnaire cosmopolite des centres ouvriers, ses plus fermes soutiens sont des avocats imbus de l'esprit centralisateur à outrance. Du reste, et c'est là une autre cause d'erreur d'appréciation, il serait bien difficile de dégager une unité de doctrine parmi les républicains espagnols. Ils peuvent s'entendre pour former une opposition; mais, entre fédéralistes et unitaires, il existe une divergence irréductible. Tous ceux qui connaissent l'Espagne sont obligés de constater la faiblesse du parti républicain chez un peuple qui, lorsqu'il cesse d'être monarchique, va droit à l'anarchie. Les républicains n'ont fait aucune recrue en Catalogne, en Andalousie. Mais, en revanche, le nombre des socialistes révolutionnaires s'y est étrangement accru. Si les républicains venaient à triompher, peut-être serait-ce pour recommencer les luttes dans lesquelles Castelar s'est épuisé en 1868 afin de maintenir l'unité nationale.

*
* *

En partant avec le Roi pour Barcelone, M. Maura avait donc un double objectif : reprendre le parti catalaniste, le rattacher au parti conservateur; ensuite démontrer le peu de consistance du parti républicain réduit à ses seules forces. Il estimait que, s'il réussissait, les conservateurs pourraient, comme en Belgique, n'avoir plus en face d'eux que des socialistes à combattre. Quant aux anarchistes, ce ne serait plus affaire de politique, mais de police. Il fallait, dans l'exécution du projet, un tempérament d'oseur que M. Maura possède au plus haut point. Il avait tout le monde contre lui : les adversaires lui reprochaient de compromettre la personne du Roi dans une

aventure; les amis s'effrayaient du recul qu'amènerait un échec; ajoutez les timidités de la Cour. Il ne se dissimulait pas d'ailleurs que, s'il échouait, sa carrière était finie: il tint bon malgré tout. On raconte qu'au moment de son départ s'adressant à M. J. Cambon qui prenait congé de lui, il lui dit en souriant: « Vous voyez, monsieur l'ambassadeur, je suis mon chemin sans regarder ni derrière ni à côté et, comme les bicyclistes, je reste en équilibre parce que je marche. »

Au moment de l'entrée dans Barcelone, M. Maura dut vivre une terrible minute d'angoisse. C'était le premier contact qui devait tout décider entre Alphonse XIII et ces masses populaires d'imagination exubérante et de gestes démonstratifs. La foule, composée surtout d'étudiants, venait de rompre la haie formée par les troupes et se ruait vers le Roi. Déjà elle l'entourait de toutes parts et un grand silence régnait dans cette cohue remuante. Alphonse XIII, sans hésitation, écarta d'un signe son escorte qui s'empressait, puis, dans une inspiration charmante, rejetant les rênes sur le cou de son cheval et s'abandonnant à la foule qui le dirigeait et semblait le porter, il se mit à saluer des deux mains. Sa bonne grâce juvénile et la crânerie de son attitude firent vibrer les sentiments chevaleresques des Espagnols. Un accord s'établit entre lui et les masses et ce fut au milieu de l'enthousiasme qu'il pénétra dans la ville.

Dès ce moment, la partie était gagnée : le succès alla grandissant; partout, à Tarragone, à Reus, à Gerone, dans les centres industriels qu'il visita, il fut aussi bien accueilli des ouvriers que des patrons. A Barcelone, on parla bientôt du mariage d'inclination entre le Roi et la Catalogne; quelqu'un demanda même à M. Maura s'il était du côté du fiancé ou de la fiancée. « Moi, répondit-il en plaisantant sa réputation de clérical, je reste dans mon rôle : je suis le curé. » L'attentat que nous rappelions au début donna la mesure de son sang-froid. A peine remis, il tint à se montrer en public aux côtés du Roi, donnant une preuve d'énergie physique qui compléta heureusement celles qu'il avait données de son énergie morale.

Montrer le Roi populairement accueilli dans la citadelle du parti ouvrier et augmenter ainsi le prestige de la couronne

n'était qu'un préliminaire : M. Maura parvint à rallier le parti catalaniste au parti conservateur. Lors de la visite d'Alphonse XIII à l'ayuntamiento de Barcelone, un conseiller, M. Cambo, lui adressa un discours contre la centralisation, demandant son appui pour rétablir les libertés locales, et un journal de Barcelone déclara que le Roi était catalaniste. M. Maura n'avait garde de démentir ces affirmations. A l'Institut catalan de San Isidro, Alphonse XIII répondit à une harangue officielle : « Vous m'avez demandé la permission de m'adresser la parole en catalan : la langue catalane n'est-elle pas une langue espagnole? Pour moi, comme roi de Catalogne, je vais l'apprendre afin de pouvoir une autre fois vous comprendre et vous parler en catalan. »

En flattant les susceptibilités régionalistes, M. Maura osait rompre avec les préjugés centralisateurs qui dominent le gouvernement espagnol depuis des siècles. Par ses idées religieuses et particularistes, il touchait au fond même de l'âme espagnole. C'est ce qu'il s'efforçait de montrer dans un grand discours à Barcelone : « Aimer le pays où l'on est né, c'est aimer davantage sa grande patrie. » Et se prévalant du reproche de provincial : « Pour moi, je puis en juger mieux qu'aucun autre : comme vous, toute ma vie, j'ai aimé ma langue natale qui ressemble beaucoup à la vôtre et je l'ai cultivée; mais jamais cet amour ne s'est traduit par une infidélité à la patrie, et c'est seulement dans les heures de folie que les tendances excessives du régionalisme peuvent se montrer. Ce ne sont pas les dialectes, ce sont les cœurs qui unissent ou désagrègent les nationalités. »

M. Maura tint à consolider les avantages de cette partie gagnée de haute main en Catalogne. La tournée royale se poursuivit aux Baléares, le pays natal du Président du Conseil, aux présides espagnols de la côte du Maroc, à Algésiras, etc. Dans toutes les provinces, Alphonse XIII put mesurer combien sa popularité avait fait de progrès depuis qu'il se laissait voir de près. Autant que par son affabilité, ses sujets sont séduits par son entrain et sa belle humeur, qui sont vertus de jeunesse. A Séville, en se rendant à la corrida de toros, il aperçut un balcon garni de fleurs d'où plusieurs jeunes filles l'applaudissaient en lui lançant des bouquets : il

s'arrêta et dit qu'on devrait les prier de descendre et les inviter à la course. Comme on lui faisait observer que la foule était trop compacte pour permettre à un groupe aussi nombreux de passer : « On pourrait, dit-il, laisser les mamans ». Un peuple qu'on fait rire devient vite un ami.

On peut calculer l'importance du résultat acquis par la politique novatrice de M. Maura. Les conservateurs reconnaissent qu'ils ont enfin trouvé un homme d'État; mais, le plus bel éloge n'est-il pas celui qu'il arrachait à ses adversaires? L'*Imparcial*, qui l'a toujours combattu et annonçait qu'au jour suivant il reprendrait la lutte, déclarait dans un long article qu'il devait en toute justice reconnaître « que M. Maura a voulu et réalisé ce que n'avaient jamais osé tenter ni M. Sagasta ni M. Silvela ni M. Villaverde. La crainte élevait autour de la Catalogne une muraille de la Chine, qui en faisait en Espagne quelque chose comme une région *in partibus infidelium*; M. Maura a renversé cette muraille, il l'a abordée sans tergiverser, grâce à sa fermeté de caractère et à la force de ses convictions, et l'honneur du succès revient autant au politique qu'au royaliste et au gentilhomme ». Le *Correo*, journal républicain, donnait la même note : « Ce serait une faute de logique et de jugement que notre impartialité ne nous permet pas, qu'en nous félicitant de voir dissipée l'équivoque qui pesait sur Barcelone, nous n'applaudissions pas à M. Maura qui par son initiative et sa décision a conquis l'opinion publique. »

*
* *

Ne pouvant nier le succès de la politique intérieure il est un terrain sur lequel on le guettait, celui de la politique étrangère. Ce point nous intéresse particulièrement. Les partis espagnols s'étaient fait une arme de notre récent accord avec l'Angleterre au sujet du Maroc. Ils semblaient avoir pris à tâche de prouver que l'Espagne avait été évincée, sacrifiée, humiliée, comme pour triompher de cette prétendue humiliation dont le Cabinet actuel serait l'auteur responsable. D'injustes attaques le représentaient comme n'ayant su ni prévoir, ni éviter une entente qui mettrait à néant des ambi-

tions séculaires. M. Maura a déjà répondu à ces injustes critiques : il pourra prouver à ses compatriotes qu'à aucun moment l'Espagne n'a été tenue à l'écart de nos pourparlers avec l'Angleterre, qu'elle a été constamment et, pour ainsi dire, jour par jour mise au courant des négociations, et que ce n'était pas un mince témoignage d'amitié que celui qui nous avait fait tomber d'accord avec le gouvernement britannique sur cette stipulation presque anormale — puisque l'Espagne n'était pas partie contractante — qui réservait les droits et les aspirations légitimes de l'Espagne dans l'Afrique septentrionale.

Sans doute, il est regrettable que certains Espagnols aient cru devoir aviver les susceptibilités d'un peuple fier que des malheurs récents n'ont pas abattu; mais on embarrasserait singulièrement ces mécontents en les priant de préciser le rôle qu'ils entendaient faire jouer à l'Espagne dans le problème marocain. En réalité, ils souhaitaient surtout de ne voir jamais ce problème réglé, se promettant d'entretenir ainsi les ambitions populaires. Ils font involontairement penser à ces prétendants qui se répandent en manifestes préconisant tous l'action, mais qui entendent bien rester toujours des prétendants et qu'on ne les mette jamais en demeure de régner.

M. Maura sait aussi bien que nous qu'il eût placé ses détracteurs dans un cruel embarras s'il leur eût apporté un blanc-seing de l'Europe, lui permettant d'agir à sa guise au Maroc : pas un n'eût été capable de dire exactement ce que l'Espagne voulait. Ce n'était à coup sûr pas le démembrement : personne n'y a songé, pas plus en Espagne qu'en France, où l'on proclame à l'envi qu'il faut maintenir le *statu quo*. Du reste, pour la dislocation brutale de l'empire chérifien ou pour l'établissement d'un protectorat que nous n'envisageons pas nous-mêmes, nous ne chagrinerons personne en Espagne en constatant qu'il eût fallu une dépense d'hommes et d'argent dont, à Madrid, aucun politique sérieux n'eût assumé la responsabilité. Restait la mainmise économique : les journaux espagnols se sont chargés d'écarter cette solution; pour l'Espagne, qui doit aux capitaux étrangers la mise en valeur de son sol et ses diverses entreprises nationales, ils ont fait ressortir ce qu'il y aurait d'inconsé-

quent à vouloir courir au loin les risques d'exploitations qu'elle ne tente pas chez elle[1]. Ne pouvant appuyer leurs revendications sur des intérêts existants, certains hommes politiques espagnols proposaient de créer maintenant ces intérêts : M. Romanones, un des chefs du parti libéral, dans une lettre publique, invitait ses compatriotes à un effort industriel en vue de maintenir la situation économique de l'Espagne au Maroc, puisque sa situation politique y paraît perdue. Mais où trouver l'argent pour un pareil effort?... Madrid ne peut, à elle seule, entreprendre cette tâche de régénération pacifique au Maroc. On se demande donc ce que l'Espagne pouvait perdre à s'entendre avec nous.

Nos sentiments à son égard sont bien connus et aussi les hommes qui sont chargés de les interpréter. L'Espagne n'a pu oublier le rôle de M. Delcassé, dont le premier acte au quai d'Orsay fut de s'entremettre pour terminer une guerre inégale contre les États-Unis. L'ambassadeur qui nous représente actuellement à Madrid est précisément celui qui fut appelé à proposer nos bons offices. Les souvenirs de cette négociation, ses qualités de finesse et d'esprit ont permis à notre ambassadeur de calmer les inquiétudes injustifiées et de ramener les esprits à une plus saine appréciation des réalités. Il eut de nombreuses entrevues avec M. Maura, pendant que des notes officieuses nous entretenaient des actifs pourparlers poursuivis entre M. Delcassé et M. Léon y Castillo. Ce dernier partageait à l'égard de la France l'opinion que M. Silvela exprimait si bien en juillet 1903, quand il annonçait que « sa politique saurait maintenir une amitié complète, une union d'intérêts, une harmonie de pensée avec cette nation qui est notre sœur par la race et qui est enlacée à la nôtre par toute une longue succession d'intérêts et de convenances ». On arriva enfin à cet accord franco-espagnol que, prochainement, on aura ici même l'occasion d'étudier.

En dehors des raisons sentimentales, l'Espagne, personne n'en peut douter aujourd'hui, retirera de cet accord avec nous des avantages positifs. Quelle forme revêtiront-ils exacte-

1. A Melilla même, ainsi qu'était obligée de le constater, le 29 avril dernier, la Chambre de commerce de Madrid, alors que la France importe pour 5 636 000 pesetas, les importations espagnoles n'atteignent que 1 500 000 pesetas.

ment? Il serait malaisé d'indiquer à quel euphémisme les chancelleries se sont arrêtées pour faire à chacun sa part de Maroc. Certains termes sont aujourd'hui frappés d'une réprobation superstitieuse : les vieux mots de conquête, annexion, protectorat ne sont plus de mode : on a inventé les zones d'influence, la pénétration économique, l'action prépondérante ; il est entendu que les Philippins sont admis à jouir des bienfaits de la civilisation américaine, que le Japon ne vise qu'à assurer l'indépendance de la Corée, qu'en Égypte l'Angleterre aspire uniquement à surveiller le fonctionnement des institutions khédiviales. Quoi qu'il en soit, on dit que l'Espagne, au Maroc, est bien traitée, certains prétendent même trop bien traitée. M. Maura, qui est homme à savoir tirer parti d'un succès, pourra se prévaloir de cet arrangement franco-espagnol : à une stabilité intérieure, inconnue jusqu'ici, il aura ajouté le relèvement au dehors du prestige national.

★ ★ ★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1904

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
HENRIK IBSEN	Lettres à Georg Brandes. — I	1
CLAUDE FERVAL	Vie de Château (2e *partie*)	21
FRÉDÉRIC MASSON	Les Bonaparte et la Corse	67
COLONEL L. PICARD	Un Épisode d'Août 1870	96
PAUL STAPFER	Victor Hugo à Guernesey. — I	113
ANDRÉ BEAUNIER	Picrate et Siméon *(fin)*	137
H. DE GRANDVELLE	L'Évasion de Louis XVII	187
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Angleterre et Russie. — II.	208

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

PAUL ADAM	Le Serpent Noir (1re *partie*)	225
HENRIK IBSEN	Lettres à Georg Brandes. — II	272
PIERRE ARMINJON	Universités musulmanes d'Égypte. — I	297
CLAUDE FERVAL	Vie de Château (3e *partie*)	321
GEORGES ALFASSA	Le Travail de Nuit des Femmes	367
PAUL STAPFER	Victor Hugo à Guernesey. — II	390
MARCEL BOULENGER	L'Émotion sportive	415
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Angleterre et Russie *(fin)*	430

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
Cte VALENTIN ESTERHAZY	Aventures de Jeunesse (1740-1769). — I	449
PAUL ADAM	Le Serpent Noir *(2e partie)*	474
L. HOULLEVIGUE	L'Éclairage par Incandescence	529
CHARLES DERENNES	L'Amoureuse Saison	549
PAUL STAPFER	Victor Hugo à Guernesey. — III	560
PIERRE ARMINJON	Universités musulmanes d'Égypte. — II	587
CLAUDE FERVAL	Vie de Château *(fin)*	616
LIEUTENANT ★★★	Attaques de Flottilles	661

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

FRANZ DE CONRING JEAN THOREL	Discipline	673
PAUL ADAM	Le Serpent Noir *(3e partie)*	705
XXX	L'Escadre de la Baltique	746
PAUL GUIRAUD	La Population de la Grèce ancienne	767
Cte VALENTIN ESTERHAZY	Aventures de Jeunesse (1740-1769). — II	791
CAPITAINE ANGINIEUR	Turkestan, Tibet, Cachemire	818
MICHEL CORDAY	L'Image scientifique en Littérature	837
PAUL STAPFER	Victor Hugo à Guernesey *(fin)*	854
★★★	M. Maura	879

LIVRES NOUVEAUX

LA PETITE FONCTIONNAIRE, par **Alfred Capus.**

M. Alfred Capus nous aura fait longtemps attendre la publication de *la Petite Fonctionnaire* qui, de toutes ses pièces, est peut-être la plus exquise. C'est un vrai plaisir que de retrouver tant de scènes charmantes et délicates et d'évoquer, en même temps, la fine et preste silhouette de mademoiselle Jeanne Thomassin, qui joua si alertement le personnage de Suzanne Borel, les ahurissements si drôles de M. Germain, et la bonne humeur de M. Torin, qui fut un vicomte de Samblin inoubliable. Il faut relire toute la pièce, surtout ce pittoresque deuxième acte, où M. Alfred Capus a mis le meilleur de sa fantaisie et de son observation.

LA TRAGIQUE AVENTURE DU MIME PROPERCE,
par **Albert Boissière.**

Étrange aventure, dont le récit un peu longuet trop souvent déconcerte ! L'œuvre est tout de même intéressante, malgré la bizarrerie du sujet et du ton. Il y a de tout dans ce roman : de l'observation parfois, de l'imagination, beaucoup d'imagination, de l'humour. Certaines pages sont comiques, mais d'un comique à froid qui ne fait pas rire très franchement. Ce qu'il faut louer le plus, c'est la forme, toujours très soignée, encore qu'un peu précieuse.

CHOIX DE DISCOURS DE CHARLES FLOQUET.

Il est curieux, à vingt ans de distance, de relire tel discours aujourd'hui presque oublié, mais qui dans son jour fut « sensationnel ». Il est plus curieux encore de retrouver un orateur aujourd'hui disparu, mais qui dans son temps conquit l'attention et la faveur de tous les auditoires, — et de mesurer la révolution complète que l'éloquence parlementaire a subie chez nous depuis lors : on chercherait vainement dans nos deux Chambres ce curieux et charmant mélange de grandeur un peu pompeuse et d'ironie toujours courtoise, d'abondance aisée et d'entrain agressif. Charles Floquet restera l'un des « types » de nos orateurs sous la Troisième République.

LA ROUTE DE VOLUPTÉ, par **Gabriel Faure.**

C'est l'histoire d'un jeune homme que l'on trouvera dans ce délicieux roman, histoire à la fois sentimentale et sensuelle de ses désirs, de ses rêves, de ses amours, de ses inquiétudes surtout, jusqu'à l'heure où, instruit par la vie, il revient enfin vers la jeune fille qui l'attend et qui sera sa femme pour toujours. Sans analyses subtiles, en un simple récit alerte et sobre, M. Gabriel Faure nous montre ces années d'aventure où l'homme se cherche lui-même, apprend à se connaître et à borner ses vœux. Œuvre attachante, sincère et, souvent, par là même, forte et profonde.

L'AVENTURE D'HUGUETTE,
par **Guy Chantepleure.**

Elle est délicieuse, cette aventure d'Huguette qui donne son titre à cet aimable volume de nouvelles, ou plutôt à ce recueil de trois courts romans. Nous avons signalé, à diverses reprises, les œuvres charmantes de Guy Chantepleure, et nous avons pris plaisir à dire ses jolies qualités d'invention et de forme. *Comédie nuptiale*, qui termine le volume, est une histoire exquise, alertement brodée sur un de ces sujets comme les aimait Marivaux : tout semble séparer un jeune homme et une jeune fille ; ils sont, en apparence, aussi loin que possible l'un de l'autre, et voilà que, peu à peu, les barrières tombent ; tout les rapproche ; de nouveau encore, ils sont au moment de se perdre, jusqu'à ce qu'enfin l'auteur veuille bien les réunir à jamais, comme nous l'avions souhaité du fond du cœur, dès les premières pages du roman.

EN ÉCOUTANT TOLSTOÏ, par **Georges Bourdon.**

M. Georges Bourdon a eu la bonne fortune de converser, à différentes reprises, avec celui qu'il nomme « le rude Sage de Iasnaïa Poliana ». Entre beaucoup d'autres, le sujet principal de ces entretiens fut la guerre russo-japonaise. Tolstoï a publié, depuis, le retentissant *Ressaisissez-vous*, dont les fortes pages « figurent ici, pour la première fois en France, dans leur intégralité originale » ; mais ce document célèbre ne répète pas les conversations de Tolstoï que M. Georges Bourdon a recueillies. Ces conversations, fidèlement notées, sont singulièrement intéressantes ; elles éclairent d'un jour tout nouveau non seulement l'opinion de Tolstoï sur la guerre, mais aussi la substance même de sa doctrine et l'ensemble de ses idées sur les choses. Puis, on y trouvera, naturellement, des détails curieux sur l'existence même de Tolstoï et sur sa famille.

LES DIEUX FAMILIERS, par **Jean Bertheroy.**

« Oui, ils sont heureux ceux qui n'ont pas désiré d'autres joies que les joies de la contrée natale et d'autres réalisations que celles qu'une sagesse éternelle avait mises devant leurs pas... » Cette simple phrase prononcée par l'héroïne de ce joli roman contient toute la philosophie, toute l'âme de cette œuvre. Et ceux-là même que l'ambition ou l'amour de l'art entraîne loin de leur pays éprouvent le besoin de venir parfois se retremper et s'épurer « dans une atmosphère plus honnête ». Trop heureux s'ils y retrouvent leur cœur d'enfant et s'ils perdent peu à peu « cette pesanteur d'âme », comme dit Jean Bertheroy, qu'ils rapportent de leur vie inquiète et fiévreuse ! Trop heureux si les dieux familiers restent assez forts pour dissiper en eux les ombres mauvaises !

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 17508-10-04. — (Encre Lorilleux).

nt-
e et

née

mi-

ourg

Paris
ays y